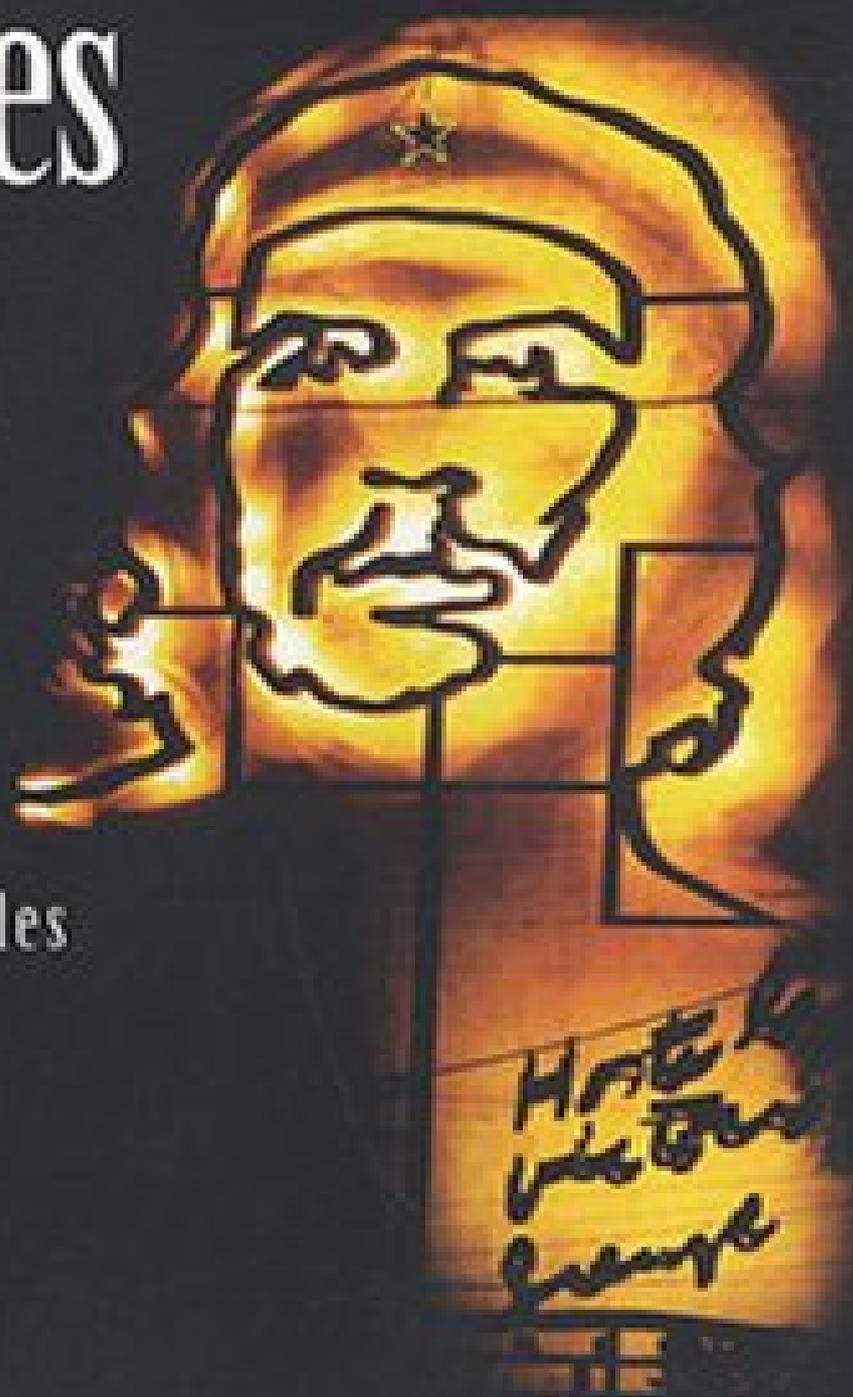


Ben Fountain

Brèves rencontres avec Che Guevara



nouvelles

TERRES D'AMÉRIQUE ■ ALBIN MICHEL

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ben Fountain

**BRÈVES RENCONTRES
AVEC CHE GUEVARA**

NOUVELLES

*Traduit de l'américain
par Michel Lederer*

TERRES D'AMÉRIQUE

Albin Michel

« Terres d'Amérique »
Collection dirigée par Francis Geffard

© Éditions Albin Michel, 2008
pour la traduction française

Édition originale :

BRIEF ENCOUNTERS WITH CHE GUEVARA

© Ben Fountain 2006

Rêve Haïtien © Ben Fountain 2000

Near Extinct Birds of Central Cordillera © Ben Fountain 2002

Fantasy for Eleven Fingers © Ben Fountain 2003

Asian Tiger © Ben Fountain 2003

Bouki and the cocaine © Ben Fountain 2004

The Lion's Mouth © Ben Fountain 2005

Brief Encounters with Che Guevara © Ben Fountain 2005

Pour Sharie

Oiseaux de la Cordillère centrale en voie d'extinction

J'ai offert au *comandante* l'occasion de visiter la Bourse avec moi, et il a paru raisonnablement intrigué.

RICHARD GRASSO,
président de la Bourse de New York
Bogotá, Colombie, 26 juin 1999

Impossible, affirmait Blair à quiconque lui posait la question. Jamais une bande de rebelles qui se respectent ne chercherait à l'enlever pour obtenir une rançon. Il était un pauvre d'entre les pauvres, plus pauvre encore que les *campesinos* misérables qui concassaient les pierres des montagnes pour ne laisser que des crassiers stériles – lui, John Blair, étudiant et esclave chargé de travaux dirigés, aspirant à un doctorat, dont l'idée de la fortune se limitait à un billet de vingt dollars. En cas d'ennuis, il avait des lettres de recommandation de Duke University, du Humboldt Institute ainsi que de l'Instituto Geográfico de Bogotá dont le directeur passait pour entretenir des contacts avec le *Movimiento Unido de Revolucionarios de Colombia*, le MURC, qui contrôlait d'immenses étendues des cordillères au sud-ouest du pays. Pendant trois semaines, Blair devait parcourir ce qui restait de la forêt de nuages, puis retourner à Duke grappiller suffisamment de fonds afin de revenir pour un an dans la province de Huila étudier les effets de la fragmentation de l'habitat sur les espèces rares de petits perroquets.

Il pouvait y réussir et il y réussirait. Avant même d'avoir publié son premier article dans une revue rédigée par des étudiants comme lui – à dix-sept ans, dans *Auk*, « Notes de

terrain sur la reproduction et le régime alimentaire de la perruche Tovi » –, Blair savait qu'il appartenait sans doute à la dernière génération qui verrait encore des dizaines de membres de cette espèce en liberté, ce qui attisait sa passion d'adolescent – son obsession, auraient dit ses parents déroutés – pour la gent aviaire. En avant toute et au diable la politique ! De fait, ils s'emparèrent de lui près de Popayán, des hommes efficaces en treillis qui firent brutalement descendre du car tous les passagers ainsi que les animaux. Blair rentra la tête dans les épaules dans l'espoir de se fondre aux Indiens trapus, mais un gringo de haute taille équipé d'un énorme sac à dos était à peu près aussi discret que s'il avait porté un turban.

« Toi, dit le comandante d'une voix calme. Tu viens avec nous. »

Blair voulut expliquer qu'il n'était qu'un étudiant, donc sans véritable valeur marchande – il avait compté sur son extraordinaire don des langues pour se sortir de ce genre de situation – mais l'un des rebelles qui fouillait déjà dans son sac à dos jetait sur la route ses carnets de notes et ses jumelles Zeiss, puis son Leica avec son zoom 200x. Ses biens les plus précieux, plus précieux même que sa voiture.

« C'est un espion, déclara le rebelle.

– Non, non, corrigea Blair poliment. *Soy ornitólogo. Estudiante.*

– Tu es un espion, affirma le comandante, poussant les carnets de notes du canon de son arme. Au nom du Secrétariat, je t'arrête. »

Quand le jeune homme protesta, il reçut des coups dans le ventre assez appuyés, et il comprit à ce moment-là que sa vie venait de changer. Ils le baptisèrent *la mercancia*, la marchandise, et durant les quatre jours qui suivirent, il chemina dans les montagnes, nourri de sardines et d'*arepas*

froides, subissant d'incessantes railleries et menaces de peloton d'exécution, mais grâce à ses cent vingt kilomètres de jogging par semaine, il résista mieux que les cadres des compagnies pétrolières et les ingénieurs des exploitations minières que les rebelles avaient coutume d'enlever. Le premier jour, il se contenta de baisser la tête et de marcher, supportant l'épreuve parce qu'il ne pouvait guère faire autrement, mais à mesure que la colonne s'enfonçait dans les montagnes, une lueur lui apparut, trop faible encore pour être qualifiée d'idée. À l'est, la cordillère était desséchée, aride, réduite à un tas de cailloux par des décennies de tentatives désespérées de cultures. Dans les vestiges de la forêt régnait un silence sinistre, mais dès qu'ils arrivèrent aux abords de la zone contrôlée par le MURC, la végétation se referma autour d'eux, aussi étouffante que l'atmosphère d'une grotte. Le soir, Blair entendait les gargouillements et les bruits de succion produits par le vaste réseau de plomberie de la forêt ; et le matin, il se réveillait aux hurlements des piauhous avant que ne débute le concert contrapuntique des jacassements, caquètements et autres sifflements qui faisaient ressembler la forêt à un chantier de construction. En trois jours, Blair identifia quatorze espèces figurant sur la liste des espèces en voie de disparition établie par la convention CITES, de même qu'un *hapalopsittaca* extrêmement rare perché sur une fougère de la taille d'un minivan. Il confia sa stupéfaction au jeune commandante qui le considéra un instant d'un air pensif.

« Oui, dit-il. L'écologie est importante pour la Révolution. En tant qu'étudiant – il eut un petit sourire, peut-être ironique – tu le sais sans doute », puis il se lança dans un discours sur l'environnement, raconta comment la *firmeza revolucionaria* avait chassé des territoires libérés les multinationales de l'exploitation du bois et les « mafias » des

mines.

La colonne atteignit le camp de base dans le courant du quatrième jour et entra dans l'enceinte fortifiée du MURC sous une pluie qui transformait la terre en boue. On conduisit Blair droit au Bureau des Plaintes et des Réclamations où il resta deux heures assis dans un couloir humide à contempler des posters de Lénine et du Che et à se demander si les rebelles avaient prévu de l'exécuter aujourd'hui. Quand on l'introduisit enfin dans le bureau principal, le commandante Alberto l'accueillit par ces paroles :

« Tu n'as pas l'air d'un espion. »

Devant lui étaient étalées les affaires de Blair : jumelles, appareil photo, cartes et boussole, les carnets de notes couverts de l'écriture microscopique du jeune homme. Sept ou huit sous-commandants étaient assis le long du mur cependant qu'Alberto, le *comandante máximo*, examinait Blair avec la placidité de celui qui souffle des ronds de fumée. Vêtu d'un treillis, il ressemblait à un Jerry Garcia de la dernière période, un homme de forte constitution avec des lunettes à monture d'acier, de lourdes poches sous les yeux et une épaisse tignasse de cheveux grisonnants.

« Je ne suis pas un espion, répondit Blair d'une voix tendue. Je suis ornithologue. J'étudie les oiseaux.

— De toute façon, reprit Alberto, s'ils avaient voulu envoyer un espion, ils n'auraient pas envoyé quelqu'un qui a l'air d'un espion. Donc, le fait que tu n'aies pas l'air d'un espion m'amène à croire que tu es un espion. »

Blair réfléchit. « Et si j'avais l'air d'un espion ?

— J'en conclurais que tu en es un. »

Les sous-commandants s'esclaffèrent, se balançant sur leurs chaises comme des ivrognes. Blair se demanda si tout cela n'était pas qu'une vaste plaisanterie ou bien si sa vie

était réellement en jeu. À moins que ce ne soit les deux, et dans ce cas, il risquait de sombrer dans la folie. « Je suis ornithologue, répéta-t-il d'une voix entrecoupée. Je ne sais pas comment je pourrais vous en convaincre, mais c'est la vérité. Je suis venu étudier les oiseaux. »

Les mâchoires d'Alberto se mirent à travailler, comme s'il mâchait sa langue. « C'est au Secrétariat d'en décider, comme pour toutes les affaires d'espionnage. Et même si tu es ce que tu prétends être, tu devras rester avec nous jusqu'à ce qu'on règle les conditions de ta libération.

— Ma libération, répéta Blair d'un ton amer. Vous savez que l'enlèvement est considéré comme un crime dans la plupart des pays. Sans parler de la violation des droits de l'homme.

— Ce n'est pas un enlèvement, c'est une *retencion* dans le contexte sociopolitique de la guerre. Nous te gardons simplement jusqu'à ce qu'on verse une certaine somme en échange de la libération.

— Quelle différence ? » s'écria Blair, et comme Alberto ne répondait pas, il commença à craquer. « Écoutez, reprit-il. Je n'ai pas d'argent, je suis étudiant, d'accord ? En fait, je vau moins que rien, j'ai vingt mille dollars de prêts à rembourser. Et si dans deux semaines, je ne suis pas de retour à Duke... » Il se sentait victime d'une injustice, et sa voix trembla de colère. « ... on donnera à un autre mon poste de chargé de travaux dirigés. Alors, est-ce que vous ne pourriez pas nous épargner à tous des ennuis et me relâcher ? »

Ils se contentèrent de scanner la photo de son passeport, puis de la mettre sur leur site web avec une demande de rançon de cinq millions de dollars, ce que même les insurgés purs et durs savaient relever du domaine du rêve. « Le sixième Front détient les types d'Exxon, marmonna le sous-

commandant Lauro. Et nous, on a un étudiant aux bottes trouées. » Il ne tarda pas à être connu dans tout le camp sous le nom de « John Blair », avec les deux mots toujours accolés : *Johnblair*, mais le John restait coincé au fond de leurs gorges, si bien que cela, de manière plus ridicule encore, sonnait comme *Joan*. Quoi qu'il en soit, ils ne semblaient pas pouvoir prononcer son nom sans sourire ; trente ans de guérilla avaient doté les rebelles d'un sens aigu de l'absurde, et la présence de Blair constituait un terrain trop favorable pour qu'ils n'en profitent pas, un gringo inconscient au point de débarquer en plein milieu d'une guerre pour étudier une bande d'oiseaux.

« Dis-moi, Joan Blair, demandait par exemple l'un des sous-commandants en désignant un manakin qui lançait ses trilles et ses rubatos ou des tangaras qui filaient dans le ciel comme une pluie de météorites, comment s'appellent ces oiseaux, s'il te plaît ? »

Il savait qu'ils le mettaient à l'épreuve, qu'ils cherchaient à percer ce qu'ils croyaient être sa couverture, mais surtout qu'ils se moquaient de lui. Il réagissait en jouant le jeu et il leur sortait les noms latins, les noms anglais et souvent même les noms espagnols suivis du genre et de tous les éléments d'histoire naturelle dont il se souvenait, si bien que les rebelles finissaient par lever les bras au ciel et abandonner. Pourtant, il commençait à se sentir investi d'une mission. Il regardait la forêt de nuages qui léchait les murs de l'enceinte et il avait la certitude que quelque chose de capital l'y attendait.

« Si vous me laissez faire mon travail, dit-il au commandante Alberto, je vous prouverai que je ne suis pas un espion.

— Bon, peut-être », répondit Alberto, un homme aux silences impressionnants, aux discours solennels et à la gravité écrasante comme une paire de lourdes rangers ; il

avait pour habitude, quand il parlait, d'examiner ses mains qu'il ne cessait de tourner et de retourner pendant qu'il déclamait sa rhétorique marxiste d'une voix profonde et rocailleuse comme une rivière qui bouillonne autour d'énormes rochers. « Il faut d'abord que le Secrétariat révise ton cas. »

Toujours le Secrétariat, pareil au grand et puissant royaume magique du MURC. Le soir, les officiers se réunissaient sur l'escalier de leurs quartiers pour écouter la radio et boire du thé aromático. Petit à petit, Blair s'approcha jusqu'en bas des marches, et après avoir entendu plusieurs jours durant les nouvelles de Radio Nacional, il comprit que la Colombie consacrait une bonne partie de son énergie à s'autodétruire. Chaque semaine, des attentats à la voiture piégée secouaient les villes, des juges et des journalistes étaient assassinés par dizaines, divers gangs, milices et guérillas combattaient l'armée et la police, tandis que les narcotrafiquants et les revanchistes organisaient des groupes paramilitaires d'*autodefensa* qui paraissaient se spécialiser dans le massacre de paysans. Dans leur région même, on entendait la nuit des fusillades, et le jour, le bruit sourd des hélicoptères. Les patrouilles rebelles ramenaient des cadavres et des prisonniers des *autodefensas* couverts de sang, tandis que les avions de l'US Air Force quadrillaient le ciel pour repérer les champs de coca.

« Où est cette zone de désarmement dont on nous rebat les oreilles ? demanda Blair pendant une pause publicitaire.

— Mais tu y es », répondit le sous-commandant Tono. À quoi Lauro ajouta avec un ricanement moqueur : « Tu veux dire que tu ne t'en étais pas aperçu ? »

Certains soirs, Alberto se joignait à eux, d'ordinaire quand on diffusait une de ses interviews ; il s'asseyait sur les marches, une tasse de thé à la main, et s'écoutait parler au

pays tout entier du cours inexorable de l'histoire, de la lutte en Bolivie ou des manœuvres criminelles de la Banque mondiale. Après l'une de ces émissions, il se tourna vers le jeune Américain :

« Alors, Joan Blair, qu'est-ce que tu penses de nos positions ?

— Eh bien, naturellement, en tant que principes généraux, je ne puis que les approuver, répondit-il dans son meilleur espagnol. La fin de la pauvreté, un système éducatif équitable, des élections libres. » Les officiers échangeaient des clins d'œil et des murmures condescendants que Blair, tout à ses efforts pour s'exprimer correctement, remarquait à peine. « Mais, pour être franc, je trouve que vous êtes beaucoup trop timorés dans votre approche. Si vous voulez vraiment changer la société, il va falloir que vous pensiez en termes plus radicaux. »

Un profond silence accueillit sa déclaration. Alberto finit par le briser en se raclant la gorge. « Par exemple, Joan Blair ?

— Eh bien, vous parlez sans arrêt de réforme agraire, mais regardez la vérité en face, vous ne faites qu'esquiver le problème. Si vous tenez réellement à le résoudre, il va falloir que vous renonciez aux bovins. Ils sont trop gros et pèsent trop sur l'écosystème. Il faut oublier la viande et passer à un régime de champignons et d'insectes.

— Des champignons et des insectes ! s'écria Lauro. Tu crois que je risque ma peau pour des champignons et des insectes ? »

Alberto éclata de rire. « Ferme-la, Lauro. Il nous a fourni une réponse sincère. Ce garçon me plaît. Il ne raconte pas de conneries, et avec une centaine de types comme lui, je prendrais Bogotá en moins de deux semaines. »

La journée, Blair était libre de se promener dans l'enceinte du camp ; les rebelles avaient beau l'accuser d'être un espion, ils ne semblaient pas se soucier outre mesure qu'il assiste à leurs exercices, mais le soir, ils l'enfermaient dans un baraquement où ils stockaient des provisions et le menottaient à un lit de planches. Sa barbe poussait, couleur ocre brun terne, et, conséquence d'un régime à haute teneur en fécule enrichi aux amibes, il perdit encore du poids, ce dont sa silhouette déjà aérodynamique n'avait pas particulièrement besoin, le tout facilité par la diarrhée chronique qui lui tordait les entrailles. Ces maux demeuraient cependant bénins comparés à la terrible solitude qui était la sienne, et à l'instar de tous les prisonniers depuis le commencement des temps, il passait des heures et des heures à se remémorer la douceur perdue des jours ordinaires. Les gens qui comptaient dans sa vie lui apparaissaient maintenant infiniment précieux – *je vous aime !* voulait-il leur crier à tous, ses parents, ses frères et sœurs, les secrétaires du département de biologie, ses professeurs affables encore que coupables d'égoïsme et autres défauts. Les livres lui manquaient, ainsi que les longues séances de jogging du week-end avec ses copains ; quant aux femmes, elles lui manquaient tellement qu'il avait envie de se ronger le bras. Pour empêcher son esprit de moisir dans ce goulag, il demanda qu'on lui rende un de ses carnets vierges. Alberto accepta, davantage pour voir ce que le gringo allait en faire que par pure bonté d'âme ; en quelques jours, Blair remplit des pages entières sur le contre-chant du continga écaillé et les parades amoureuses du râle à ailes rouges, ainsi que de commentaires détaillés sur la théorie de la spéciation d'Haffer.

Alberto prit l'habitude de bavarder avec lui chaque fois qu'ils se croisaient. Il l'interrogeait sur ses recherches,

admirait les croquis dans son carnet et, d'une manière générale, se comportait comme un oncle bienveillant. Il se trouvait qu'Alberto était un ancien banquier, un fils de *burgués* couvert de diplômes ; il avait tout abandonné vingt ans auparavant pour rejoindre le MURC. « Ce n'était pas pour moi, cette vie de bourgeois, confia-t-il au jeune Américain. J'étais le parasite social typique. » Quelles que soient la chaleur ou la franchise de ces conversations, Blair ne pouvait se défaire de l'impression qu'Alberto se moquait de lui et lui cachait quelque chose d'important.

« Tu sais, dit un jour le comandante, ma grand-mère aussi adorait les oiseaux. C'était une sainte, cette femme – quand elle sortait dans son jardin et écartait les bras, les oiseaux s'envolaient des arbres pour venir se percher sur ses mains.

– Incroyable !

– Naturellement, je n'étais qu'un enfant, et je m'imaginai que toutes les grand-mères pouvaient faire pareil. Mais aujourd'hui, je sais que c'était parce qu'elle les aimait de tout son cœur. Elle disait qu'on était sur terre pour admirer la beauté créée par Dieu.

– Ah. »

Les lèvres d'Alberto s'étirèrent sur un petit sourire nostalgique. « La beauté, tu vois, je crois que c'est très bien, mais elle n'est là que pour le plaisir. J'estime que les hommes doivent consacrer leur existence à des choses utiles.

– Qui a prétendu que la beauté et le plaisir n'étaient pas utiles ? répliqua Blair, sentant qu'Alberto cherchait de nouveau à lui embrouiller les idées. Ce n'est pas le but final des révolutions, la beauté et le plaisir pour tout le monde ?

– Oui, peut-être, répondit le comandante en riant. Il va falloir que j'y réfléchisse. »

Tout dépendait des rebelles – c'est-à-dire de leur

disposition à pratiquer les idéaux qu'ils prônaient à travers leurs slogans. Dès le début, Blair avait compris que sa vie reposait sur leur sens de l'honneur, et à mesure que le temps s'écoulait, il se mettait à espérer être tombé sur des gens animés d'une passion, d'un sens de leur mission équivalent au sien. Ils semblaient être des *concientizados* authentiques, sincèrement dévoués au combat ; et à la stupéfaction de Blair, ils étaient pleins aux as. Ils possédaient les derniers modèles d'ordinateurs portables et de téléphones satellite, de splendides uniformes, des 4 × 4 flambants neufs et toute une panoplie d'armes ultra sophistiquées – sans compter les innombrables walkmans et magnétoscopes – le tout financé par les profits illicites tirés du trafic de la cocaïne.

« C'est la taxe ! protestaient les rebelles chaque fois qu'un porte-parole du gouvernement s'en prenait aux "*narco-guerrillas*" du MURC. Nous taxons la coca comme toutes les autres cultures. » Une taxe qui, selon la radio, rapportait six cents millions de dollars par an, somme qui procurait à Blair un sentiment d'irréalité. D'un autre côté, il y avait les cours d'alphabétisation et les séminaires sur l'assolement que les rebelles organisaient à l'intention des *campesinos* de la région qui, néanmoins, avaient l'air tout aussi faméliques que ceux des zones non libérées. S'agissait-il donc d'une révolution *a conciencia* ou simplement d'un trafic dissimulé sous une belle façade ? Ou un peu des deux ? Blair pensait que le côté vers lequel penchait la balance reflétait en gros ses chances d'en sortir vivant.

Le carnet devint son moyen de coller à la réalité, de conserver la trace du temps qui lui paraissait immobile ou parfois même revenir en arrière. La seule chose que les guérilleros acceptaient de lui dire au sujet des négociations concernant sa rançon, c'est que Ross Perot allait peut-être la verser, ce que Blair pensait être une forme de plaisanterie –

encore qu'il ne puisse pas en être certain. Un groupe de jeunes se mit à le harceler, *los punketos*, des petites brutes des *comunas* de la ville qui jouaient avec les crans de sûreté de leurs armes chaque fois qu'il passait, si bien que les rapides *clic-clic-clic* se succédaient dans son sillage comme le prélude à un repas de piranhas. La nuit, il lui arrivait de se réveiller totalement désorienté, ne sachant plus où il était ; d'autres fois, il avait l'impression de ne pas avoir dormi, plongé dans une espèce d'état comateux qui, au matin, le laissait l'esprit embrumé, les nerfs à vif. Un soir qu'il dérivait dans un demi-sommeil, un *punketo* fit irruption dans le baraquement et annonça avec de petits éclats de rire hystériques qu'il allait lui faire sauter la cervelle.

« Je ne te le conseillerais pas », dit Blair d'un ton uni.

Le gamin ne cessait de pouffer et de se tortiller, vibrant littéralement – sans doute dopé au *basuco*. Il avait dû en fumer pendant des heures, pensa Blair.

« Va te faire foutre, riposta l'adolescent, enfonçant le canon de son arme derrière l'oreille gauche du prisonnier. Je te tue si j'en ai envie.

— Ce sera drôle une seconde, juste après que tu auras pressé la détente. » Blair improvisait au fur et à mesure. Il avait le sentiment que ce qu'il fallait à tout prix, c'était continuer de parler. « Ensuite, ce serait comme une gueule de bois que tu traînerais le restant de tes jours.

— Ferme-la, ducon. Ferme-la ! Ferme ta gueule que je puisse te tuer.

— Je t'assure que c'est vrai. Crois-moi, je sais ce que je dis.

— Toi ? Tu n'as jamais tué personne de ta vie.

— Tu veux rigoler ? Les États-Unis sont un pays extrêmement violent. Tu as vu des films, non ? *Rambo* ? *Piège de cristal* ? À côté de l'endroit d'où je viens, ici c'est

une école maternelle.

— Tu mens, dit le gamin dont l'assurance commençait à fondre.

— Pourquoi t'imagines-tu que je suis là ? J'ai tellement de sang innocent sur les mains et je me sentais tellement mal que je voulais me suicider. Et puis j'ai fait un rêve, la Vierge m'est apparue en rêve », corrigea-t-il, se rappelant comment les rebelles tombaient à genoux et s'aplatissaient chaque fois que le prêtre espagnol venait célébrer la messe. Les *punketos* étaient les pires, qui sanglotaient et inondaient de larmes la bague du padre. « Va où vont les oiseaux et tu trouveras la paix, m'a-t-elle dit dans mon rêve. Va où vont les oiseaux et ton âme connaîtra la paix.

— C'est des conneries, cracha le jeune, appuyant de nouveau le canon de son arme sur la tempe de Blair.

— Je suis là, non ? Tu ne crois pas qu'il faut être au désespoir pour débarquer dans un coin pareil ? Je suis venu pour les oiseaux, reprit Blair d'un ton apaisant. Les oiseaux les plus incroyables vivent dans cette région, et ils font des choses tout aussi incroyables. Par exemple, tu savais qu'on peut entendre à plusieurs kilomètres de distance le chant de l'araponga à gorge nue ? Au contraire du tamatia à gorge fauve dont on n'entend qu'une seule fois par jour, juste avant l'aube, le chant céleste. Et puis il y a le fameux guacharo des cavernes qui ne vole que la nuit, équipé d'un véritable radar... » Il continua ainsi à parler, à énumérer d'une voix monocorde, hypnotique, toutes les merveilles de l'avifaune colombienne jusqu'à ce que le *punketo* finisse par sortir et disparaître dans la nuit d'une démarche titubante, enchanté ou assommé, difficile de le savoir. Lorsque le jour se leva, Blair éprouva une étrange paix intérieure à l'idée d'être encore en vie. D'autre part, il avait pris une résolution inébranlable. Dès qu'on lui eut ôté ses menottes, il traversa

la cour en direction du Bureau des Plaintes et des Réclamations, passa devant le garde et entra dans le bureau d'Alberto sans se donner la peine de frapper. Le commandante et Tono examinaient des cartes étalées sur le grand bureau du *jefe*, et quand la porte s'ouvrit à la volée, ils empoignèrent leurs armes, un réflexe qui faillit coûter la vie à Blair.

« Allez-y, les défia celui-ci, s'avancant à grands pas vers le bureau. Laissez-moi faire mon travail ou alors tuez-moi ! »

Il était dans un état de fureur que la plupart des gens associeraient aux fous ou aux martyrs. Les commandantes considéraient le gringo d'un œil inquiet, et il vint à l'esprit de Blair que, pour le moment du moins, ils le prenaient au sérieux.

« Bon, dit Alberto avec circonspection. Qu'est-ce que tu en penses, Tono ? »

Ce dernier cligna des paupières. « Je pense que c'est un homme bon, Commandante. De plus, l'écologie est importante pour la révolution.

— En effet, approuva Alberto, l'écologie est importante pour la Révolution. » Il tenta de sourire afin de mettre un peu d'ironie dans toute cette histoire, mais sa bouche ressembla davantage à une plaie béante.

« Bon, d'accord, Joan Blair, il sera fait selon ton désir. Je t'accorde la permission d'étudier tes oiseaux. »

Blair avait douze ans quand il avait ressenti cela pour la première fois, lors d'une visite au zoo – il était tombé sur la volière en folie des cacatoès, des aras et des loris des dames, et il avait eu l'impression d'être traversé par un arc électrique. Depuis, il éprouvait ce choc, ce coup au cœur chaque fois qu'il se trouvait en présence d'un psittacidé – il craignait toujours que cela ne cesse, mais le spectacle de ces

incroyables couleurs éclatantes continuait à agir comme une force primitive qui remuait jusqu'au tréfonds de son âme.

Il se doutait qu'un miracle l'attendait dans ces montagnes, il l'avait senti dans la moelle de ses os. Quatre jours durant, sous la pluie, il avait décrit des cercles de plus en plus larges à partir du camp de base, franchissant des crêtes, des cols et des vallées boueuses, surveillé de près par le garde armé. Hernan, pensait-il, était une autre des plaisanteries que lui réservaient les comandantes, un jeune métis aux allures félines et à l'expression aussi vide et terne que des cendres froides. Blair savait maintenant reconnaître un tueur quand il en voyait un. Hernan abattrait aussi facilement un homme qu'il s'arrachait une petite peau, mais tandis qu'ils cheminaient sous le crachin dense comme de la gélatine, Blair commença à comprendre ce qui avait dicté le choix des comandantes.

« Depuis combien de temps tu es avec le MURC ? questionna-t-il.

— Depuis toujours, répondit le garçon d'une voix ensommeillée.

— Toujours ?

— L'autre garçon, reprit Hernan d'un ton monocorde, l'autre petit garçon qu'on appelait Hernan, celui-là est mort. J'ai été un *revolucionario* toute ma vie. »

Blair considéra un instant l'adolescent, puis il reporta son attention sur la voûte d'arbres. Alberto lui avait rendu ses jumelles mais pas son appareil-photo.

« Je suppose donc que tu as participé à un tas de combats.

— Oui », répondit Hernan de sa voix éteinte. Il parut réfléchir avant d'ajouter : « Oui, beaucoup.

— Quel effet ça fait ? demanda brutalement Blair que l'état catatonique du garçon exaspérait.

– Oh, rien de terrible. Dès que ça se met à tirer, tout va bien. »

Ce que Blair prit pour une réponse sincère. Cinq jours passés dans l'un des plus beaux et des plus sauvages paysages du monde, et l'adolescent avait manifesté à peu près autant d'émotion qu'une tortue. Placé devant n'importe quoi – un échange de coups de feu, un bol de ragoût, un voyage à Disneyland –, Hernan réagirait avec le même air absent, mais quand, au cours de ce cinquième jour, Blair lui tendit les jumelles en désignant au fond de la vallée un bosquet de palmiers à cire autour duquel des oiseaux tournoyaient comme des engrenages fous, Hernan, après les avoir réglées et avoir regardé un moment en silence, éclata de rire.

« Ils sont tellement idiots ! » s'écria-t-il.

C'était vrai, pensait Blair, mais ils étaient magnifiques aussi, ces derniers perroquets à tête pourpre dont le vol donnait l'impression d'une foule bariolée à un cocktail. Le perroquet à tête pourpre, *purpureicephalus feltisi*, pourpre feutré : personne n'en avait vu depuis 1973, quand Tetzlaff et autres en avaient repéré un couple dans la province du Pichincha en Équateur. CITES les plaçait sur la liste des espèces en grave danger d'extinction, alors que les articles les plus pessimistes les considéraient même comme disparus. Ce jour-là, Blair en compta soixante et un, un groupe grégaire, bruyant, avec leurs houppes flamboyantes, leurs corps vert émeraude et leurs ailes parsemées de taches bleues et de rouges brillant comme des M&M. Soixante et un oiseaux, signe de la bonté de Dieu : non seulement l'espèce avait une chance d'être sauvée, mais si on ne le tuait pas et qu'il rentre chez lui entier avec cette information, le monde des ornithologues allait en rester sur le cul. Les jours suivants, Hernan et lui construisirent une sorte d'affût au

moyen de hautes herbes et de feuilles de palmier, puis Blair se lança dans des recherches approfondies sur le terrain. Il dressa la carte des environs, nota les emplacements possibles de nids, les endroits où les perroquets se perchaient et la direction des vols dans la vallée ; il identifia les couples, remarqua la forte affinité qu'ils avaient pour les palmiers à cire – le *ceroxylon andicum*, lui-même en danger – et il supposa une relation trophique. Ils jacassaient sans arrêt, utilisant un répertoire complexe de sons, et cela de manière désinvolte, sociable, cependant qu'ils voletaient sous la voûte des arbres ou sautillaient de branche en branche avec leurs ailes courtes qui battaient l'air en émettant un bruit pareil à celui de jouets d'enfant qu'on remonte.

En quelques semaines, Blair avait établi un profil éthologique de base. En échange du privilège de pouvoir ainsi observer ses oiseaux, il était de corvée au camp tous les après-midi, mais trois années d'université l'avaient immunisé contre le travail d'esclave et le fait d'avoir à peine de quoi vivre. Par certains côtés, il était mieux loti que pendant ses années d'étudiant : il était logé et nourri, travaillait sans être trop dérangé et il disposait gratuitement d'un guide/garde du corps. Hernan révéla un talent indubitable dans l'art de pister les perroquets dans leur quête de nourriture, et il conduisait Blair à travers la forêt, à l'écoute des légers craquements de branches au milieu des feuilles, puis des bruits confus et des roucoulades qui annonçaient la présence des têtes-pourpres. En général, à l'affût, il s'allongeait dans l'herbe et somnolait. Il émergeait de temps en temps pour raconter des choses stupéfiantes.

« J'avais une petite amie, confessa-t-il un jour à Blair d'une voix endormie. Elle ne me laissait pas l'embrasser, mais elle me mordait l'oreille. »

Sur le même ton monocorde, il débitait toutes sortes d'abominations : les combats auxquels il avait participé, les prisonniers qu'il avait exécutés, les patrouilles où ses camarades et lui étaient tombés sur des paysans brûlés vifs et des bébés cloués aux planches. Les histoires étaient si cauchemardesques que Blair se demandait parfois si Hernan ne parlait pas dans son sommeil et si ses rêves ne s'échappaient pas comme des gaz des marais de son subconscient meurtri. Tous les membres de sa famille avaient été tués quand il avait douze ans. Les *autodefensas* avaient rasé leur village pour avoir élu comme maire un ancien insurgé.

« Des fois, je les vois, murmura Hernan, un bras sur les yeux, les jambes croisées. Des fois, je suis allongé sur mon lit de camp, je lève la tête et toute ma famille est là. C'est comme si j'étais couché dans un cercueil, tu comprends ? Ma famille est vivante et c'est moi qui suis mort, et ils sont venus à mon enterrement pour me dire au revoir. »

Blair était si horrifié qu'il lui fallait tout mettre sur le papier, la spirale baroque, le cycle des meurtres et des vengeances mêlés à ses notes sur le lissage réciproque des plumes parmi les couples de têtes-pourpres et le rituel de la parade des mâles, la manière dont ils tournaient à petits pas autour des femelles en se rengorgeant comme s'ils dansaient le quadrille. *Malade*, écrivit-il en marge, *le monde est malade*, à côté de *les perroquets sont les plus beaux et les plus intelligents des animaux, et aussi les plus en danger – c'est dans la nature des choses (?)*. Il notait cela parce que tout lui semblait lié d'une façon évidente mais qu'il ne parvenait cependant pas à saisir. En sillonnant la forêt, Hernan et lui ne cessaient de tomber sur d'immenses laboratoires de cocaïne dont les ouvriers payés par les cartels les éloignaient en les menaçant de leurs machettes.

Les champs de coca continuaient à s'étendre tout autour. Les pourparlers de paix annoncés prenaient des allures crépusculaires ; le MURC réclamait des prénégociations sur des points qui devaient être négociés sérieusement par la suite. Toutes les deux ou trois semaines, Hernan partait en mission, et trois ou quatre jours plus tard, il revenait en compagnie des autres survivants, plus maigre encore, des cernes cadavériques sous les yeux, mais toujours fidèle à lui-même, et dès le lendemain à l'aube, Blair et lui étaient dans leur observatoire à regarder les oiseaux saluer de leurs jacasseries le lever du jour. En mars, les mâles entreprirent de délimiter leurs territoires, et quand les femelles commencèrent à présenter des plaques incubatrices, Hernan se proposa de grimper dans les arbres pour repérer les nids, ce dont tous deux savaient Blair incapable. Après une année dans les montagnes, celui-ci n'était plus que l'ombre de lui-même, un bonhomme bâton sujet à des accès de fièvre et des étourdissements qui lui donnaient l'impression que sa tête était une boule à neige vigoureusement secouée. Il toussait parfois tant que son nez saignait ; il avait les intestins pareils à du papier mâché, les gencives douloureuses, et la chose en lui la plus solide semblait être sa barbe qui prenait les proportions de celle d'un rabbin.

« Vas-y », lui cria Blair et, en un éclair, Hernan était grimpé à vingt mètres du sol et transmettait les informations que le jeune Américain notait dans son carnet : œufs, deux ; couleur, blanc ; nid, environ de la taille d'une cruche Guambiano. Hernan avait appuyé son fusil contre le tronc d'un arbre voisin ; Blair le contempla un moment et se laissa aller à imaginer qu'il s'enfuyait, tout en sachant fort bien qu'on l'aurait rattrapé avant la fin de la journée. Par ailleurs, le fusil l'amenait à se poser cette question qui le taraudait : même s'il en avait l'occasion, est-ce qu'il pourrait partir

maintenant, en plein milieu de ses recherches ? Oui, mais rester, n'était-ce pas une forme lente de suicide ? Tôt ou tard, il mourrait, que ce soit du fait de la maladie, d'un *punketo* soûl ou d'un raid des *autodefensas*, à moins que le Secrétariat ne décide de faire un exemple. La ligne dure regagnait du terrain au sein du MURC, d'une part, pensait Blair, en prévision des pourparlers de paix, et d'autre part en raison d'une exaspération croissante devant le cours des événements. L'Union soviétique avait implosé, le mur de Berlin n'était plus que décombres, l'aventure cubaine était sous assistance respiratoire, et pourtant, le MURC persistait dans son combat.

« Certains prétendent que la fin de l'Histoire est proche, entonnait Alberto à l'intention des journalistes. Nous pouvons avoir différentes interprétations sur ce qui s'est passé pendant ces années très complexes, mais il faut bien admettre que pratiquement rien n'a changé. La faim, l'injustice, la pauvreté et tout ce qui a conduit les guérilleros du MURC à prendre les armes continuent à régner. »

Exact, se disait Blair. Il voulait croire en la Révolution, en ses exigences de raison et de justice, mais la Révolution refusait de lui rendre son appareil-photo ne serait-ce que pour une seule journée. Sans une photo ou un spécimen, ses recherches seraient considérées comme de simples hypothèses. Pas de photo, pas de communication, et il préférerait brûler toutes les pages de son carnet plutôt que de prendre un spécimen.

« Je pourrais voler l'appareil pour toi, proposa Hernan. Je crois savoir où ils le gardent.

— Qu'est-ce qui arrivera si on est découvert ? »

Hernan réfléchit. « À moi, rien... je disparaîtrai. À toi ? » Il haussa les épaules. « Ils te couperont probablement les doigts et ils les enverront à ta famille. »

Blair pesa un instant le pour et le contre, puis il secoua la tête. Il n'était pas encore à ce point désespéré.

Quand les petits s'annoncèrent, Hernan remonta dans les arbres observer les nids, tandis que les parents et les autres perroquets tournoyaient autour de lui comme des lucanes agressifs. Après qu'un œuf était éclos, le second suivait quelques jours plus tard ; Blair n'ignorait pas que la deuxième couvée ne constituait qu'une sorte d'assurance et que l'oisillon était condamné sauf si le premier mourait, de sorte qu'il élaborait un programme destiné à sauver les petits issus de la deuxième couvée pour les élever en captivité.

D'une certaine façon, les têtes-pourpres aussi l'avaient sauvé et il comptait leur rendre la pareille, mais il fallait d'abord qu'il sache tout à leur sujet. « Il y a vraiment quelque chose qui ne va pas chez nous », dit-il un jour à Hernan. Il surveillait les nids où les oisillons n'allaient pas tarder à se couvrir de plumes et il pensait aux informations, aux derniers massacres et à la superficie estimée des champs de coca. Les États-Unis avaient promis à la Colombie une aide de 1,6 milliard de dollars – avec conseillers, armes, hélicoptères et tout le reste – et Blair se demandait si ses compatriotes n'avaient pas perdu l'esprit. Un incendie ravageait la Colombie et les États-Unis cherchaient à l'éteindre en l'arrosant d'essence.

« Chez qui ? demanda Hernan, entrouvrant un œil. Quelque chose qui ne va pas chez qui ?

– Chez nous. Les hommes. L'espèce humaine. »

L'adolescent se souleva sur un coude, jeta un regard autour de lui, puis il se rallongea dans l'herbe et ferma les paupières. « Les gens sont des démons, dit-il d'une voix ensommeillée. La seule *persona decente* qui ait jamais existé, c'est Jésus-Christ. Et la Vierge. Et aussi ma mère, ajouta-t-il.

— Dis-moi, Hernan, est-ce que tu me tuerais si on te le demandait ?

— Bah. » Il ne se donna même pas la peine d'ouvrir les yeux. « Ils ne me le demanderaient pas.

— Ah bon ? » Blair ressentit une étrange lueur d'espoir.

« Bien sûr que non. C'est toujours les nouveaux qui forment le peloton d'exécution, pour les endurcir. Moi, on ne viendrait pas m'emmerder pour un truc comme ça. »

Au cours des deux ou trois jours qui suivirent, sept oisillons sortirent des nids en vacillant, et Blair entreprit d'observer l'éducation des petits par leurs parents. Dans son baraquement, il y avait plusieurs carnets et des tas de feuilles volantes couverts de notes, de même que des plumes, des fragments de coquilles d'œuf et des échantillons de fientes ainsi que tout un assortiment de graines portant des traces identifiables de coups de bec. De temps en temps, Alberto venait à travers la montagne jusqu'à l'affût voir où Blair en était avec les « enfants » comme il surnommait les perroquets. Il semblait détendu et jovial durant ces visites, même si sa méfiance n'avait pas entièrement disparu. Quand son prisonnier commençait à le presser de mettre en œuvre son programme d'élevage en captivité, il se contentait de sourire et de murmurer des paroles qui n'engageaient à rien.

« Pensez-y, Alberto, insista un jour Blair. Ce serait un formidable coup de relations publiques pour vous si le MURC sauvait une espèce en danger. Je pourrais vous aider en tant que consultant en écologie. On est du même bord, vous savez. »

Alberto ouvrit la bouche pour répondre, puis il éclata de rire au spectacle du gringo en face de lui. Blair portait un treillis dépenaillé – ses vêtements civils étaient depuis longtemps réduits en lambeaux – et avec son visage tanné et émâcié mangé par sa barbe broussailleuse, il avait l'air aussi

farouche que n'importe quel guérillero. Les nouvelles recrues le prenaient souvent pour l'un des fanatiques du mythique commando-suicide.

« Joan Blair, tu me rappelles un homme que j'ai connu. Un homme de conviction, un véritable héros de la cause. Naturellement, il est mort en Bolivie il y a des années.

— Comment ?

— En combattant pour la Révolution, bien sûr ! »

Blair tressaillit, puis il maîtrisa un frisson de peur. « Alors, et mon programme d'élevage en captivité ? »

Alberto pouffa et tapota l'épaule du jeune Américain. « Patience, Joan Blair. Il faut que tu apprennes la patience. La Révolution est beaucoup plus compliquée que tu ne le crois. »

« Il y a des négociations en vue de ta libération, lui apprit Hernan quelques semaines plus tard. De grosses huiles sont censées débarquer d'un jour à l'autre.

— Foutaises », répondit Blair. Le camp était un cloaque qui ne cessait de bruire de rumeurs, mais rien ne se produisait jamais.

« Si, c'est vrai, Joan Blair. Je crois que tu vas rentrer chez toi.

— Peut-être que je déciderai de rester, dit le jeune Américain, étudiant ses propres réactions à cette perspective. Il n'y a pas un ornithologue dans le monde qui fasse des recherches comparables à celles que je fais ici.

— Non, Joan, je pense que tu dois partir. Tu pourras revenir quand on aura gagné la guerre.

— À quatre-vingts ans ? » Mâchonnant un brin d'herbe, Blair réfléchit un moment. « Je n'ai toujours pas de photo. Je ne m'en irai pas avant d'en avoir une. »

Les rumeurs persistèrent, qui engendrèrent à leur tour de nouvelles rumeurs. À tout hasard, Blair commença à classer ses notes, mais il éprouva quand même un choc le jour où il vit des hélicoptères vrombissant apparaître dans le ciel, pour frôler le flanc des montagnes selon un angle impossible, puis se diriger vers le camp. Il revenait avec Hernan pour effectuer ses corvées de l'après-midi, et s'il doutait encore de ses intentions, ses jambes décidèrent pour lui qui se lancèrent sur le sentier dans un sprint effréné. Les hélicoptères s'étaient posés sur le terrain de football, deux Huey en provenance des surplus de l'armée U.S., la carlingue frappée du sigle bleu clair de la Commission de Paix. Les *campesinos* et les guérilleros accouraient de toute part, et Blair dut se frayer un chemin parmi la foule pour approcher du Bureau des Plaintes et des Réclamations où une espèce de cérémonie officielle se déroulait sur les marches. Différents groupes étaient rassemblés autour d'un micro ; d'un côté Alberto et les sous-commandants ainsi que d'autres comandantes que l'Américain ne connaissait pas et, sur leur droite, une délégation de civils impeccablement habillés, des Colombiens aux cheveux bien coiffés et aux chaînes en or de fort bon goût. Blair repéra tout de suite ses compatriotes, trahis par leur peau laiteuse et lisse, de même que par leurs tenues kaki d'aventuriers en chambre et leur air identique de préoccupation inquiète. Tous les regards étaient rivés sur le micro devant lequel un Colombien faisait un discours où il était question de pourparlers de paix dans l'impasse.

Pourquoi vous ne m'avez pas prévenu ? avait envie de crier Blair. Une équipe de Tele-Nacional filmait la scène et des photographes tournaient tout autour comme des chiens à la recherche de reliefs de nourriture. *Et moi ?* voulait-il hurler. *Pourquoi on ne dit rien à mon sujet ?* Il essaya

d'attirer l'attention des Américains répartis en deux groupes distincts. D'un côté, deux hommes, la quarantaine, qui se tenaient un peu à l'écart, des hommes robustes, distingués, le genre country-club, et de l'autre, plus près des marches, un homme de haute taille, plus âgé, avec un début de calvitie et une pomme d'Adam proéminente, accompagné d'une jeune femme trapue qui se collait à lui, le regard sans cesse en alerte, l'air plutôt pète-sec. *La communauté internationale nous apporte son soutien entier*, disait l'homme dans le micro. *Un message d'espoir des milieux financiers américains*. Blair, un brouillard étoilé devant les yeux, sentit un étourdissement le gagner. Il vacilla, maintenu debout par la foule qui se pressait autour de lui. Hernan avait disparu quelque part dans la mêlée. Lorsque les délégations grimpèrent les marches, il les regarda pénétrer à l'intérieur du bâtiment comme dans un rêve et, au dernier moment, il parvint à se secouer.

« Hé ! cria-t-il. Je suis américain ! Hé, s'il vous plaît, je suis américain ! »

Seule la femme sembla l'avoir entendu. Elle jeta un coup d'œil étonné par-dessus son épaule, puis continua à monter. Blair voulut la suivre, mais un garde lui barra le passage.

« *Alto*, Joan Blair. C'est réservé aux personnalités.

— Qui sont ces gens ? » Blair tendit le cou pour regarder. La porte du bâtiment se referma.

« Eh bien, répondit le garde, comme s'il s'adressait à un enfant particulièrement obtus, il y a le Señor Rocamara, le Commissaire à la Paix, le Señor Gonzalo, le ministre des Finances...

— Mais les Américains, qui sont-ils ?

— Comment je pourrais le savoir ? Des *pesces gordos*, je suppose. »

Blair n'osa pas s'éloigner ne serait-ce qu'une seconde, même si, sous le soleil, il avait l'impression de cuire dans son jus. La foule se dispersait en traînant les pieds, déçue sans bien savoir pourquoi. Des *fritangueras* installèrent leurs grils pour faire frire de la pâte à pain ; un vautour roi décrivait des cercles paresseux dans le ciel. Au bout d'un moment, la jeune femme sortit et longea la galerie pour parler aux journalistes. Blair bouscula le garde, grimpa les marches d'un bond et se planta devant la femme qui s'apprêtait à rentrer. Instinctivement, elle chercha à lui échapper ; avec sa barbe de naufragé et son treillis crasseux, on aurait dit un sauvage, mais à la vue des yeux bleus qui brillaient dans son visage d'épave, elle s'arrêta.

« Oh ! Vous devez être John Blair ! »

Il en aurait pleuré de gratitude. « Oui, je suis John Blair ! Vous savez donc qui je suis !

— Bien sûr, le Département d'État nous a informés de votre cas. Je m'appelle Kara Coleman et j'appartiens... » Une suite saccadée de syllabes jaillit d'entre ses lèvres. « Eh bien, enchaîna-t-elle, vous avez l'air... » Elle avait été sur le point de dire *d'un fantôme*. « En tout cas, vous êtes là depuis un moment.

— Quinze mois et six jours, s'empressa de préciser Blair. Vous êtes du Département d'État ?

— Non, je suis du... » Nouvelle salve de syllabes. « Je suis l'assistante de Thomas Spasso, le responsable de notre groupe. Thomas *Spasso*, répéta-t-elle en insistant sur le nom, comme si Blair était censé le connaître. Président de la *Nisex*, reprit-elle, presque avec irritation, mais Blair ne voyait toujours pas de qui il s'agissait. La *Nisex*, redit-elle, comme si elle avait affaire à un demeuré. La New York Stock Exchange. La Bourse, quoi ! »

Blair se sentait perdu, mais il était aussi capable que

n'importe qui d'analyser sa confusion – il savait qu'après quinze mois passés dans les Andes, son cadre de référence n'était sans doute plus que du petit bois. En sorte que, finalement, il n'était peut-être pas si étrange que cela de voir le roi de Wall Street débarquer en pleine jungle au cœur d'une région contrôlée par le MURC. De toute façon, même s'il connaissait mal la Bourse, Blair avait toujours eu l'impression que c'était une institution quasi gouvernementale.

« Ah oui », dit-il, tâchant de comprendre. Sa langue natale à laquelle il n'était plus habitué semblait lui coller au palais. « Oui, je comprends, mais qui, je veux dire, pourquoi exactement êtes-vous là ?

– Nous sommes venus remettre un message de la part de la communauté financière qui soutient les initiatives de paix actuelles. Les investissements étrangers pourront contribuer à l'essor de ce pays, et nous croyons que le MURC se montrera peut-être plus souple une fois qu'il saura ce que nous avons à offrir. Et puis, Mr. Spasso porte un intérêt tout particulier à la Colombie. Vous n'ignorez pas que c'est un ami personnel de l'ambassadeur Moreno. »

Blair ferma les yeux et se demanda s'il ne devenait pas fou. « Vous voulez dire, murmura-t-il, comme en état de choc, que tout cela n'a rien à voir avec moi ?

– Non, non, nous sommes là surtout pour le processus de paix. Je suis désolée... » S'apercevant de l'effet que ses paroles produisaient sur Blair, elle se hâta d'ajouter : « Je suis sincèrement désolée, je comprends ce que vous devez ressentir. »

Blair était effondré. Il se sentait soudain très, très fatigué. « Vous ne pouvez donc rien faire pour moi ? dit-il dans un gémissement. Rien ? »

Kara lui effleura le bras et lui adressa un regard navré.

Elle ne paraissait pas insensible, mais elle devait être de ces personnes qui se contentent de pleurer au cinéma ou de jeter des miettes de leurs sandwiches aux chiens errants.

« Mr. Spasso aura peut-être une idée, dit-elle. Suivez-moi, je vais tâcher de vous ménager un bref entretien avec lui. »

Elle le conduisit le long d'un petit couloir qui donnait sur la grande pièce aux murs de ciment où tous les mardis et les jeudis, les comandantes réglaiement les conflits entre paysans. Les délégués étaient assis au milieu, en cercle, comme pour une séance de thérapie de groupe. Thomas Spasso s'exprimait par le biais d'un interprète, et Blair eut aussitôt l'impression que le président était un homme nerveux et bourré de tics, le genre de moulin à paroles sûr de lui qui, où qu'il se trouve, raconte toujours la même chose. « La paix vous apportera d'énormes bénéfices grâce aux investisseurs et à la mondialisation, déclara le président aux comandantes. Les capitaux n'attendent que cela, ne désirent qu'investir chez vous pour faire de la Colombie un marché à part entière au sein du bloc économique du continent américain. » Il continua à débiter ses histoires de marchés, de capitaux internationaux, insista sur l'importance de bonnes notations des actions sur l'échelle de Moody. Les rebelles, avec leurs treillis militaires et leurs casquettes style Castro, l'écoutaient en souriant et en approuvant de la tête, mais Blair voyait qu'ils faisaient leur possible pour ne pas éclater de rire, au point qu'ils n'osaient pas échanger le moindre regard, mais ils faillirent bien ne plus pouvoir se retenir lorsque le président les invita à Wall Street. « J'invite personnellement chacun d'entre vous à visiter en ma compagnie les installations de la Bourse », dit Spasso avec un vibrato ému dans la voix. Il se figurait vraiment leur offrir la grande aventure de leur vie. Blair s'imagina les rebelles qui ce soir, assis sur les marches, se taperaient sur les

cuisses : *Oh ! quel honneur, il nous fait visiter le temple du capitalisme avec lui !* Déjà, les comandantes, les yeux exorbités, luttèrent pour ne pas s'esclaffer, et ce n'est qu'en faisant preuve d'une volonté de fer qu'ils ne s'écroulaient pas par terre en se tordant de rire.

Spasso continuait à parler d'un ton patelin sans se rendre compte de rien. « Il est tout à fait passionnant », glissa Kara à l'oreille de Blair qui songeait comment certains systèmes parvenaient à fonctionner d'autant mieux qu'ils niaient l'existence des réalités contraires. Ensuite, ce fut au Commissaire à la Paix de dire quelques mots, puis au ministre des Finances, et enfin à Alberto qui se borna à reconnaître l'utilité des mécanismes du marché « du moment que règne la justice sociale pour les masses. » Après quoi, quelques secrétaires distribuèrent un projet de déclaration commune et chaque groupe se retira dans un coin pour délibérer.

Kara attendit que Spasso se lève pour s'étirer. « Mr. Spasso, dit-elle, poussant Blair devant elle. Je vous présente John Blair. »

Le président se retourna et parut soudain à court de mots.

« L'otage, expliqua la jeune femme. Il en est question dans les notes que nous vous avons préparées. Le type de Duke.

— Oui, oui, bien entendu, le monsieur de Duke. Comment allez-vous ? Enchanté de faire votre connaissance. »

Enchanté de faire votre connaissance ? Quinze mois en enfer et *enchanté de faire votre connaissance ?* Blair eut le sentiment que le rideau venait de tomber.

« Monsieur, John et moi avons évoqué sa situation, et quoiqu'il comprenne les limites qui nous sont imposées dans le cadre de notre visite, il se demandait si nous ne pourrions pas de quelque manière... faciliter son retour aux États-

Unis... peut-être dans un avenir proche.

— Eh bien, comme vous le savez, répondit Spasso, nous sommes ici au titre des échanges commerciaux au sein du secteur privé. Mais il est vrai que votre nom a été mentionné ce matin à l'ambassade. » Il s'interrompit alors que l'un des autres Américains approchait, un type aux cheveux blond argenté, l'air efficace et sûr de lui.

« On finalise, annonça-t-il à Spasso en agitant son bloc de papier jaune. Encore quelques derniers chiffres, et ce sera bon. Merci infiniment de nous avoir organisé tout ça, Tom. »

Spasso lui adressa un petit signe de tête, puis il consulta sa montre. Les groupes circulaient dans la pièce en discutant et en se bousculant.

« Eh bien...

— John Blair, lui rappela Kara.

— Ah oui, Mr. Blair, absolument. Je crains que votre situation ne soit assez délicate. Il y a des lois... » Il quêtait du regard l'approbation de Kara. « ... apparemment, oui, il y a des lois en Colombie qui interdisent aux personnes privées de s'immiscer dans les négociations pour la libération d'otages. Je sais que cela doit vous paraître assez dur... »

Blair avait poussé un gémissement.

« ... mais je suis persuadé que vous comprendrez l'obligation qui nous est faite. Nous aimerions beaucoup vous aider, mais nous avons les mains liées. »

Blair avait envie de frapper ce crétin, ou du moins de le secouer jusqu'à ce qu'un peu de jugeote pénètre dans son cerveau. « Écoutez, dit-il avec autant de détermination qu'il en était capable, ils menacent tout le temps de me tuer, ils me prennent pour un espion, et dès que vous serez partis, ils vont peut-être m'exécuter.

— Je suis parfaitement conscient de la position difficile

dans laquelle vous êtes... » *Señor Spasso*, appela quelqu'un. « Croyez-moi, vous avez toute ma sympathie, mais le bien que nous faisons ici aujourd'hui ne pourra que vous être profitable dans l'avenir, j'en ai l'intime conviction. »

Señor Spasso, nous sommes prêts.

« J'arrive tout de suite ! Il y a des gens qui œuvrent pour votre libération, je vous l'assure. Des gens formidables, des gens extrêmement compétents. Alors, soyez patient, et bonne chance. »

Spasso rejoignit le flot qui se dirigeait vers la sortie.

« Je suis sincèrement navrée », dit Kara. Elle fouilla dans son sac et fourra une poignée de barres énergétiques Power dans la main de Blair. « Tenez, prenez ça. Je reviendrai vous voir avant notre départ. »

La jeune femme se mêla à son tour à la foule. Blair se laissa porter jusque sur la galerie où il s'adossa à une colonne et ferma les yeux. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui lui arrivait, mais il savait que c'était en rapport avec la cruauté banale de ceux qui n'ont jamais sauté un repas ni ne se sont jamais retrouvés avec un pistolet collé sur la tempe. Dans la cour, les journalistes se préparaient pour une nouvelle séance de photos. Spasso et les autres se rassemblèrent autour du micro ; pendant qu'ils tenaient à peu près les mêmes discours que deux heures auparavant, Blair mangea ses barres Power, pleura discrètement, mais au bout de quelques minutes, il se reprit et résolut de se livrer à une ultime tentative. Après avoir vainement cherché Kara du regard, il entra de nouveau dans le bâtiment. Elle était dans la grande pièce aux murs de ciment en compagnie des deux autres Américains et d'Alberto assisté de l'un des comandantes. Ils discutaient d'un ton calme, leurs chaises si rapprochées que leurs genoux se touchaient presque. Ils étaient visiblement à l'aise et il flottait autour du petit

groupe une telle atmosphère d'intimité que Blair en demeura stupéfait.

« Oh, John ! s'écria Kara. Peut-être que John pourra nous aider, dit-elle aux autres en faisant signe à Blair de les rejoindre. John, on a un problème de langue, vous pouvez peut-être venir à notre secours ? »

L'Américain blond au bloc de papier jaune se leva. « Six ans d'espagnol au lycée, et je ne me souviens plus de rien, dit-il avec un petit rire.

— John est américain, précisa Kara. Il est étudiant à Duke.

— Super ! » L'homme prit Blair par le bras. « Voilà, on est en train de finaliser notre accord et on n'a pas l'air d'être sur la même longueur d'onde. J'offre trois mille cinq cents par cinquante unités, cinquante mille BF en d'autres termes. Vous croyez que vous pourriez me traduire ça en espagnol ? »

Blair contempla les chiffres griffonnés sur le bloc. « Trois mille cinq cents...

— Dollars US. »

Les yeux rivés sur la feuille, comme hypnotisé, Blair s'efforçait de réfléchir. Il lui semblait soudain important de comprendre. « Des BF...

— Des "board feet", c'est l'unité de cubage standard. Un pied carré par un pouce.

— De bois, murmura Blair. Vous parlez de bois.

— Et comment !

— Qui êtes-vous ? »

L'homme tendit la main : « Rick Hunley, du département bois précieux de Weyerhaeuser.

— Vous allez exploiter les forêts de cette région ?

— C'est ce qui est prévu, si nous parvenons à un accord. »

Blair se tourna vers Alberto qui lui lança un coup d'œil

menaçant. Les jacasseries de la conférence de presse leur parvenaient au travers de la porte, mais le jeune Américain comprenait maintenant que ce n'était qu'un soufflé de sourires vides et de mots creux qui n'allait pas tarder à retomber. Les affaires sérieuses se traitaient ici, dans cette pièce.

« Alberto, comment pouvez-vous accepter ça ! s'écria-t-il en espagnol d'un ton plein d'amertume. Comment osez-vous ? »

Le comandante haussa les épaules, puis il plissa le nez comme s'il sentait une mauvaise odeur.

« Entretenir une armée coûte cher, Joan Blair. La Révolution ne vit pas d'amour et d'eau fraîche, tu sais.

— Bon Dieu, mais regardez tous les champs de coca autour de vous ! Combien d'argent vous faut-il ? Si on exploite la forêt, tous les perroquets vont disparaître.

— Nous devons sauver le pays, Joan Blair.

— En le livrant à ces gens-là ?

— Ça suffit !

— Vous croyez qu'il restera encore quelque chose à sauver quand ils auront fini ?

— Suffit, Joan Blair, et je ne plaisante pas. » Alberto leva la main comme pour chasser une mouche. « Sors d'ici, je t'ai assez entendu. Dehors ! Où donc sont ces fils de pute de gardes... »

Blair s'était déjà précipité vers Hunley. « Il y a des perroquets ici, dit-il très vite, une espèce rarissime, et ce sont sans doute les derniers dans le monde. Si vous abattez les arbres, vous allez à coup sûr les anéantir.

— Eh bien, voilà une chose que j'ignorais. » Hunley et son partenaire échangèrent des regards soucieux, puis Hunley se tourna vers Alberto : « Comandante, je dois vous dire tout de

suite que si nous devons nous retrouver embarqués dans des histoires d'écologie, nous préférons renoncer. Nous n'avons pas de temps à perdre avec ces trucs-là.

— Non, pas de problème, dit Alberto avec un grognement d'ours.

— Selon votre interprète, si.

— Pas de problème, non, pas du tout. Pas de problème d'oiseaux. Oubliez les oiseaux.

— Je ne laisserai pas faire ça, affirma Blair catégoriquement. C'est inacceptable. Vous ne pouvez pas faire ça. »

Les lèvres d'Alberto s'étirèrent sur une esquisse de sourire, mais Blair vit danser dans ses yeux une lueur dangereuse, mélange de colère, de pitié et de mépris. « Très bien, Joan Blair, tu n'as qu'à nous en empêcher », railla-t-il, tandis qu'une expression fugitive de honte apparaissait soudain dans son regard, un voile de brume qui masqua un instant la lumière. Alberto essaya en vain de lui faire baisser les yeux, et quand il tourna la tête, Blair comprit : la Révolution avait atteint le stade classique où elle n'existait plus que pour elle-même.

« Bon, dit le commandante, s'emparant du bloc de papier de Hunley. Je pense qu'on peut conclure l'affaire. » Il entoura un chiffre puis rendit le bloc à son propriétaire. « Pour cette somme-là, d'accord ? À ce prix-là, on signe, mais une chose encore : vous emmenez ce type avec vous.

— Pas question, protesta Blair. Vous ne vous débarrasserez pas de moi comme ça.

— Si, si, tu t'en vas. On en a assez de te nourrir, Joan. Maintenant, tu rentres chez toi.

— Allez vous faire voir, Alberto ! Je reste ici ! »

Le commandante demeura quelques secondes silencieux,

puis il se tourna vers les Américains : « Cet homme, dit-il sèchement en désignant Blair, est un espion. Comme preuve de notre bonne volonté dans le cadre du processus de paix, j'accepte de le libérer et je le remets entre vos mains. Si vous ne partez pas avec lui dès aujourd'hui, il sera fusillé, car c'est le sort que nous réservons aux espions. »

Kara étouffa un cri, mais les deux représentants de l'industrie du bois, plus réalistes, se contentèrent d'éclater de rire. « Eh bien, mon gars, dit Hunley à Blair, j'ai l'impression que tu as intérêt à venir avec nous. »

Blair se refusait à les regarder, Spasso, Kara et les autres installés sur les sièges autour de lui, se refusait à voir leurs sourires. Les yeux fixés sur la porte ouverte de l'hélicoptère, il regardait la poussière jaillir cependant que les moteurs gagnaient en puissance et que la foule agitait le bras dans le tourbillon soulevé par les pales du rotor. L'hélicoptère trembla, vibra puis s'arracha lentement du sol, et lorsqu'il prit de la hauteur, Blair aperçut Hernan qui, au milieu de la cohue, sautillait sur place comme un boxeur en faisant au revoir de la main. Dans la bousculade de l'embarquement, il avait réussi à se faufiler derrière le cordon de sécurité pour glisser un tube de plastique dans la paume de Blair – lequel avait su tout de suite, sans même avoir besoin de regarder, que c'était une cartouche de pellicule. Laquelle se trouvait maintenant dans la poche de son pantalon, et il serrait sur ses genoux son sac à dos contenant ses carnets et tout ce qu'il avait rassemblé, à savoir sans doute de quoi publier la dernière étude exhaustive sur le perroquet à tête pourpre. Il s'accrocha à son siège et s'efforça de caler son estomac, tandis que l'hélicoptère accélérât et montait en flèche. Le monde paraissait tomber comme un ballon jeté par-dessus bord, et les tresses et les rouleaux de la jungle s'éloignaient

pour ne plus composer que de beaux camaïeux de vert. L'appareil continua à grimper, puis il vira vers l'est, et la vallée des têtes-pourpres plantée de ses fragiles palmiers filiformes, pareille à un tableau vivant sous verre, défila sous la carlingue. D'où il était, Blair se rendait compte à quel point il allait être aisé d'effacer du paysage tous ces arbres qui, vus d'en haut, ressemblaient à un tapis de feuilles ciliées. Ils seraient rayés de la carte. Et avec eux, les oiseaux qu'ils abritaient, considérés comme de simples grains de poussière.

Quel effet ça fait ? lui hurla Spasso à l'oreille. *Quel effet ça fait d'être libre ?* Ils montaient, montaient encore, et peut-être qu'ils n'arrêteraient jamais. Blair ferma les yeux et laissa sa tête rouler en arrière, cédant à cette terrible impression d'être en apesanteur. L'effet de mourir, avait-il envie de répondre, d'être mort. Le chagrin et la perte qu'on ressent quand tout ce qui nous est cher disparaît. Le chagrin ultime que chacun conserve pour la fin, Blair le connaissait et il brûlait toutes ses réserves tandis que l'hélicoptère l'emportait.

Rêve haïtien

En fin d'après-midi, ses tournées d'inspection terminées, Mason emportait souvent son échiquier au Champ de Mars et attendait sur un banc en ciment pour faire une partie. Par esprit de solidarité, il habitait dans Pacot, le quartier miteux des classes moyennes au centre de Port-au-Prince, alors que la plupart des autres observateurs de l'OEA, l'Organisation des États Américains, logeaient dans des maisons situées dans la banlieue chic de Pétionville. C'était par sympathie pour le peuple qu'il avait tenu à s'installer dans Pacot, mais en fait, il aimait cet endroit, les cours remplies d'un tas de bric-à-brac, la végétation urbaine qui envahissait tout, les maisons délabrées, toutes de guingois, les rues pavées. Le quartier constituait aussi une position stratégique, ce qui comptait beaucoup aux yeux de Mason qui prenait très au sérieux son rôle d'observateur. De chez lui, il entendait les fusillades nocturnes, notait leur durée et leur intensité – selon qu'il s'agissait de tirs isolés ou nourris, le message était plus ou moins clair. Le matin, il savait toujours où chercher les corps. Et chaque fois que la guerre éclatait entre deux clans de l'armée, il était le premier observateur au courant. Allongé dans son lit, il percevait en effet le bruit des combats qui se déroulaient non loin et qui laissaient croire que l'invasion depuis longtemps annoncée par la rumeur avait eu lieu. La plupart de ses collègues restaient dans l'ignorance jusqu'au lendemain, lorsqu'ils se heurtaient aux barrages routiers en se rendant au travail.

Le jeudi, il allait à l'Oloffson écouter de la musique, et le week-end, il passait d'un bar d'hôtel et d'un casino de Pétionville à l'autre. Sinon, sauf quand la journée avait été trop dure et qu'il ne pouvait que s'enfermer chez lui à contempler le mur nu de sa cuisine en buvant de la bière, il

prenait son échiquier pour se rendre dans le parc. En chemin, il croisait les marchandes ambulantes épuisées qui, dans une triste mélodie, vantaient leurs produits de maison en maison, les bandes de chiens rachitiques couleur d'étron, et le fou qui, accroupi à côté de l'église du Sacré-Cœur, se jetait des pleines poignées de terre sur la poitrine. Dans le parc, lequel ressemblait davantage à un terrain vague bombardé, il choisissait un banc offrant une vue sur le palais, disposait ses pièces, et au bout de quelques minutes, une foule bruyante de gamins des rues s'attroupait pour le regarder jouer contre ses adversaires du jour. Mason ne gagnait pratiquement jamais ; c'était essentiel. Après le renversement et l'exil de leur cher président, l'enfer du régime militaire érigé en système et l'embargo qui menaçait de les écraser tous, il pensait qu'il était nécessaire de remonter le moral du peuple. Cela leur faisait du bien de voir un Haïtien battre à plates coutures un *blan* aux échecs ; c'était une occasion de se réjouir, d'être fier à ses dépens, et il y avait des soirs où il considérait ces parties volontairement perdues comme ce qu'il avait fait de plus constructif de toute la journée.

À mesure que son créole s'améliorait, il s'apercevait que les moqueries des gamins étaient loin d'être gentilles. Il persévéra cependant ; les Haïtiens avaient besoin de motivations, et puis ces parties lui permettaient de conserver un œil sur le palais et les va-et-vient de ces brutes, ces militaires qui dirigeaient le pays – le gouvernement de facto comme les diplomates et les journalistes persistaient à l'appeler, le « de facto » s'appliquant à quiconque était armé. Le bruit de sa présence dans le parc se répandit et les *zazous* lui proposèrent des jeux d'échecs dont les pièces fabriquées à la main figuraient souvent des thèmes haïtiens : les dieux vaudous, par exemple, ou Leclerc contre Toussaint, ou

encore Baby Doc en roi, Michèle en reine et les Tontons macoutes les plus connus en pions. Parfois, les spectateurs devenaient si excités que Mason craignait que les gardes du palais se mettent à leur tirer dessus. En tout cas, quel que soit le stade où en était la partie, il s'arrangeait pour être de retour chez lui avant la tombée de la nuit. Le soir venu, même un *blan* n'était pas en sécurité dans les rues.

Un jour, en fin d'après-midi, il avait à peine installé ses pièces qu'un gamin, la peau sur les os, se précipitait vers lui. « *Blan !* cria-t-il avec un sourire malicieux, *veni gon match pou ou !* » Mason prit son échiquier et suivit le garçon en direction d'un coin isolé du parc, abrité des regards par un bosquet d'arbres et quelques buissons. Là, assis sur un banc, il y avait un mulâtre, un jeune Haïtien à la peau couleur de bronze, au nez en bec d'aigle impressionnant et à la masse de longs cheveux noirs qui lui arrivaient aux épaules. Il portait un T-shirt et un jean banals, mais ses mocassins blancs craquelés semblaient indiquer une richesse passée, de même qu'une attitude, un mode de vie sexuellement agressif abandonné depuis un certain temps. Il se contenta d'inviter d'un geste Mason à s'asseoir, et ils entamèrent la partie.

Le mulâtre la gagna en sept coups. Mason en conclut qu'avec un joueur de ce niveau, il avait le droit d'utiliser tous ses moyens ; la partie suivante dura onze coups. « Vous êtes très bon », dit-il en français. Le mulâtre eut un geste de paranoïaque, puis il redisposa ses pièces. Cette fois, Mason se concentra et fit appel à tous ses pouvoirs mentaux, mais l'inconnu savait à merveille contenir les attaques à l'aide de ses pions et de ses fous avant de percer les défenses adverses avec ses cavaliers. Cette partie-là alla jusqu'au treizième coup où Mason reconnut sa défaite. Le mulâtre s'adossa, le considéra d'un air méprisant, puis dit en anglais :

« Tous ces après-midi, vous avez fait exprès de perdre. »

Mason haussa les épaules, puis prépara de nouveau l'échiquier.

« Je n'imaginai pas qu'il pouvait exister quelqu'un d'aussi stupide, même un *blan*, reprit le mulâtre. Vous vous moquez de nous.

— Non, ce n'est pas ça du tout. Je ressentais juste... »
Mason chercha une manière polie de le formuler.

« De la pitié pour nous.

— Quelque chose de ce genre.

— Vous voulez aider le peuple haïtien.

— Oui, en effet.

— Vous êtes un homme bon ? Un homme courageux ? Un homme de conviction ? »

Mason, à qui on ne s'était jamais adressé en termes aussi solennels, prit quelques secondes pour réfléchir. « Oui, bien sûr, répondit-il enfin, tout à fait sincère.

— Alors, venez avec moi », dit le mulâtre.

Accompagné de Mason, il contourna le palais et s'engagea dans le quartier difficile connu sous le nom de Marché Salomon, une fourmilière à demi effondrée composée de maisons de parpaings et de cabanes en planches, de boutiques branlantes et d'étals ainsi que de mendiants qui encombraient les trottoirs. À travers la fumée, la poussière et les tourbillons de gaz d'échappement, le soleil de fin d'après-midi éclairait d'une teinte ocre rouge les rues défoncées, creusées de nids-de-poule. Des monceaux d'ordures s'entassaient dans le moindre espace libre, si colorés qu'on aurait dit des sortes d'abstraction. Mason courait presque pour suivre le mulâtre au travers d'un dédale de petites rues et de ruelles d'où jaillissaient de tous côtés des Haïtiens. Un grondement sourd s'élevait des maisons blotties les unes

contre les autres, une vibration pareille à un roulement de tambour à laquelle se mêlaient le bruit des voitures, les coups de klaxon et les lambeaux de notes de musique latine qui flottaient dans l'air. Il y avait là quelque chose de puissant, d'exalté même, Mason le sentait, une espèce de spasme, un frisson maladif, comme une crampe qui s'emparait de tout le quartier.

C'était une petite maison dont la peinture vert d'eau s'écaillait, située au fond d'une ruelle près du cimetière et à moitié dissimulée derrière un rideau d'arbustes rabougris. L'inconnu franchit le portail et passa sans rien dire devant le groupe assis sur les marches, un couple d'une quarantaine d'années et cinq ou six enfants qui ouvraient de grands yeux. Mason entra derrière lui dans le séjour plongé dans la pénombre, distinguant vaguement des lits, des meubles en plastique dépareillés et une horrible pendule-souvenir représentant les gratte-ciel de New York. La pièce adjacente était étouffante, imprégnée d'une odeur de moisi, et son unique fenêtre était barricadée. Le mulâtre alluma la lumière, une ampoule nue qui pendait au plafond, puis se dirigea vers une armoire fermée qui occupait une bonne partie de la chambre. L'homme prit une clé qu'il essaya en vain d'introduire avec le geste coléreux de celui qui n'aime pas être arrêté par les détails matériels.

« C'est chez vous ? demanda Mason, promenant son regard sur le lit dans un coin, la pile de vêtements sales et les livres éparpillés par terre.

— Parfois.

— Qui sont ces gens dehors ?

— Des Haïtiens », répondit sèchement le mulâtre agacé.

Mason finit par prendre lui-même la clé qui joua facilement dans la serrure. L'homme poussa un soupir, puis sortit de l'armoire deux sacs-poubelle.

« Voici le trésor du peuple haïtien », dit-il en s'avancant vers le lit.

Mason se recula pendant que le mulâtre tirait des sacs-poubelle des toiles roulées dont il défaisait les liens au fur et à mesure pour les étaler sur le lit. « Hyppolite », annonça-t-il d'une voix cassante, tandis qu'une créature serpentine à tête d'homme se déroulait sur le matelas. « Castera Bazile, dit-il ensuite. *La crucifixion* », et un tableau aux angles estompés figurant le Christ en sang cloué sur la croix recouvrit le serpent mutant d'Hyppolite. « Philomé Obin, Bigaud, André Pierre, tous les maîtres haïtiens sont là. » À première vue, les peintures paraissaient maladroitement, et pourtant Mason, qui ne s'y connaissait guère, eut l'impression de se trouver devant des œuvres qui dégageaient une force vitale, une profonde réalité.

« Préfète Duffaut, continua le mulâtre, étalant d'autres toiles. Lafortune Félix. Saint-Fleurant. Hyppolite, son célèbre tableau d'Erzulie. Il y a ici pour un million de dollars sur le marché de l'art. »

C'était énorme, même si l'on tenait compte de la tendance des Haïtiens à exagérer. Mason se sentit obligé de demander : « Où les avez-vous eues ? »

— Nous les avons volées, répondit le mulâtre, le transperçant du regard.

— Volées ?

— Dès le lendemain du coup d'État. Nous nous sommes emparés de la plupart de ces tableaux la première nuit. Ce n'était pas bien difficile. Je connaissais les maisons où ils se trouvaient. Il y en a quelques-uns, mais très peu, que nous avons récupérés plus tard.

— Bon, fit Mason, sans insister. Je suppose que vous êtes peintre.

— Je suis médecin, le détrompa le Haïtien avec une arrogance accrue.

— Mais vous aimez la peinture. »

Le mulâtre garda le silence et ses sourcils parurent s'effondrer sur eux-mêmes, comme si Mason venait de prononcer des paroles incompréhensibles.

« La peinture, dit-il enfin, est la seule chose de valeur que nous possédions – notre trésor national, ce que notre pays peut offrir au monde. Et nous allons nous en servir pour le libérer. »

Mason avait déjà rencontré son lot d'Haïtiens pleins d'illusions, mais là, il avait devant lui les tableaux et cet homme au port de roi. Un homme qui l'avait battu aux échecs en treize coups.

« Comment allez-vous procéder ?

— Il y a un receleur à Paris spécialisé dans les œuvres d'art haïtiennes. Il offre quatre-vingt mille dollars américains en liquide si je peux faire passer les tableaux à Miami. Une somme ridicule quand on pense qu'il s'agit de notre trésor... » Le mulâtre tourna son regard vers le lit et sembla se perdre un moment dans ses pensées avant de reprendre : « Mais nous n'avons pas le choix. À Haïti, les seuls choix que nous ayons sont les mauvais choix.

— Je présume que vous avez besoin de cet argent pour acheter des armes », dit Mason qui était dans le pays depuis assez longtemps pour le savoir. Il y avait des rêveurs et des rebelles à chaque coin de rue.

« Les armes joueront sans aucun doute un rôle dans notre plan.

— Vous croyez sincèrement que c'est la solution ? »

Le mulâtre lui éclata de rire au nez. « Auriez-vous bu, par hasard ?

— C'est-à-dire que... » Comme tous les observateurs, Mason craignait de paraître naïf et il était susceptible sur ce chapitre. « Il a fallu plusieurs millions à l'armée pour renverser Aristide et elle avait les armes. Vous espérez vaincre les militaires en ne disposant que de quatre-vingt mille dollars ?

— Vous êtes américain, aussi pour vous, naturellement, tout se résume à une question d'argent. L'honneur et le courage ne comptent pour rien, la justice, la peur – ces gens qui occupent le palais sont des lâches, vous comprenez ? Dès que les combats débiteront, ils s'enfuiront, je vous l'assure. Ils fourreront leur argent acquis au prix du sang dans des valises et partiront en courant.

— Oui, mais d'abord, il faut vous procurer les armes.

— D'abord, il faut que les tableaux arrivent à Miami. En tant qu'observateur, vous bénéficiez de l'immunité diplomatique. Personne ne fouillera vos bagages. »

Mason ne put s'empêcher de rire quand il comprit ce qu'on attendait de lui. Le mulâtre avait cependant raison : les deux ou trois fois où il avait quitté le pays par avion, les douaniers lui avaient fait signe de passer dès qu'il avait montré son passeport.

« Qu'est-ce qui vous permet de croire que vous pouvez vous fier à moi ?

— Le fait que vous perdiez aux échecs.

— Peut-être que je joue simplement mal.

— En effet, vous jouez mal. Mais personne ne joue mal à ce point. »

Mason commençait à percevoir la logique de tout cela et comment, de manière étrange, les parties d'échecs constituaient la meilleure des garanties. C'était la logique haïtienne, la logique de derrière le miroir, et qui prouvait

dans le même temps combien le mulâtre devait être désespéré.

« Il faut que vous acceptiez, dit celui-ci d'un ton péremptoire, alors que son regard était plus suppliant que celui du plus malheureux des mendiants. Par respect pour ce pays, vous le devez. »

L'Américain se tourna comme pour examiner les toiles, mais en réalité, il repensait à ce qui lui était arrivé plus tôt dans la journée. Au volant de sa voiture, il traversait La Saline, ce quartier misérable de marais salants large de plus d'un kilomètre qui s'étendait le long de la baie comme une plaie purulente ouverte dans la terre, quand une femme maigre accroupie, les yeux vides, s'était levée et lui avait tendu son bébé – pour mendier, avait-il cru d'abord, tablant sur sa pitié pour récolter quelques pièces, puis il avait remarqué la tête curieusement ballante du petit enfant, la pâleur malsaine de sa peau grisâtre. Il avait réalisé avec un choc : mort, le bébé était mort, et la femme n'avait pas prononcé un mot quand il était passé. Elle tenait son enfant, témoignage silencieux, et Mason, incapable de la regarder, avait détourné les yeux. À la suite de l'embargo, tous les bébés allaient mourir.

« Bon, dit-il, surpris par la fermeté de sa voix. Je le ferai. »

Il s'avéra que le mulâtre n'était pas vraiment médecin. Il avait fait deux années d'études de médecine à l'université d'Haïti avant d'être renvoyé pour avoir mené une manifestation contre Duvalier, « une stupide broutille » comme il disait, alors qu'il avait fait bien pire sans être pris. Pour autant que Mason le sache, il gagnait chichement sa vie comme *doktè-fey*, une sorte de « docteur-feuilles » ambulante et de sous-*houngan* qui se trouvait avoir des connaissances en médecine occidentale.

Il avait caché les tableaux volés à travers toute la ville. Mason ne savait jamais d'avance quand il lui livrerait le prochain lot, des Zéphirin grinçants ou des Magloire éthérés à ranger dans son placard à côté des autres. En tout cas, c'était toujours après la tombée de la nuit et presque toujours quand les fusillades étaient le plus intenses. On frappait un coup et il allait ouvrir au mulâtre qui se tenait sur le seuil, un sac-poubelle vert à la main, les cheveux en bataille, les yeux étrécis comme ceux d'un drogué. Mason lui offrait une bière, ils regardaient les tableaux, puis le mulâtre lui faisait un cours sur l'art et l'histoire d'Haïti.

« Il se produit ici quelque chose d'incroyable, dit-il un soir qu'ils buvaient une cannette dans la cuisine de Mason en admirant des peintures de démons, de zombis et de saints. Quelque chose d'essentiel, une renaissance de notre véritable nature qui apparaît de manière tellement claire dans le miracle de l'art haïtien. "*Ici la renaissance*", c'est par extraordinaire le nom du bar où l'on a découvert Hyppolite. Et c'est bien de renaissance qu'il s'agit, la prise de conscience que le matériel n'est pas tout, que nous devons apporter au spirituel une discipline égale. Et c'est Haïti qui sera le centre de cette renaissance – c'est la raison d'être de mon pays, la seule révolte des esclaves à avoir triomphé dans l'histoire du monde. Dieu a voulu que nous soyons libres parce qu'il a un plan. »

Il pouvait discourir ainsi des heures durant sur un ton professoral. Et après avoir descendu bière sur bière, ils en arrivaient au point d'étaler les tableaux dans toute la maison, tandis que le mulâtre allait d'une pièce à l'autre, fournissant des explications sur les couleurs et la perspective, resituant certains détails dans leur contexte historique. « Mais le rêve est en train de mourir, disait-il. Ces criminels dans le palais nous assassinent. Tant qu'ils seront au pouvoir, il n'y aura

pas de renaissance.

— Ce sont des crapules, approuvait Mason. Mais ils peuvent compter sur l'argent de la drogue. Et sans doute sur la CIA, aussi.

— Oui, mais ce sont des lâches. Notre victoire est inscrite dans l'histoire. »

Il ne donna pas son nom à Mason ; il semblait avoir un sens exagéré de la menace qu'il représentait pour le régime. Parfois, l'Américain était sûr d'être tombé sur un fou, mais ensuite, il se rappelait les parties d'échecs, les longs passages de Baudelaire et de Goethe qu'il citait ou le remède qu'il lui avait prescrit pour soigner ses intestins en piteux état : « Avalez un verre de rhum avec une gousse d'ail entière. » Mason s'exécuta, et le lendemain, il était guéri. Si le mulâtre paraissait parfois agir de façon déconcertante, c'était peut-être dû au fait qu'il était un génie ou alors au stress consécutif à une enfance vécue sous le règne des Duvalier. Un soir, Mason lui proposa une partie d'échecs, mais il se heurta à un refus :

« Je n'avais pas rejoué depuis mon enfance. Avec vous, c'était la première fois depuis quinze ans.

— Pourtant, vous êtes doué ! »

Le mulâtre haussa les épaules. « À douze ans, j'ai terminé troisième de notre championnat, et quand mon père l'a appris, il a jeté mon échiquier et tous mes livres sur les échecs. Il a dit qu'il n'y avait pas de place dans le monde pour un joueur d'échecs haïtien.

— Mais si vous étiez d'un niveau...

— Il a déclaré que je n'y arriverais jamais. Et il avait probablement raison. Mon père était un homme très intelligent. »

Mason hésita ; l'emploi du passé constituait toujours un

piège à Haïti. « Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il était médecin. Ophtalmologiste. »

Mason eut une nouvelle hésitation. « Sous Duvalier, la plupart des médecins sont partis.

— Mon père, lui, est resté. C'était une sommité. Le dernier Haïtien à faire une communication au Congrès international d'ophtalmologie. » Il se tut, le temps de se ressaisir. « Être célèbre dans son domaine, cela vous protégeait en un sens, mais cela signifiait aussi que Duvalier vous percevait comme une menace. On pouvait être célèbre, mais il ne fallait pas commettre la moindre erreur, montrer qu'on était vulnérable sous quelque aspect que ce soit. Un faux pas, et ils vous arrêtaient. » Il se tut de nouveau. « Mon père n'a pas commis d'erreur, mais je crois que ça l'a rendu à moitié fou. Il cachait un pistolet à la maison – on habitait sur le Champ de Mars, et la nuit, on entendait les cris de ceux qu'on torturait dans le palais. Un soir, mon père a pris son pistolet, a mis quatre balles dans sa main et m'a dit : Il y en a une pour toi, une pour ton frère, une pour maman, et une pour moi. Parce que s'ils viennent, ils ne nous prendront pas vivants. »

Qu'est-ce que Mason pouvait répondre ? Toute marque de compassion ou tentative de réconfort sonnerait faux en raison de la vie stupide qu'il avait menée. Aussi, il tint sa langue et se contenta pour l'essentiel d'écouter. Les soirs où le mulâtre avait l'air particulièrement abattu, il lui proposait de dormir sur le canapé-lit. L'homme acceptait de temps en temps, mais le matin, il n'était plus là. Mason refermait le canapé, mangeait ses toasts à la confiture de mangue, puis partait pour le siège de l'organisation voir quelle mission l'attendait. Parfois, il se bornait à circuler dans son 4Runner blanc dont le drapeau bleu pastel de l'OEA claquait dans le vent ; on appelait cela « montrer le bleu », c'est-à-dire faire

savoir aux « de facto » qu'on les observait, encore que Mason n'avait pas tardé à comprendre que c'était une stratégie qui aurait supposé de leur part un minimum de sentiment de culpabilité. D'autres jours, il était affecté au bureau qui enregistrait les plaintes pour atteintes aux droits de l'homme. Il ne s'y passait pas grand-chose, car tout le monde savait que le bâtiment était sous surveillance, de sorte que pratiquement personne n'osait entrer. Ces journées-là étaient fort déprimantes.

Une fois par semaine, il se rendait dans la région de Tintanyen à la recherche des cadavres jetés là. C'était souvent des moments éprouvants. Tintanyen était une large plaine couverte d'une gadoue ressemblant à de la merde où poussaient des enchevêtrements d'ajoncs et de mauvaises herbes. Du portail, il ne restait plus que les piliers en pierre à demi effondrés – les portes de l'enfer, pensait à chaque fois Mason – et, descendu de voiture, on avait l'impression de se trouver dans une cocotte-minute, accueilli par un souffle d'air brûlant et humide, presque palpable, et par un silence brisé seulement par le bourdonnement des mouches et des moustiques. Les moustiques de Tintanyen n'étaient pareils à nuls autres, une race diabolique d'insectes noir et gris qui semblaient adorer l'odeur des anti-moustiques. Mason et ses collègues piétinaient dans la vase, en nage, s'efforçant de chasser les sales bestioles et se taillant un chemin au milieu des ajoncs jusqu'à ce qu'ils découvrent un ou plusieurs corps, pieds et poings liés, maculés de boue ou mangés par les vers, dont les « de facto » avaient jugé bon de se débarrasser. À l'ombre des arbres qui bordaient la plaine, une bande de chiens sauvages les observait, les sens en alerte, espérant un repas de viande fraîche. Ces chiens, leur confia un jour le chauffeur haïtien dans un murmure, étaient des « de facto ».

« Les chiens ? » s'étonna Mason, craignant que son créole l'eût de nouveau trahi.

Bien sûr, expliqua le chauffeur. C'étaient des *zobop*, des hommes qui pouvaient prendre une forme animale. Les chiens, là-bas, étaient des espions de facto.

Regardant dans leur direction, les yeux plissés dans le soleil, Mason hocha la tête. *M'tandé*, dit-il. Je vois.

Chaque semaine, il photographiait les cadavres, rédigeait son rapport et le remettait à son supérieur, un avocat argentin au moral de plus en plus bas. C'étaient tous des avocats, tous des hommes à qui l'on avait enseigné la puissance des mots, encore que, à mesure que leurs mots devenaient poussière, un sentiment morbide d'impuissance et de futilité s'emparait d'eux. Les plus faibles s'adonnaient aux plaisirs et profitaient de leur salaire de six mille dollars par mois net d'impôt pour acheter les plus belles œuvres d'art, manger dans les meilleurs restaurants et s'envoyer des tas de jolies et pauvres Haïtiennes. Les plus costauds, eux, s'abîmaient dans une lente déprime : il fallait regarder, observer ce désastre, car telle était leur mission, une mission risible, tragiquement porteuse des germes de sa propre défaite.

Un soir, pendant une panne d'électricité, alors qu'ils examinaient à la lueur des bougies le *Rêve haïtien* d'Hyppolite dans la cuisine de Mason, celui-ci demanda : « Qu'est-ce que ça signifie ? » Le tableau, scotché au dossier d'une chaise, leur faisait face comme le spectateur muet de leur conversation.

« C'est un rêve », répondit le mulâtre, affalé sur son siège, les jambes étendues devant lui. La première bière, il la vidait toujours en deux ou trois gorgées, après quoi il s'affaissait comme un tas de serviettes mouillées.

« Oui, c'est vrai, vous me l'avez déjà dit. »

La toile avait en effet l'apparence d'un rêve avec ses roses ternes, la matité de ses bleus et de ses gris, ses quelques taches d'un marron terreux. Au second plan, une femme nue dormait dans un lit en fer forgé, et au premier plan se tenait un couple de bourgeois impassibles : un homme qui donnait un livre à lire à la femme. La pièce avait un aspect confortable mais un peu guindé avec ses rideaux, ses tables, ses fauteuils, ses photos encadrées et ses plantes en pots, tandis qu'au fond, deux rats filaient devant un chat accroupi. De même que dans un rêve, le contraste paraissait lourd de sens, et l'impression d'ensemble, vaguement menaçante.

« Pour moi, ça n'a ni queue ni tête, reprit Mason. Et ce truc, à côté du lit, poursuivit-il, désignant ce qui évoquait une petite porte vitrée entre le lit et le reste de la chambre. Qu'est-ce que c'est ?

— Un élément du rêve, répondit le mulâtre avec une ébauche de sourire.

— On dirait une fenêtre.

— Oui, je pense que vous avez raison. Hyppolite a placé ce très étrange objet au milieu de sa toile pour essayer de nous transmettre un message, je crois. Nous montrer comment regarder. »

Au cours de ces nuits-là, les fusillades semblaient parfois diminuer d'intensité, réduites à de légères détonations pareilles au bruit qu'on a dans les oreilles lors de brusques changements de pression atmosphérique, mais quand les coups de feu se rapprochaient, les yeux du mulâtre s'affolaient comme ceux d'une souris prise au piège. Voici un homme, se disait Mason, qui paraît vivre de l'air du temps, qui ne tient qu'à force de volonté. Il était passionné d'art, et tout aussi passionné dans sa haine pour ceux qui avaient ruiné Haïti. Votre place n'est pas ici, avait envie de lui crier Mason. Vous méritez mieux. Mais cela s'appliquait

également à presque tous les Haïtiens qu'il connaissait.

« Vous savez, mon père pensait que Duvalier était un demeuré », dit le mulâtre un soir. Ils contemplaient un portrait figé de la première famille emblématique peint en 1964 par Obin. Les yeux de Papa Doc derrière leurs lunettes avaient la dureté et la fixité hiératiques d'une mosaïque byzantine. « Dans les années 1950, reprit-il, ils ont travaillé ensemble à soigner les malades du pian. Ils faisaient chaque semaine leurs visites à Cayes. Duvalier restait assis dans la voiture en costume et chapeau et il ne prononçait pas un mot pendant six heures. Il ne buvait pas, ne mangeait pas, ne se soulageait pas et n'adressait jamais la parole à qui que ce soit. Un jour, mon père s'est décidé à lui demander : "Il y a quelque chose qui ne va pas, docteur ? Vous êtes toujours tellement silencieux. Est-ce que nous vous aurions déplu ? Est-ce que nous aurions mérité votre colère ?" Duvalier s'est tourné lentement vers lui et a répondu : "Je songe au pays." Et, bien sûr, vous savez, il ne mentait pas. Politiquement, cet homme était un génie. »

Mason manifesta son désaccord : « Il était impitoyable, cruel, rien de plus.

— Mais la cruauté aussi est une forme de génie. Très peu d'entre nous sont capables de faire preuve d'une telle pureté, et c'était son point fort, son véritable métier, la cruauté sous tous ses aspects et dans toutes ses applications. Le bien se réfère toujours à quelque chose qui nous dépasse – nous ne nous reconnaissons pas le droit de servir une si noble cause. Le mal, par contre, est pur, car le mal ne sert que le soi et là, nous ne sommes limités que par notre propre imagination. Et cette chose que Duvalier a conçue, cette mécanique du mal, est belle comme une machine élégante, bien huilée, une machine qui ne s'arrêtera peut-être jamais.

— Je vois que vous y avez beaucoup réfléchi.

— Naturellement. À Haïti, nous sommes contraints d’y réfléchir. »

C’était la vérité, se disait Mason pendant qu’il effectuait ses tournées. Haïti vous l’assenait en pleine figure. La journée, il parcourait les rues sinistres et cherchait à comprendre la crise et sa logique. Le soir, il fermait sa porte à clé, tirait les rideaux, étalait vingt ou trente toiles à travers la maison et allait de pièce en pièce pour les admirer. Au bout d’un moment, il se rendait dans la cuisine pour se préparer un bol de riz ou de nouilles, puis il retournait examiner les tableaux tout en mangeant. C’était un peu comme regarder un film au magnétoscope, mais en mieux. Là, c’était la réalité. Petit à petit, les couleurs se mirent à ruisseler dans sa tête ; il ne cessait d’y penser durant la journée, et il projetait les verts et les bleus iridescents sur les rues où il circulait, ce qui paraissait leur conférer un sens nouveau. Le style qui lui avait semblé au premier abord si primitif et puéril prenait un côté subversif, à l’instar d’un fin commentaire sur la marche du monde au cours des cinq derniers siècles. Dans les perspectives écrasées, faussées, dans la raideur conflictuelle des visages, il commençait à percevoir une manière d’être qui avait survécu au-delà des mythes dominants. La vision brute, l’objet en tant que tel, sans le filtre des procédés techniques, lui devint bientôt si réelle qu’il se sentait de plus en plus noué en regardant les tableaux, mal dans sa peau, sur la défensive. Une étrange complexité se dégageait des peintures ; elles figuraient des choses qu’il ne saisissait que de façon très vague, mais avec le temps, il discerna une richesse, une luxuriance, des significations qui se fondaient aux photos, toujours présentes à son esprit, des morts haïtiens rangées dans les classeurs de la mission.

La vie, ici, avait la logique étrange d’un rêve, ses propres

règles. On regardait une image, et ce n'était pas comme si on regardait l'image d'un rêve, c'était être entraîné dans le flot du rêve. Et son rêve à lui suivait son propre cours, le rêve de réaliser quelque chose de vrai, quelque chose de valable. Un rêve de *blan*, et peut-être d'autant plus fragile.

Il casa soixante-trois toiles dans un sac de marin, et il ne vit pas une âme. Il lui fallut affronter seul cette épreuve, sans personne pour l'encourager ou le conseiller. Il n'avait même pas eu la consolation de voir le mulâtre avant son départ, car les derniers tableaux lui avaient été apportés par un gamin, accompagnés d'un message ne comportant qu'un mot griffonné à la main : *Allez*. Mason était blanc, il avait l'air bien convenable ; cela se révéla si facile qu'il en aurait pleuré, encore que ce qu'il fit en entrant dans sa chambre d'hôtel, c'est mettre aussitôt MTV et sauter sur le lit pendant deux bonnes minutes.

Mason était passé de Haïti au cœur du quartier chic de South Beach à Miami. Son hôtel surplombait la mer, une construction en dalles de béton, pareille à une pièce montée d'anniversaire aux couleurs pastel, et le temps d'une journée, il dut se contenter de regarder l'océan de son balcon. Lorsqu'il reçut enfin le coup de téléphone attendu, il empoigna le sac de marin et marcha jusqu'au Magritte situé trois rues plus loin, un établissement encore plus chic que le sien où les hommes étaient plus âgés, les femmes plus jeunes et l'atmosphère de corruption plus palpable. Eh bien, se dit-il, voilà un bel endroit où se faire arrêter, mais dans la chambre, il n'y avait que le Français ainsi qu'un homme de type vaguement asiatique dont les yeux ne quittèrent pas un instant le visage de Mason. Aucune affaire personnelle ne traînait, comme s'ils avaient pris la chambre pour une heure. Mason s'assit pendant que le Français étalait les toiles sur le

lit comme s'il s'agissait de rouleaux d'échantillons de tissu. Il se montrait brusque, cordial, condescendant, plus jeune que Mason ne l'aurait pensé, doté d'un visage large aux traits grossiers malgré le raffinement d'une moustache et d'un bouc taillés avec soin.

Tous deux vêtus d'élégants costumes sombres, ils avaient les cheveux lissés en arrière et affichaient la bonne santé de ceux qui font du sport et se préoccupent de leur régime. La nouvelle race de gangsters – Mason devinait un vide en eux, un néant créé par un égoïsme absolu. Remettre les tableaux à ces gens-là le rendait malade.

« Et le Bigaud ? demanda le Français. *Les baigneurs ?* »

— Il n'a pas pu l'avoir. »

Une grimace fugitive, suivie d'un sourire gentil, indulgent ; il était aimable comme pouvait l'être un pro en présence d'amateurs. Il se conduisait en gentleman, mais il était loin d'en être un – c'est seulement depuis qu'il vivait à Haïti que Mason se surprenait à avoir ce genre de pensées. Seulement depuis qu'il avait rencontré le premier véritable gentleman de sa vie.

Ils lui tendirent l'argent dans un sac en nylon bleu, et il les fit attendre le temps de vérifier. Plus tard, avec une pointe d'ironie, il songerait que c'était l'acte le plus courageux qu'il eût jamais accompli, la manière dont il avait soutenu leurs regards étonnés et leurs sarcasmes tandis qu'il comptait les billets. Quand il eut terminé et refermé le sac de nylon, le Français lui demanda :

« Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? »

Mason resta un instant stupéfait, puis il répondit d'un ton ferme : « Mais y retourner, bien sûr. Lui donner l'argent. »

Le flegme du Français vacilla l'espace d'une fraction de seconde. Il parut déconcerté, et dans le silence qui s'était

installé, Mason s'interrogea : Mon sens de l'honneur est-il donc si bizarre ? Le sourire revint, apparemment chaleureux, mais Mason perçut la moquerie qui se dissimulait derrière.

« Oui, bien sûr. Ils dépendent tous de vous. »

De retour dans sa maison de Pacot, il fourra les billets dans un tambour vaudou qu'il avait acheté dix dollars au Marché Fer quelques mois auparavant. Ensuite, il reprit normalement ses activités. Le soir, il veillait tard dans l'attente d'une visite, et l'après-midi, il allait dans le parc prendre sa raclée quotidienne aux échecs. Il s'aperçut qu'il se débrouillait très bien à vivre ainsi, à mener son existence habituelle tout en se préparant à ce qu'on lui tape sur l'épaule ou qu'un inconnu l'aborde en lui disant : *Venez, suivez-moi*. La nuit, hanté par la peur, il entendait les mitrailleuses hacher menu les taudis, un bruit fantôme. La journée, il regardait les mornes qui dominaient la ville, pareils à d'énormes vagues vertes, et il songeait : Qu'elles déferlent, qu'elles s'écrasent.

Les tableaux lui manquaient tout comme lui avaient manqué certaines femmes ayant compté dans sa vie, et il éprouvait une douleur viscérale comparable. Le mulâtre aussi lui manquait, et cela d'une manière qui était au-delà des mots, l'homme si déterminé dont l'aura étincelait, brûlait au point d'enflammer jusqu'au *blan* le plus prudent. Mon ami, pensait Mason cent fois par jour avec tant de force que cela sonnait comme une prière. Mon ami dont je ne connais même pas le nom. L'atmosphère était lourde, l'attente pesante, encore que le lent balancement des feuilles de palmier semblait appeler à la patience. Enfin, un soir, il décida que cela avait duré assez longtemps. Son échiquier sous le bras, il traversa le parc et se dirigea vers le quartier

de Salomon, prenant ainsi un risque qui lui vaudrait sûrement d'amers reproches de la part du mulâtre, mais il ne pouvait plus rester sans rien faire. Il eut du mal à retrouver la rue et il était près de renoncer quand il la reconnut dans la lumière cendreuse du crépuscule. Il tourna le coin, l'air décontracté. Un coup d'œil sur la maison lui suffit : les murs verts zébrés de traînées de suie, les arbres calcinés, les fenêtres béantes et noircies, semblables à des orbites vides. Un seul coup d'œil, sans modifier son allure ni le rythme de sa respiration.

Le lendemain, il revint avec sa voiture et son chauffeur, puis enquêta dans les environs sous couvert de mission officielle. Il frappa aux portes et posa des questions ; les gens se dandinaient sur place, trituraient leurs mains, jetaient des regards tout autour d'eux. Une fusillade nourrie, un soir, répondirent-ils. On tirait partout dans la rue. Des bombes, puis l'incendie, bien que personne ne l'ait vu – aux premiers coups de feu, ils s'étaient tous réfugiés sous leurs lits. Au matin, ils étaient sortis sur le seuil, avaient découvert la maison dans cet état, et depuis, personne ne s'en était approché.

Quand était-ce arrivé ? demanda Mason, mais là entra en jeu le sens élastique du temps propre aux Haïtiens. Il y a trois jours, répondit l'un. Un mois, répondit un autre. De retour à son bureau, l'Américain examina les procès-verbaux quotidiens et nota qu'un incident s'était produit dix jours auparavant, à savoir le jour de son départ pour Miami. Le rapport occupait un quart de page. Le nom de la rue n'était pas le bon, sinon tout le reste concordait, la fusillade, les explosions, l'incendie. Suivait la réponse des « de facto » à l'OEA. Sept corps carbonisés, tous non identifiés, tous enterrés par le gouvernement. L'affaire était classée comme règlement de comptes entre gangs « sans doute liés à la

drogue ». Mason tiqua à la lecture de ces mots. La phrase leur faisait toujours l'effet d'une sinistre plaisanterie, l'explication qu'on leur fournissait chaque fois que des groupes d'*inconnus* étaient retrouvés morts.

Mason continuait cependant à espérer. Il effectuait sa tournée dans les rues nauséabondes, passait devant d'anciennes barricades, des patrouilles de l'armée et des gosses affamés qui lançaient des regards noirs, puis il rédigeait son rapport tandis que les orages dévalaient des mornes comme la main de Dieu. Un soir qu'il rentrait chez lui, il sut : son glorieux ami était mort. C'était après des semaines de silence, alors que le poids des jours passés l'oppressait, privait d'air ses poumons, et quand il put de nouveau respirer, il comprit qu'il n'y avait plus d'espoir. Tout lui paraissait maintenant faux, petit, minable, et la vérité s'abattait sur lui comme une maladie – il avait été fou de croire qu'ils avaient l'ombre d'une chance. Il alla prendre le tambour vaudou posé sur une étagère, puis il s'assit par terre. Lentement, d'un geste plein de lassitude, il le retourna et glissa la main à l'intérieur. L'argent était toujours là, ce pouvoir latent qui attendait – quelque chose à naître, quelque chose à éveiller. Il berça dans ses mains le rêve ébauché et se demanda à qui le transmettre.

Les meilleurs sont déjà pris

Il était minuit passé quand l'avion se posa enfin sur la piste, et le rugissement de la tornade déclenchée par le C-130 refléta assez bien l'état d'esprit de Melissa. Des vivats s'élevèrent des familles massées le long de la barrière, composées d'enfants en pyjamas et chaussons éculés décorés de personnages de dessins animés, de mères éreintées qui, dans la chaleur, s'efforçaient de mettre un peu d'ordre dans leur coiffure, leur maquillage ainsi que parmi leur progéniture surexcitée ; ils avaient cuit des heures sur le parking pendant que l'information leur parvenait régulièrement du terminal auquel ils ne pouvaient accéder : *Retardé, Retardé, Retardé*, jusqu'à ce que Melissa crût qu'elle allait découper le grillage avec ses dents. Elle n'avait pas vu son mari depuis huit mois, et pour la jeune femme, chaque minute avait été sur le front domestique l'équivalent d'une guerre de tranchées. On avait même réussi à leur infliger dix semaines supplémentaires, *un grand honneur*, avait dit le capitaine, alors que les autres membres du groupe avaient été exfiltrés en mars, *vous devriez être fière*. Fière, oui, elle aurait été fière de clouer sur le mur le cul de ce planqué de Clinton, mais qu'est-ce qu'elle y pouvait ? FEMME DES FORCES SPÉCIALES, lisait-on sur les T-shirts du musée des Bécots verts, LE BOULOT LE PLUS DUR DE L'ARMÉE, et elle supposait qu'elle était fière, ou plutôt le serait, quand il lui reviendrait. Même au sein de l'élite, Dirk avait montré des qualités exceptionnelles, et sa maîtrise du français et du créole acquise en un temps record lui avait valu une prolongation de ses « Vacances haïtiennes », cette mission piège connue par le reste du monde sous le nom de Opération « Soutenir la démocratie ».

Mon petit trouffion, avait-elle écrit dans sa dernière lettre,

à ton retour on va baiser jusqu'à ce que tu tombes dans le coma ! Melissa avait vingt-quatre ans, et à peine mariée depuis quinze mois, elle avait ressenti son départ comme une amputation – des semaines durant, elle avait eu l'impression qu'il lui manquait un bras ou une jambe, et sa peau la picotait là où son mari aurait dû la toucher. Comme tout homme qui l'avait déshabillée du regard, ou de quelque autre manière, l'aurait pensé, le célibat était un crime avec un physique comme le sien : des seins hauts et ronds, des fesses fermes de garçon, des abdos sur lesquels on aurait pu faire rebondir des balles de golf, un corps plutôt petit mais de proportions parfaites, surmonté d'un joli visage en forme de cœur encadré par une cascade de boucles châtain clair tirant sur le roux. Qu'elle soit en outre intelligente, sensible, socialement bien adaptée, cela ne l'empêchait pas d'avoir de fréquentes attaques de panique à l'idée que le sexe était un moteur qui opérait sur la personne tout entière. Un mois plus tôt, alors qu'elle buvait un verre en compagnie d'amis, sa résistance avait été mise à mal par un bel homme plus âgé qu'elle à la mâchoire carrée et aux muscles impressionnants qui jouaient sous son polo. Il s'appelait James, ex-para et ex-opérations spéciales, maintenant sous contrat privé avec le Département de la Défense ; sa simple présence proche, leurs bras et leurs jambes qui s'effleuraient par accident déclenchaient en elle un frémissement sensuel, un flot pavlovien d'hormones qui menaçait de l'emporter. Après quoi, il y eut un déjeuner, de gentils coups de téléphone au bureau, puis de nouveau, un soir, quelques verres suivis d'une séance où, le dos pressé contre l'aile de la Corvette rouge cerise de James, elle le laissa explorer sa bouche de sa langue douce et agréable.

La sirène de l'alarme de la Corvette la sauva in extremis. En larmes, elle rentra chez elle, maudissant Dirk pour son

absence et se demandant comment elles avaient pu endurer cette épreuve au cours des siècles, toutes ces femmes fidèles qui attendaient le retour de leurs maris partis pour les croisades ou les guerres, sans parler des pêches à la baleine, des expéditions polaires, africaines, amazoniennes ou en quête de n'importe quoi sous le seul prétexte que cela existait. James continua à appeler ; Melissa recourut aux douches froides et à la masturbation, jusqu'au moment où le capitaine téléphona de Fort Bragg pour annoncer que Dirk arrivait maintenant, aujourd'hui, heure estimée : 22:00. Elle n'y crut vraiment qu'en le voyant descendre de l'avion, les manches de son treillis relevées, le béret légèrement incliné sur le côté, le port de tête d'un douze-cors. Comme si elle venait d'apprendre la mort de quelqu'un, ainsi lui apparut cet instant, avec toute la force tragique qui s'inversait soudain –, et elle dut s'appuyer contre la barrière le temps que la terre retrouve son équilibre, tandis qu'un sanglot lui déchirait la gorge. Puis elle se redressa et, à son tour, se mit à pousser des acclamations.

Ils vivaient dans une modeste caravane non loin de la base, en bas d'un chemin sablonneux au milieu d'une forêt de pins et de copalmes à la périphérie de Fayetteville, ou Fayette-*Nam* comme on la surnommait quand Melissa était petite, située à une soixantaine de kilomètres de l'autoroute. Grâce au pouvoir d'achat des militaires, Fayetteville pouvait s'enorgueillir de posséder davantage de boîtes à arnaque et de bars à putes que toute autre ville de cette taille aux États-Unis, et le premier devoir de Melissa en tant qu'épouse avait été d'échapper aux tentacules pervers de la ville. *Tu n'as pas peur là-bas, toute seule ?* lui demandait-on, les femmes en général – sa mère et ses sœurs qui habitaient Lumberton, ses tantes ménopausées, des copines de lycée qui s'étaient

mariées avec des garçons du coin. *Il y a des choses pires dont on doit avoir peur*, répondait-elle, passant sous silence qu'elle craignait plus pour l'avenir de son couple que de voir n'importe quel serpent ou chien sauvage jaillir de la forêt. La peur de se réveiller un matin et de trouver à ses côtés un étranger curieusement familier – elle avait parfois ce sentiment face au visage fermé de Dirk et à sa tendance à s'exprimer par monosyllabes brusques qui la pousseraient peut-être à le quitter dans vingt ans. Et celui qui n'était pas encore un étranger faisait en dormant des bruits de pistolet peut-être drôles, *pan-pan, pof-pan-pan-pan*, comme un gosse s'amusant avec une arme imaginaire. Sur qui tirait-il dans le royaume de ses rêves ? Le matin, quand elle se moquait de lui à ce sujet, il éclatait de rire, et c'était le Dirk en qui elle avait confiance, le gentil garçon, l'amuseur capable de chanter, à la note près, l'hymne américain en rotant, et qui avait le truc pour la lécher derrière les oreilles. Il fallait être un peu cinglé pour s'engager dans les Bérêts verts, des guerriers endurcis qui savaient tuer à mains nues de trente-sept manières différentes.

« Ahhh », soupira-t-il avec un large sourire en entrant dans la caravane, abandonnant sur le seuil huit mois de service commandé. Melissa se haussa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

« Qu'est-ce que tu dirais d'un petit coup à boire ? »

Elle avait déjà tout disposé sur la table basse : les verres, le sel et les citrons verts, la bouteille de tequila. Le carburant de la passion.

« Eh bien, dit-il en riant et en rougissant comme un adolescent à son premier bal. C'est surtout d'une bière que je mourais d'envie. Mais il faut d'abord que j'aie pissé... » Ils allèrent chacun de leur côté, lui aux toilettes, elle dans la cuisine. Les sons portaient tellement qu'ils pouvaient se

parler d'un bout de la caravane à l'autre.

« Tout a l'air impeccable ! s'exclama-t-il.

— J'espère bien ! » Elle ouvrit les bières et coupa un citron en quartiers pendant qu'une assiette de nachos chauffait en crachotant dans le micro-ondes. « Pendant huit mois, je n'ai rien eu d'autre à faire que le ménage.

— De l'eau chaude ! cria-t-il du fond du couloir. Des serviettes propres ! Oh, doux Jésus ! du savon Dial ! J'ai l'impression d'être parti depuis six ans.

— À qui le dis-tu », murmura Melissa entre ses dents. Elle planta un quartier de citron sur le bord de chaque verre. « On a un sacré retard à rattraper. »

De retour dans le séjour, alors qu'ils étaient assis cuisse contre cuisse sur le canapé, elle le laissa manger une poignée de nachos et boire deux ou trois gorgées de bière avant de se jeter sur lui et de s'installer sur ses genoux, la jupe adroitement remontée sur ses hanches.

« Alors, c'est comment d'être de retour à la maison ? demanda-t-elle, le visage à quelques centimètres du sien.

— Plutôt formidable. »

Elle se recula en se balançant afin de l'examiner. Il avait le teint cuivré, il paraissait aminci et ses quelques rondeurs avaient comme fondu au soleil. Elle l'avait rencontré trois ans auparavant au cabinet juridique où elle travaillait. Il accompagnait un copain poursuivi pour conduite en état d'ivresse, et pendant que ce dernier s'entretenait avec son avocat derrière une porte close, ils avaient bavardé un peu dans le hall de réception. Il parlait avec lenteur et circonspection, à la façon d'un homme mâchouillant un cactus – il s'avéra qu'il venait de Vadolsta, encore plus au sud. Grand, costaud, il avait des yeux marron clair très expressifs et de petites boules de muscles à l'articulation des

mâchoires, mais c'était son sourire qui l'attirait et lui faisait l'effet d'une drogue, sans compter son côté rusé comme un coyote, son côté macho, sa suffisance. Assise sur ses genoux, lui caressant les cheveux et scrutant son visage, elle trouva qu'il n'avait pas trop changé – l'air un peu ailleurs, sans doute, et indiscutablement plus âgé avec ses pattes d'oie apparues au coin des yeux. Peut-être que le climat d'Haïti faisait vieillir ? Il n'avait que vingt-huit ans.

« Tu as maigri », dit-elle, lui palpant le torse. Il était dur comme du bois. « Il va falloir t'engraisser un peu.

— Ce ne sera pas de refus. »

Elle commença à lui déboutonner sa chemise d'uniforme avec toute l'habileté d'une crocheteuse de serrures. Ses fesses se calèrent sur les genoux de Dirk dont elle sentit aussitôt le membre raidi se presser contre sa chair, et ce contact suffit à lui arracher un gémissement. Son esprit se relâchait, se vidait pour ne plus laisser place qu'aux sensations pures.

Dirk lui saisit doucement les poignets.

« Lissa, arrête. Il faut qu'on parle.

— C'est les mauviettes qui parlent », bredouilla-t-elle comme si elle avait bu. Elle se colla de nouveau contre lui.

« Non, écoute-moi, je suis sérieux. » Cette fois, il la repoussa franchement. Elle avait les oreilles qui sifflaient comme une mèche allumée, et la tête lui tournait sous l'effet du désir et d'un sentiment de culpabilité. Comment l'avait-il appris ? Il ne pouvait pas savoir. Alors, comment...

« On ne peut pas, ce soir », dit-il. Il avait passé un bras autour de ses épaules, un geste de compassion mais vain d'où se dégageait une tendresse toute fraternelle qui flanqua à Melissa une trouille bleue. « Demain, oui, on pourra le faire toute la journée et je dois avouer qu'il n'y a rien que je

désire plus au monde. Mais ce soir, c'est impossible. » Il s'interrompit un instant. « Je ne peux pas faire l'amour le samedi. »

Les poumons de la jeune femme se bloquèrent – il n'y avait plus d'air dedans, plus rien pour formuler une réponse. Elle réussit néanmoins à tirer un souffle de l'intérieur de sa bouche. « Qu'est-ce que tu as dit ? »

— J'ai dit... écoute, c'est assez compliqué, mais il y a une chose que tu dois savoir : je suis toujours ton mari et je t'aime plus que tout. »

À présent, elle était terrifiée. Jamais il ne lui avait parlé ainsi.

« Il est arrivé quelque chose là-bas, reprit-il, quelque chose de merveilleux en un sens. Mais tu n'as pas à avoir peur, je te le promets. Sois patiente, il va me falloir un certain temps pour t'expliquer. Aie confiance en moi et tout ira bien.

— Dirk, gémit-elle. Qu'est-ce qui se passe ? »

Au début, elle ne parvint pas à suivre son histoire bizarre de poudre magique, de prêtre vaudou, de son initiation au culte vaudou, puis son récit confus à propos d'une cérémonie et de quelqu'un nommé Erzulie. Une personne, ou pas tout à fait une personne... un esprit peut-être ? Que Dirk aurait épousé ? Melissa pensa qu'elle allait vomir.

« Tu veux dire que tu t'es marié ? »

— Enfin, oui. À un dieu. Ce n'est pas si rare dans ce pays. »

Melissa n'en croyait pas ses oreilles. « Mais c'est avec moi que tu es marié ! »

— Et c'est toujours vrai. » Il lui prit la main. « Je sais que c'est dur à comprendre, mais ne t'inquiète pas, il n'y a rien de changé. Tu es toujours ma femme, je t'aime toujours et je suis toujours le même. »

Elle le regarda : en effet, il était toujours le même, au point qu'elle en eut le cœur brisé.

« S'il n'y a rien de changé, pourquoi on ne peut pas faire l'amour ?

— C'est seulement le mardi et le samedi. Ces soirs-là, je les consacre à elle.

— À elle ?

— Pour être avec elle. Dormir avec elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire, dormir avec elle ? Coucher avec elle, tu veux dire ?

— D'une certaine façon, oui. C'est plutôt difficile à expliquer. »

Elle avait l'impression qu'on lui avait enlevé une partie du cerveau, le lobe de la raison, de la logique et de la pensée rationnelle. Il lui manquait tous les outils normaux de la discussion, aussi demeura-t-elle pratiquement silencieuse durant tout le temps où Dirk lui raconta son parcours au sein du vaudou haïtien, entamé dans le cadre de sa mission et selon la stratégie consistant à « conquérir les cœurs et les esprits » employée par les Forces spéciales : contacts et coopération avec les structures de pouvoir locales. À Haïti, cela impliquait des relations amicales avec le prêtre vaudou du village qui, dans la lointaine ville côtière où l'équipe était stationnée, se trouvait être un certain Moïse Dieuseul. Grâce à sa relative maîtrise du français, Dirk fut chargé d'établir des contacts, et dès leur première rencontre, Moïse manifesta une sympathie particulière envers le jeune Américain.

« Il m'appelait son fils, dit-il à Melissa. Il disait que c'était Dieu qui nous avait réunis. Au début, je croyais qu'il me passait de la pommade, tu comprends ? Ce type est un survivant, et je pensais qu'il cherchait juste à se mettre du

côté des vainqueurs. Seulement, il s'est produit un tas de choses bizarres entre lui et moi, et au bout d'un moment, tu vois, il a bien fallu que je commence à réfléchir. »

Quel genre de choses bizarres ?

Des rêves, des coïncidences, des prédictions étranges. Puis Moïse prouva définitivement sa bonne foi en prévenant Dirk d'un complot ourdi par les Macoutes en vue d'empoisonner toute la patrouille des Forces spéciales, à la suite de quoi, Dirk assista aux cérémonies qui se prolongeaient des nuits entières et il s'immergea de plus en plus dans le vaudou. Ce qui se conclut par l'initiation, la révélation et enfin le mariage mystique ; le récit devenu une espèce de bouillie incompréhensible, Melissa regarda l'heure et constata qu'il était cinq heures du matin.

« Tu parles d'une femme en chair et en os ?

— C'est Erzulie, Lissa, un dieu. Un *loa*. La déesse vaudou de l'amour.

— Mais il me semble que tu as dit qu'il y avait une femme en robe de mariée ?

— Oui, elle est arrivée et elle a pris possession d'une femme du temple. C'est comme ça que les choses se passent dans le rituel vaudou. Elle s'est servie du corps de cette femme pour la cérémonie. »

Melissa frissonna et poursuivit : « Et après ? Après ton... ton mariage, il y a eu des... des relations sexuelles ?

— Non. Enfin, oui et non. C'est très difficile à expliquer. » Il marqua une pause. « C'est plutôt sur un plan spirituel. »

Melissa faillit s'étrangler. Elle leva les yeux au ciel – est-ce qu'il la prenait pour une imbécile ? « Merde, Dirk, pendant huit mois j'ai grimpé aux murs comme une bonne petite épouse de soldat, et tu viens me raconter... me raconter que... » Elle s'interrompit, n'osant aller plus loin. « Est-ce

que oui ou non, tu as couché là-bas avec une autre femme ? Je veux dire une vraie femme, une femme vivante ? Ou quoi que ce soit ?

— Non, non, ma chérie, la question ne se pose pas en ces termes. » Il prit son visage entre ses mains et le tourna vers lui ; elle plongea son regard dans le sien, dans ses yeux pareils à des puits d'ambre clair au fond desquels se reflétait sa minuscule image.

« Non, répéta-t-il doucement. Il n'y a que toi. Tu es la seule femme sur la terre qui compte pour moi. »

L'aube pointait et les fenêtres s'éclairaient d'une pâle lumière laiteuse ; dehors, les oiseaux se mettaient à chanter ainsi que des centaines de clochettes qui sèmeraient partout leurs notes comme des graines. Le lever du soleil libéra Dirk de sa promesse, et au petit matin, ils firent l'amour, encore que ce fût loin de ressembler au film érotique que Melissa s'était projeté dans sa tête pendant des mois. Ce fut, au contraire, aussi doux que s'ils baignaient dans un lent courant, tandis que Melissa pleurait sans bruit et que Dirk s'abritait derrière un mystérieux sourire entendu.

Tout avait commencé par des rêves, voluptueux, concrets, où deux belles femmes, une Blanche et une Noire, faisaient l'amour avec lui – Dirk attribuait ces rêves aux frustrations sexuelles des militaires en mission combinées aux fantasmes alimentés par *Penthouse*, propres à n'importe quel garçon américain. La patrouille fut ensuite envoyée à Baint pour participer à la reconstruction de la nation, et Dirk rencontra là-bas les notables qui avaient survécu, le maire névrotique, le *député*, un Hitler en herbe, le prêtre catholique efféminé et enfin M'sieur Dieuseul, le prêtre vaudou, une célébrité locale. Moïse reçut le jeune sergent comme s'il était le général Schwartzkopf en personne, et il l'invita à s'installer à

l'ombre de son temple au toit de chaume où ils parlèrent de la *situation* en buvant un café, évoquant la politique internationale confuse et ses intrigues qui semblaient devenir chaque jour plus difficile à comprendre. C'était de la diplomatie à ras du sol, dans la droite ligne de la stratégie « des cœurs et des esprits ». Dirk s'était déjà mis à entrecouper son français d'argot créole, et pendant l'entretien, il jetait des regards sur les dieux vaudous peints sur les murs, les *loas* cornus, à queue de poisson, vaguement humanoïdes, pareils à des créatures échappées du cerveau d'un Dr Seuss sous l'emprise de la drogue, puis sur les serpents enroulés autour du poteau central du temple, l'air de doubles hélices d'ADN éclairées au néon. Le vaudou était déjà devenu un objet d'éternelle plaisanterie au sein de l'équipe, et le cri de *vaudou vaudou vaudou* constituait leur code pour désigner tout ce qui était à la fois étrange et merveilleux dans ce meilleur des mondes. Soudain, Moïse sourit, donna une petite tape amicale sur le genou de Dirk, et déclara :

« Maîtresse Erzulie t'aime bien. »

Sur ce, il entreprit de décrire le duo de choc qui habitait de manière si réaliste les rêves du jeune homme – la beauté noire était Erzulie Dantor, et la blanche, Erzulie Freda, deux incarnations jumelles de la déesse de l'amour. Une semaine plus tard, en mission de reconnaissance dans les collines, Dirk et ses hommes s'arrêtèrent dans un village où une vieille femme annonça qu'elle voyait flotter les deux Erzulie autour du jeune sergent. Cette femme, à qui il manquait sans doute une case, l'air d'une grand-mère sautillante, avait les lobes des oreilles entaillés, un tas de colifichets africains autour du cou, des amulettes, des flacons, des sachets en toile de jute, et de sa bouche jaillissait en crachotant un flot de créole, tandis qu'elle s'exclamait que c'était formidable

pour Dirk : *deux Erzulie* ! Ce qui voulait dire qu'il avait la tête bien faite et beaucoup de chance. La nouvelle se répandit à travers le marché à la vitesse de l'éclair et au milieu d'une cascade de rires : *blan sa-a se moun voodoo li ye* ! Le blanc est un homme vaudou !

« Alors, comment ils sont, tes rêves ? demanda Melissa.

— Parfois, très chauds. Très bandants.

— Dirk, espèce de cochon.

— Hé, c'est comme ça, ma chérie, du vrai cul. Comme entre toi et moi.

— Bon, bon.

— Parce que ce n'était pas le vrai truc, hier soir ? »

Sûr de lui comme le jour où elle l'avait rencontré, ce qui ne voulait pas dire qu'il n'était pas revenu changé, plus réfléchi, plus attentif, plus enclin à la patience et moins macho, moins porté à dominer. Dès le début, c'est elle qui avait fait des efforts, elle qui avait sacrifié sa fierté aux humeurs et aux caprices de Dirk pour aller ensuite pleurer de rage dans la salle de bains, mais huit mois parmi les damnés de la terre lui avaient façonné un mari plus tendre, plus gentil, qui appréciait l'amour qu'on lui vouait. Les rêves, pourtant, l'inquiétaient, ces forces, ces vecteurs de conscience et de contrôle qu'elle ne voyait pas ni ne comprenait. Est-ce qu'ils lisent dans les pensées ? se demandait-elle. Est-ce qu'ils se glissent à l'intérieur du crâne ?

« En tout cas, reprit Dirk. Elle apparaîtra sans doute bientôt dans tes rêves à toi. »

Melissa se raidit. « Non, je ne crois pas.

— Peut-être pas, mais en général c'est ainsi que ça se passe. Nous sommes tous reliés maintenant. »

Et James, il était relié, lui aussi ? Il l'appelait au bureau tous les deux ou trois jours, « Juste comme ça, disait-il. Juste

pour savoir comment tu vas. » « Tu es une petite femme pas comme les autres, disait-il. Je veux que nous restions toujours amis.

— Bien entendu, James, nous sommes amis.

— S'il ne te traite pas correctement, tu me préviendras. Je n'ignore pas combien ça peut être dur quand un soldat rentre chez lui, et s'il y a quoi que ce soit, je veux que tu saches que je suis là.

— Je te remercie, mais mon mari me traite très bien.

— Si jamais tu as besoin de parler, on peut déjeuner ensemble, ou peut-être boire un verre... »

Est-ce que partir pour la guerre n'était pas censé les démolir ? Pourtant, c'était elle qui broyait du noir et qui prenait tout sur elle, sans réellement feindre, mais en s'efforçant de faire bonne figure et d'empêcher la cocotte-minute qui était sous pression en elle d'exploser. Dans la chambre d'amis, Dirk érigea un autel dans une vieille armoire en acajou, « Pour que tu puisses la fermer quand on a du monde, expliqua-t-il. Je ne veux pas que tu te sentes embarrassée. » Il fourra dedans tout un bric-à-brac, une véritable brocante en miniature sous laquelle croulaient les étagères : des bibelots, des parfums, un peigne et une brosse assortis en argent, des confiseries, des mignonnettes de champagne et de liqueur, une statuette en plâtre de la Vierge. Par ailleurs, des images bon marché de la Vierge étaient punaisées à l'intérieur des portes, deux Vierges différentes, l'une noire avec des cicatrices sur la joue, l'autre blanche avec le cœur transpercé par une épée incrustée de pierres précieuses. Le mardi et le samedi, au coucher du soleil, il allumait des cierges sur l'autel, faisait brûler un peu d'encens et mettait à fond sa cassette de tambour vaudou dont le rythme africain ébranlait les murs et battait les tempes de Melissa comme la pire des migraines. Lovés l'un

contre l'autre sur le canapé, ils regardaient la télévision, mais dès que les shows de Leno ou de Letterman commençaient à traîner en longueur, Dirk lui souhaitait gentiment bonne nuit, puis il se rendait à pas feutrés dans la chambre d'amis.

Je vais me faire inviter à l'émission d'*Oprah*, se disait Melissa. L'autre femme de mon mari est une déesse vaudou ! L'impression d'une tierce présence finit par lui procurer un sentiment de culpabilité, comme si venaient la hanter toutes les mauvaises actions qu'elle avait accomplies. Le vaudou, ici même, dans sa maison : elle avait gardé assez de souvenirs de son éducation baptiste pour savoir ce qu'ils diraient. *Chasse ce démon ! Vade retro satanas ! Le salut est dans la vraie foi !* Ici, au cœur de la « Bible Belt », les messages religieux étaient disponibles sous toutes leurs formes, depuis les chuchotis mielleux jusqu'aux crétineries des bouseux en passant par le martèlement des prières et des réponses scandées. Les personnes sensibles se trouvaient facilement bombardées de messages, et Melissa l'était pour la première fois de sa vie, bien que la religion lui semblât toujours quelque chose d'étrange. Dieu était peut-être là, quelque part, croyait-elle, sinon toutes les options restaient ouvertes, mais au fil des semaines, tandis que Dirk lui racontait ce qui était arrivé, elle commença petit à petit à comprendre qu'un choc pouvait déclencher un trip religieux. Mais en existait-il qui ne le soit pas ? *En pleine figure*, ainsi parlait-il de Haïti, un pays où tu te prends tout d'un seul coup en pleine figure, la nourriture, la chaleur et la transpiration, la merde, la grâce, Dieu, le sexe, la mort, le cru et le cuit de la vie qui te tombent dessus sans rien du vernis contemporain.

« Un jour, on a établi un barrage sur la route, lui dit-il. On fouillait les 4 × 4 à la recherche d'armes. Et puis un gros camion à plateau s'est pointé en cahotant, et là, empilées à

l'arrière, il y avait des montagnes de têtes de vaches, des centaines et des centaines de têtes de vaches ensanglantées. Une fois qu'il est passé, on a tous éclaté de rire en criant : Hé, t'as vu ça ? C'est pas croyable, hein ? Parce que, ensuite, on n'était plus vraiment sûrs de l'avoir vu. »

Elle comprenait tant bien que mal combien l'esprit pouvait devenir libre et fluide quand l'existence prenait la nature d'une hallucination. Et combien cela pouvait envoyer valser tout son système de valeurs. Chaque jour, Dirk méditait au centre du living, ce que Melissa prit d'abord pour une plaisanterie – les Bérêts verts, les « mangeurs de serpents », ne méditaient pas, ni personne de sa connaissance hormis les fidèles de Chapel Hill. « C'est pour ancrer les images dans la réalité », expliquait-il ; pendant ce temps-là, Melissa analysait le contenu de ses rêves avec inquiétude et voyait ses journées continuellement marquées par nombre de signes et de présages. LE FRUIT DÉFENDU, C'EST LA DÉCONFITURE ! proclamait le message de la semaine sur le panneau de l'église baptiste du Calvaire devant laquelle Melissa passait chaque jour sur le chemin de son bureau. Un peu plus loin, la Première église méthodiste posait la question : ÉTERNITÉ – FUMER OU NE PAS FUMER ? Songeant aux œuvres de Satan tout en s'efforçant de mener une vie normale, elle ressentait une espèce d'angoisse mêlée de détachement plutôt qu'une crainte véritable, ou peut-être était-ce juste une peur diffuse. Et puis, un mardi soir, pelotonnés sur le canapé, alors qu'ils regardaient une rediffusion de M*A*S*H tandis que les tambours vaudou faisaient onduler les cloisons, Melissa, comme pour plaisanter, pour taquiner son mari, lui posa la main sur la cuisse et joua à la petite bête qui monte, qui monte, jusqu'à atteindre son entrejambe. Dirk sourit et, sans quitter l'écran des yeux, lui écarta doucement la main.

Trente secondes plus tard, elle recommença.

« Melissa.

— Oui ? fit-elle, affichant un petit air innocent.

— Tu sais très bien que ce soir, je ne peux pas.

— Mais je ne fais rien, protesta-t-elle sans vergogne tout en pouffant de rire et en sentant le sexe de Dirk se durcir.

— Melissa ! » L'affolement qui perçait dans sa voix déclencha chez la jeune femme un sentiment de triomphe. Il était à sa merci et elle pouvait se le faire quand elle voulait.

« Melissa, arrête.

— Je ne fais rien !

— Si, et tu le sais parfaitement. Je te demande de cesser, s'il te plaît. »

Cette fois, elle lui sauta carrément dessus puis, se soulevant sur les genoux, elle empoigna sa ceinture, cependant qu'il se débattait en agitant les jambes. Elle l'immobilisa de nouveau contre les coussins. Tous deux riaient, un peu hors d'haleine.

« Lissa, Lissa !

— Donne-m'en, j'en veux ! » Elle avait réussi à lui arracher sa ceinture qu'elle faisait tournoyer comme un lasso.

« Melissa, arrête ! On ne peut pas.

— Si, on peut ! s'écria-t-elle.

— Melissa, arrête », répéta-t-il d'une voix moins assurée, moins tendue ; quel homme ne rêvait-il pas d'être violé ainsi ? Elle lui avait baissé la fermeture éclair de sa braguette et elle s'apprêtait à fondre dessus quand, avec un frisson, il lui saisit les mains et la repoussa.

« Melissa, dit-il d'un ton redevenu ferme. Maintenant, ça suffit.

— Dans ce cas, tu ne couches pas ici ce soir. » Sa propre voix, venimeuse à l'instar de celle d'une harpie, la fit sursauter. Elle regrettait déjà ses paroles.

« Mais il faut que je couche ici.

— Foutaises ! » Elle connaissait sa force et elle savait qu'il pourrait lui briser les poignets aussi facilement que s'il s'agissait d'allumettes.

« J'ai fait une promesse...

— Ah bon ? Il me semble qu'à moi aussi, tu as fait quelques promesses.

— Oui, et je n'ai pas oublié.

— Je n'ai pas la même impression. »

Il s'ensuivit la pire des disputes depuis qu'ils étaient mariés – du moins la pire pour Melissa qui ne parvint pas à le mettre une seule seconde en colère. C'était comme boxer contre des ombres, et sa frustration atteignit son paroxysme lorsque Dirk, après lui avoir plaqué un baiser indifférent sur la joue, annonça qu'il se retirait dans la chambre d'amis.

« Tu ne coucheras pas avec elle ! hurla-t-elle alors qu'il lui tournait le dos pour quitter la pièce. Non ! » Il sortit. « Va te faire foutre, Dirk ! » cria-t-elle encore avant que ne lui apparaisse toute la futilité de sa rage et qu'elle ne comprenne combien il était vain de croire qu'on pouvait contrôler sa vie. Elle se rendit dans la cuisine, entrechoqua les casseroles et les poêles durant un moment puis, profondément déprimée, elle se décida à se mettre au lit. Elle éteignit la lumière et se masturba sans passion, un acte de vengeance qui ne lui apporta aucun plaisir. Après quoi, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, immobile, elle se demanda si elle allait pouvoir continuer à vivre ainsi.

Cinq ans plus tôt, à la fin de l'entretien d'embauche, Mr. Bryan avait fait asseoir Melissa dans un coin de son bureau pour lui tenir ce qu'elle appela par la suite « un discours ». « C'est un sale boulot », la prévint son futur

patron, un homme de petite taille caustique et jovial avec des poches sous ses yeux vert olive pareilles à des sacs Gucci, et une tignasse de cheveux d'un noir de jais à la Little Richard. « Nous voyons entrer ici des violeurs, des assassins, des trafiquants de drogue, des bourreaux d'enfants, bref tout ce qui existe en matière de malfrats, et notre devoir, ainsi que nous l'avons juré devant la Constitution, consiste à travailler comme des malades pour tirer toutes ces ordures des mains de la justice. Vous vous sentez capable de l'assumer ? »

Melissa n'avait pas encore dix-neuf ans. Elle venait de quitter le foyer familial et elle aurait encore préféré casser des cailloux plutôt que d'y retourner. « Oui, monsieur, répondit-elle. Je crois que oui. »

Fayetteville n'était peut-être pas ce qu'on appelait la grande ville, mais elle offrait toutes les distractions qu'une fille de la campagne pouvait raisonnablement souhaiter. Au cours de la première des nombreuses années qu'elle passa dans ce cabinet d'avocats, elle fut victime d'un exhibitionniste, menacée d'un couteau, témoin d'un règlement de comptes dans le hall de réception et contrainte de signaler aux services sociaux une prostituée qui avait giflé son bambin trois fois en trois minutes. Pour son éducation, elle n'aurait guère pu rêver mieux, et les aventures sans lendemain qu'elle eut au cours de ces années-là y participèrent de même et, peut-être, contribuèrent d'une certaine manière à la parfaire. À l'époque, elle pensait que la vie devait se vivre à fond, en quête de l'essence même de son être, encore qu'elle fût régulièrement choquée par ce qu'elle y découvrait. Est-ce que les autres femmes éprouvaient le même sentiment ? se demandait-elle. Elle soupçonnait l'existence en elle de choses innommables, un trou noir de luxure qui risquait de l'engloutir sans espoir de retour, et

elle repoussa très loin ses limites – beaucoup d’hommes ne furent que trop heureux de profiter de ses appétits sexuels. Par bonheur, Dirk était arrivé dans son existence au moment où elle était sur le point de s’abîmer dans un cynisme prématuré.

« Alors, quel est le programme aujourd’hui ? s’enquit Mr. Bryan ce matin-là, la cravate déjà desserrée.

— Vous avez le témoignage du psychiatre à dix heures, au sujet du type qui a tué le chien de son ex, répondit-elle au travers de la porte de son bureau. Ensuite, vous avez rendez-vous à onze heures et demie chez le juge Hershoff pour faire constater le vice de procédure au sujet du kilo de cocaïne de James Fenner. Voyons les coups de téléphone... » Elle consulta un deuxième agenda. « Vous vous souvenez de miss Blinn, notre strip-teaseuse ? Elle a appelé pour dire qu’une durite de sa voiture avait éclaté et qu’elle nous réglerait le plus tôt possible, mais en tout cas pas aujourd’hui. La mère d’Artis McClellan a téléphoné pour nous prévenir que le bracelet électronique de son fils avait de nouveau provoqué une infection. Et puis Roland Nash, pour dire que D’Shawn Weems était un sac de ce que vous savez, et que si jamais il racontait aux flics ce qu’il vous a raconté, il lui foutrait une raclée et lui plongerait la tête dans la cuvette des WC. »

Un soupir pareil à un petit nuage de poussière s’éleva du bureau de son patron.

Pendant les deux heures qui suivirent, Melissa répondit au téléphone, tapa des lettres et des convocations, reçut quelques clients puis chercha à retrouver la trace de témoins disparus dans la nature. Même si elle ne tenait pas à bout de bras le système judiciaire à elle toute seule, elle empêchait au moins qu’il ne se grippe complètement, et cela bien qu’elle se sente ce matin des envies de meurtre. Ses émotions dérapaient comme sur une plaque de verglas, tout

un chargement de colère et d'angoisse existentielle qui se mettait en travers de la route et bloquait la circulation d'une journée normale. Dirk dormait encore quand elle était partie, si bien que, théoriquement, leur dispute n'était pas finie ; *temps mort* ! songea-t-elle quand James appela, et elle éprouva quelque chose qui ressemblait à du soulagement. Ils bavardèrent quelques minutes. Il lui donna du « mon ange ». Sa voix était douce et sucrée comme un grog au miel.

« Et si on déjeunait ensemble ? » proposa-t-il.

Elle hésita.

« Juste un déjeuner, mon ange. Je veux t'emmener dans un endroit formidable. »

Melissa soupira. Tout cela la rendait triste.

« Je ne crois pas que ce soit possible.

— Tu ne crois pas ! s'écria-t-il d'un ton toujours enjoué, mais dans lequel pointait un soupçon d'énervement. Tu dois quand même manger, non ?

— Oui, mais James... » Elle baissa la voix. « Je pense qu'il vaut mieux qu'on ne se voie plus.

— Melissa ! »

Sa gorge se noua.

« Il faut qu'on parle, reprit-il. C'est pour ça que je voudrais qu'on déjeune ensemble. Il faut qu'on parle de ce qui s'est passé l'autre soir, en sortant du bar, quand nous avons...

— Je sais très bien ce que nous avons fait.

— Ce n'est pas une simple passade pour moi. Je pense qu'il y a quelque chose de profond entre nous.

— Écoute, James, ce n'était rien de plus qu'une séance de pelotage sur un parking.

— Tu sais parfaitement que ce n'était pas que ça. Tu sais où ça nous aurait conduits si l'alarme ne s'était pas déclenchée au moment où...

– Mais elle s’est déclenchée. C’est la vie. Et puis mon mari est de retour et la situation a changé. »

Il prit une inspiration. « Bon, bon. En tout cas, je te connais, j’ai rencontré des types avec qui tu as baisé, et ils m’ont raconté combien tu avais le feu au cul... »

Ses yeux la piquèrent soudain. *Fumierfumierfumier...*

« ... tu joues peut-être à la bonne petite épouse, mais je sais que tu n’es qu’une salope, une suceuse de bites... »

Elle raccrocha brutalement et, d’un coup de pied, fit reculer le fauteuil de son bureau. Non, elle ne pleurerait pas, mais avec cette ordure de mec et deux déesses nymphomanes qui tournaient autour de son mari, elle en aurait peut-être le droit – à moins qu’elle n’ait que ce qu’elle mérite, une malédiction qui, à cause d’elle, retombait sur Dirk et sur elle-même. Quelque sombre et avide créature jaillie de ses entrailles. *Repens-toi de tes péchés !* avait hurlé la radio ce matin, ATTENTION, annonçait le panneau de l’église baptiste du Calvaire, L’EXPOSITION À SATAN PROVOQUE DES BRÛLURES ! Vingt mille soldats américains avaient envahi Haïti, et il avait fallu que ces femmes, ces succubes choisissent Dirk. Melissa savait qui elle pourrait appeler à l’aide, une personne qu’elle connaissait depuis longtemps, mais c’était quelqu’un de sa famille, ce qui ne faisait en général que compliquer les choses. Après avoir tergiversé durant tout le reste de la matinée, elle finit par prendre l’annuaire posé sur son bureau. Alors qu’elle composait le numéro, elle faillit renoncer en s’apercevant que PARAPSYCHOLOGUES ET PSYCHOLOGUES figuraient sur la même page jaune.

« Allô ? » Sa cousine Rhee avait décroché à la première sonnerie. Melissa commença à expliquer qu’elle était la fille cadette de Margaret Poole et donc la cousine...

« Je sais qui tu es », la coupa Rhee en riant – elle ne

paraissait pas plus surprise que si elles avaient l'habitude de se téléphoner deux fois par jour.

Melissa demanda si elle pouvait la rencontrer. Pour parler d'un petit... un petit problème personnel...

« On pourrait déjeuner ensemble, proposa Rhee.

— Tout à l'heure, tu veux dire ?

— Oui, pourquoi pas ? »

Melissa chassa la pensée qui lui effleurait l'esprit, à savoir que Rhee s'était attendue à son appel. Elles convinrent d'un restaurant, puis Melissa demanda comment elle allait reconnaître sa cousine qu'elle n'avait pas vue depuis des années et dont elle se souvenait à peine.

« Oh, répondit celle-ci, riant de nouveau, ne t'inquiète pas, moi, je suis à peu près sûre que je te reconnaîtrai. »

Ses cheveux étaient, comment dire, si ce n'est orange, du moins presque, de la couleur d'un feu de joie. La cousine de Melissa était une femme trapue d'une cinquantaine d'années au visage terreux mais agréable avec ses joues roses et ses yeux gais, francs et intelligents, d'un bleu de porcelaine Wedgwood. Sur la suggestion de Rhee, elles s'étaient retrouvées à l'India Palace près de Fort Bragg – Melissa n'avait jamais mangé de nourriture indienne, et la pénombre qui régnait dans la salle ne manquait pas de conférer au restaurant un côté exotique. Les accents pleureurs du sitar diffusé par les haut-parleurs lui évoquaient des cris de chattes en chaleur.

« Oh ! ma chérie ! s'écria Rhee en la serrant dans ses bras à l'étouffer. Je suis tellement contente de te voir ! Regarde-toi ! Mon Dieu quelle belle femme tu es devenue ! » La voix étrangement familière de sa cousine, capable de débiter mille mots à la minute, rappela aussitôt à Melissa ses

parents. Elle adorait sa famille, mais au bout de deux heures à Lumberton, elle se sentait suffoquer sous la pression des liens qui bridait son énergie et la comprimait comme une balle de caoutchouc.

Pendant qu'elles faisaient la queue au buffet, Melissa se remémora l'histoire de sa cousine. Rhee avait mené une vie d'un conformisme exemplaire jusqu'au jour où, dans sa cuisine, une applique lumineuse était tombée et l'avait assommée. Après quoi, elle avait commencé à se comporter d'une manière bizarre consistant surtout, pour autant que Melissa le sache, à pratiquer des sports, à répondre à son mari, à apprendre à jouer de la batterie, ainsi qu'à mentionner négligemment aux membres de la famille qu'elle captait les signaux venus d'ailleurs. Elle finit par quitter son mari et déménager à Fayetteville où, au grand dam de tous, elle s'installa comme parapsychologue. Et, disait-on, l'une des plus consultées : il se murmurait qu'elle était très demandée par les détectives privés et les familles dans la détresse, et que même certaines institutions policières avaient recours à ses services.

Nerveuse, Melissa remplit son assiette à ras bord, tandis que sa cousine se contentait de pain chapati et de riz. Pendant qu'elles patientaient, elles parlèrent de la famille, si bien que la jeune femme se sentit gagnée par la torpeur que ce sujet semblait toujours engendrer chez elle, mais une fois qu'elles eurent regagné leur box et déballé leurs couverts, Rhee déclara :

« Donc, tu t'en es sortie. Mes félicitations. »

Melissa sursauta, comme si on venait de lui enfoncer une aiguille dans la colonne vertébrale.

« Et tu l'as fait alors que tu étais encore jeune, poursuivit Rhee d'un ton enjoué. Tu vois comme tu es intelligente ? Moi, il m'a fallu quarante ans et un coup sur la tête pour

comprendre que Lumberton, c'était la mort. Le génie, c'est la sagesse alliée à la jeunesse, tu sais qui a dit ça ? Moi non plus, mais je suis sûre de ne pas être un génie, et j'ai gâché la moitié de mon existence à faire ce qu'on attendait de moi. Il faut vivre sa vie, et c'est ce que tu fais. Je suis tellement fière de toi ! Bon, maintenant, parle-moi un peu de toi. »

Melissa résuma – le départ, le mariage, le travail – pendant que sa cousine mangeait son riz et son pain chapati à petites bouchées affectées de dame qui fréquente les salons de thé, séquelle de son existence antérieure. Melissa s'entendit décrire Dirk comme « un type merveilleux » ; quant au sujet des enfants, il entra dans la catégorie des « on y songe ». Rhee l'écoutait avec tant d'attention que c'en était à la fois flatteur et gênant. Elle avait l'air de tout absorber, mais son visage épanoui et blanc comme de la farine ne laissait rien paraître de ce qu'elle pensait.

« On dirait que tu t'es débrouillée à merveille, fit remarquer Rhee lorsque Melissa eut fini.

– J'ai eu de la chance.

– De la chance, oui. » Rhee eut un sourire ironique, un peu distant, comme si on venait d'évoquer un de ses amoureux du temps jadis. « Et j'espère que tu es heureuse, Melissa. Parce que je ne veux que ton bonheur.

– Eh bien... » La jeune femme se contraignit à rire. « Dans l'ensemble, oui. »

Sa cousine attendit la suite, souriante et patiente comme une vendeuse devant une cliente, et après quelques secondes, Melissa comprit que Rhee ne briserait pas le silence, aussi n'eut-elle pas d'autre choix que d'expliquer ce qui se passait.

« Tu sais, dit Rhee une fois que Melissa l'eût mise au courant pour Erzulie et Dirk, ça ne cesse pas de m'étonner.

— Ah bon ?

— Et pourtant, ça se produit tout le temps, cette manière étrange et merveilleuse qu'a le monde de réunir une chose et son opposé. Réfléchis, Melissa – ton mari, un Blanc, et qui plus est, un Blanc du Sud et un soldat du pays le plus puissant de la terre, qui s'unit à l'esprit d'une femme noire d'Haïti. La déesse de l'amour, l'opposé de la guerre. Et ça ne se limite pas à une simple aventure, ils sont comme mariés ! Qu'est-ce qui pourrait exister de plus fort ? » Des larmes jaillirent soudain des yeux de Rhee et, comme accablée ou somnolente, elle se tassa sur son siège, les traits figés, présentant une face de lune que Melissa trouva curieusement fascinante. Au bout d'un moment, sa cousine finit par se secouer et se redresser.

« Bon, dit-elle. Alors, comment tu réagis ?

— J'ai l'impression de devenir folle. »

Rhee hocha la tête comme si c'était la réponse la plus sensée possible. « Dirk te traite comment depuis son retour ? »

Brusquement démoralisée, Melissa promena son regard sur la salle. « Mieux que jamais, répondit-elle avec un sanglot étranglé.

— Pourtant, tu résistes.

— Je suppose que oui.

— Et pourquoi résistes-tu ? »

Le ton de Rhee était précis et si empli de respect pour elle-même et pour les autres que Melissa se sentit obligée de concentrer ses pensées. Peut-être dans le but de savoir ce qui comptait réellement dans sa vie. « Eh bien, il y a eu quelqu'un. Pendant l'absence de Dirk. » Elle parla alors de James.

« Cet homme, tu éprouves des sentiments pour lui ?

— Plus maintenant. En fait, je ne crois pas en avoir jamais éprouvé.

— Mais il t'attirait. Physiquement.

— Oui, je pense que oui.

— Tu trouves ça bizarre ?

— Je trouve ça mal.

— Tu t'imaginais que tu finirais tes jours sans jamais désirer coucher avec un autre homme ?

— Je ne sais pas. Je présume que je n'y ai pas réfléchi. »

Rhee la considéra un instant. « Tu l'as dit à Dirk ?

— Oh non ! Seigneur, non. » Elle se tut une seconde avant de reprendre : « Tu crois que je devrais ? »

Sa cousine haussa les épaules. « Dirk n'a pas une liaison avec une femme réelle, tu le sais très bien. Ce n'est pas vraiment comme s'il te trompait.

— Non, en effet.

— Et il n'a pas l'air de chercher à te cacher quoi que soit ?

— Mon Dieu, non. Il tient à ce que je sache tout. C'est simplement que... » Elle chercha ses mots. « Ça m'effraye, poursuivit-elle, se demandant si c'était la peur qui donnait une réalité aux choses. Je ne sais pas à quoi je suis confrontée, je ne sais pas ce qu'il a ramené ainsi à la maison, je ne sais pas s'il ne joue pas avec quelque chose de diabolique, de satanique. Tu comprends ce que je veux dire ? »

Rhee adopta une expression de neutralité pensive qui, malgré son sourire, ne trahissait rien. « Eh bien, d'après ce que tu m'as raconté, cette Erzulie semble représenter un tas de choses différentes. Une putain, un sex-symbol qui est en même temps une sainte et la Vierge Marie, une sorte d'ange gardien désirable – mon Dieu, pas étonnant qu'il soit d'une certaine façon amoureux d'elle. Mais représente-t-elle le

mal ? » Rhee parut se plier littéralement en deux. « J'ai besoin de quelques jours pour réfléchir. En attendant... » – elle avait surpris le regard paniqué de Melissa – « Ne fais rien de précipité. Sois gentille avec Dirk et laisse-le être gentil avec toi. Je pense qu'il traverse une phase délicate après son séjour dans un endroit pareil. Essaie de voir les choses sous cet angle.

– Bon d'accord. Mais qu'est-ce que je fais avec James ?

– Comment, qu'est-ce que tu fais ?

– S'il recommence à me harceler ?

– Enfin, Melissa, ce n'est pas difficile. Tu appelles les flics. »

Qui sait si des cérémonies vaudoues ne se déroulaient pas depuis toujours sous son nez, une version poulet frit propre à la Caroline du Nord et qu'elle n'aurait pas remarquée ? Peut-être, là, quelque part, pendant qu'elle se rendait à son travail au volant de sa voiture et qu'elle regardait défiler les champs découpés en rectangles qui s'étendaient jusqu'au mur sombre des arbres dans le lointain, ce voile dentelé de vert lumineux qui rappelait les jungles plus impénétrables de l'esprit. Il y avait du vaudou à Haïti, alors pourquoi pas ici ? Sur son insistance, Dirk lui décrivit les cérémonies qui lui semblèrent d'une nature assez chaotique encore que joyeuse, un peu comme quand on se baigne dans de grosses vagues. Melissa tenta de se représenter son mari, le plus blanc des Blancs, en train de danser au milieu de deux ou trois cents Haïtiens.

« Tu ne te sentais pas bizarre, le seul Blanc parmi cette foule ?

– Non, je me sentais bien, répondit-il. J'avais l'impression d'être tout à fait à ma place. »

Alors, où était le mal dans tout cela ? Le mal, c'était le

charnier que ses hommes et lui découvrirent derrière la caserne de l'armée haïtienne, les vingt cadavres qu'ils déterrèrent. Le mal, c'était *La Normandie*, le club des Tontons macoutes de Port-au-Prince avec ses photos de victimes placardées sur les murs. Le mal, c'était la mort qui planait partout, les cimetières et leurs dizaines de tombes de petits enfants. Le soir, allongée dans leur lit après qu'ils avaient fait l'amour, Melissa, tenant la main de Dirk, l'écoutait raconter jusqu'à ce qu'il s'endorme et retourne à ses exercices de tir. *Pan-pan, pof-pan-pan-pan*. Son congé s'était terminé la semaine précédente, et il faisait ses huit heures/dix-sept heures à Fort Bragg à s'entraîner en vue de sa prochaine mission. Colombie, Bosnie, Moyen-Orient ou peut-être Haïti 2^e épisode – les rumeurs variaient d'un jour à l'autre. Elle redoutait le moment où il allait repartir. Au bureau, elle recevait sans arrêt des appels où elle n'entendait que le souffle de son correspondant qui raccrochait aussitôt, tandis que le samedi suivant puis le mardi, Dirk lui souhaita gentiment bonne nuit pour aller coucher avec sa déesse. Comment les gens normaux vivaient-ils ? Elle tâcha de s'en souvenir. Entre-temps, elle attendit le coup de téléphone de Rhee comme on attend des résultats d'analyse, ce qui la rongea davantage qu'elle ne l'aurait cru ; et lorsque sa cousine appela enfin le mercredi, Melissa eut l'impression que le sentiment d'indépendance qu'elle avait cultivé durant toutes ces années s'écroulait lamentablement. *Merci mon Dieu pour l'existence de la famille.*

« Je perçois de drôles de vibrations dans cette histoire, lui annonça Rhee. Je pense que si je pouvais passer chez vous, ça m'aiderait. J'aimerais beaucoup voir cet autel qu'il a érigé. »

Elles organisèrent sa visite pour le lendemain : elles se retrouveraient au cabinet d'avocats vers midi et elles

rentreraient ensemble à la caravane manger un morceau.

Un déjeuner entre femmes, rien de plus. Après avoir raccroché, Melissa se contraignit à penser qu'elle n'était pas folle. Ce serait plutôt la réalité qui était devenue folle, tandis qu'elle, elle chevauchait son petit balai de santé mentale au cœur du tourbillon cosmique.

Le jeudi, la journée fut chaude, humide et brumeuse, le ciel couvert de nuages mousseux couleur graisse de bacon figée. L'atmosphère était lourde, impaludée – phénomène rarissime, il y avait eu une petite épidémie près de Myrtle Beach, preuve supplémentaire s'il en fallait du réchauffement de la planète – et en route pour la caravane, Melissa mit l'air conditionné à fond, de sorte que les mèches sur son front se soulevaient et s'agitaient comme des tornades miniatures. Elles parlèrent de l'ami de Rhee, un sergent de la Delta Force en retraite qui cultivait des roses de concours. « C'est un type bien, non ? demanda Melissa, cependant que les champs de tabac défilaient comme un jeu de cartes que l'on bat. C'est sérieux, vous deux ?

– Disons que nous sommes sérieusement heureux comme ça. Nous avons notre relation, nous avons chacun notre espace vital et c'est très bien ainsi. Ni lui ni moi n'avons envie d'habiter ensemble.

– Il paraît que ces militaires de la Delta Force sont de sacrés durs à cuire.

– Oui, bien sûr », répondit Rhee d'un ton désinvolte. Elle regarda un instant par la vitre les basses collines sablonneuses plantées de bruyères et de pins. « Mais les hommes sont bizarres. Je n'en ai jamais rencontré un qui n'ait pas besoin d'être materné ne serait-ce qu'un peu, et je pense que les gens sous-estiment cet aspect du sexe, l'aspect maternel de ce qui se passe dans un lit. Il y a le côté animal

et aussi cette quête dont personne ne parle. Parce qu'on se sentirait trop vulnérable, je suppose.

— Le sexe est un véritable marigot », dit Melissa en guise d'approbation. Elle tourna pour s'engager dans le chemin gravillonné qui menait à la caravane, et la forêt se referma autour d'elles, formant comme un brouillard vert. Les cimes des peupliers et des pins transperçaient la voûte du feuillage des cornouillers et des chênes des marais. Melissa s'imaginait qu'il y avait une présence au sein de ces bois touffus, une présence dormante, à l'instar d'un groupe de maisons vides. Au bout du tunnel d'arbres, la clairière apparut qui, inondée de lumière, brillait comme un coffret à bijoux. « C'est magnifique ! » s'exclama Rhee quand Melissa s'arrêta devant la caravane, une longue boîte en aluminium munie de minces volets noirs que la jeune femme avait arrangée de son mieux en semant tout autour des azalées et des massifs de fleurs qui faisaient comme des coussins jetés pêle-mêle. Elles entrèrent, et Melissa conduisit tout de suite sa cousine à la chambre d'amis. L'estomac noué, elle lui ouvrit la porte. L'autel semblait encore plus clinquant que d'habitude, aussi insensible à la raison que pourrait l'être un juke-box hurlant à fond. Rhee s'approcha, les mains jointes. Ne sachant pas ce qu'elle était censée faire, Melissa demeura sur le seuil.

« Tu préfères peut-être que je te laisse seule ?

— Peu importe », répondit sèchement Rhee.

Melissa éprouva le besoin impérieux de se rendre utile, aussi elle referma doucement la porte derrière elle, puis alla dans la cuisine préparer à déjeuner tout en réfléchissant aux vertus thérapeutiques des travaux domestiques. Ce qui expliquait peut-être, songea-t-elle en sortant la salade de poulet du réfrigérateur, pourquoi dans sa famille, les femmes étaient toutes des cuisinières exceptionnelles.

Quelques minutes plus tard, alors qu'elle mettait la table, elle entendit un bruit venant du couloir, un choc sourd pareil à celui d'un sac de pommes de terre heurtant le sol.

« Rhee ? »

Dans le séjour, l'horloge, une imitation d'ancien, égrena trois coups grêles.

« Rhee, ça va ? »

Arrivée devant la chambre d'amis, elle frappa. « Rhee, qu'est-ce qui se passe ? » Elle entrebâilla la porte et découvrit sa cousine étendue jambes et bras écartés sur le tapis à longues mèches, les yeux fermés, la bouche ouverte, le visage figé dans une expression d'extase. Melissa se précipita et s'agenouilla pour lui prendre le pouls et plaquer sa paume sur son front – son pouls battait normalement, et sa respiration était aussi régulière que le flux et le reflux. Quoi que ce soit, en conclut-elle, cela relevait du domaine psychique plutôt que médical, aussi elle s'assit, prit la tête de Rhee sur ses genoux et essuya le filet de bave qui luisait sur le menton de sa cousine. Pendant toute une succession de non-moments, sorte d'attente forcée mais pas désagréable, comme lorsque l'on patiente dans sa voiture devant un passage à niveau, Melissa resta là, à caresser les cheveux de Rhee et à écouter les oiseaux ainsi que les cigales dont le cri strident évoquait de minuscules tronçonneuses. Un délicieux sentiment de calme l'enveloppa, et pour un temps qui lui parut à la fois long et bref, ses angoisses se trouvèrent suspendues ; l'étrangeté de la situation n'avait soudain plus aucune importance. Au bout d'un moment, la sensation du plancher disparut, comme si elle flottait, enfermée dans sa bulle d'apesanteur, puis elle s'aperçut que ses pensées, vagues et diffuses, entourées d'une aura de tendresse, s'étaient portées vers Dirk. Elle aimait son mari, elle en avait la certitude, et alors qu'elle allait avoir une révélation, les

yeux de Rhee cillèrent et s'ouvrirent, étonnés, puis se fixèrent sur Melissa.

« Ahhh, fit-elle, poussant un profond soupir accompagné d'un sourire. Melissa.

— Ne bouge pas.

— Non, non, je me sens très bien. Je l'ai vue, Lissa, elle est belle, une splendide sœur noire. » Rhee se redressa avec un grognement, à l'image d'un mécanicien qui s'extirpe de dessous une voiture. « J'ai vu la blanche, aussi, mais elle était en retrait. Aujourd'hui, c'était l'autre qui était devant. Waouh ! » Elle se passa la main dans les cheveux. « C'était quelque chose !

— Tu es sûre que ça va ?

— Oui, oui, j'ai juste besoin de reprendre un peu mes esprits. J'aimerais bien un verre d'eau et deux aspirines si tu en as. » Elle s'était mise à genoux, déterminée à se lever. Melissa l'aida à marcher jusque dans la cuisine où elle accepta de s'asseoir. « Une sœur superbe, une peau noire comme de l'ébène et des cheveux tressés magnifiques qui lui descendent jusqu'aux fesses. Un corps à se damner. Mon Dieu, quelle beauté !

— Huh-huh, fit Melissa sans se compromettre, fouillant dans le placard.

— Et hautaine, poursuivit Rhee. Une diva, la reine des abeilles. Et si vieille ! Elle est là depuis le commencement. Une des ancêtres.

— Bon, dit Melissa, contente d'avoir quelque chose à faire. Est-ce qu'elle t'a... parlé ? »

Rhee réfléchit une seconde. « En fait, non ! Pas que je me souviens. On s'est juste regardées un moment. Des fois, ça se passe de cette manière.

— Mais les autres fois ? Est-ce qu'elles parlent, je veux

dire ? » Melissa posa les aspirines et le verre d'eau sur la table puis s'assit à son tour.

« Pas vraiment. » Rhee avala un comprimé. « C'est plutôt comme un courant qui circule, des pensées qui s'échangent.

— Ah bon. » Melissa regarda le deuxième comprimé disparaître. Elle rassembla son courage ; il fallait qu'elle pose la question carrément : « Tu crois qu'elle a un pouvoir maléfique ?

— Bon Dieu, Melissa, comment le saurais-je ? C'est une puissance qui a surgi dans ta vie, une force, une source, une cause, comme tu préfères. Quelque chose de naturel et qui va aussi au-delà, voilà comment je vois ça. » Rhee fit claquer ses lèvres. « Sinon, c'est à toi de répondre à la question. Je peux t'aider dans une certaine mesure, mais quant à savoir si c'est quelque chose de bien ou de mal, ça dépend surtout de toi. Tu es la seule à pouvoir en décider. »

Melissa s'était plus ou moins attendue à cette réponse, une variation sur le thème naguère familier du « quand tu seras grande » ; apparemment, le passage à l'âge adulte exige qu'on devienne son propre parapsychologue. Elles déjeunèrent, encore que Rhee, en état de léthargie, toucha à peine à son assiette. Sur le trajet du retour en ville, elle s'endormit, et arrivée dans le parking du cabinet d'avocats, Melissa dut la secouer pour la réveiller.

« Tu te sens capable de conduire ?

— Oui, ça ira, répondit Rhee, l'air d'aller déjà mieux.

— Tu es sûre ?

— Oui, oui !

— Bon. » Melissa se tut pendant que sa passagère cherchait son sac. « Je ne sais pas comment je pourrais te remercier.

— Oh, Lissa, le peu que j'ai fait, je l'ai fait avec plaisir. Tu

es ma cousine ! Et puis, nous sommes pareilles, les deux vilains canards de la famille. Mais crois-moi, tôt ou tard, ils viennent tous frapper à ma porte. »

Melissa pouffa de rire ; elle se sentait soulagée, et elle brûlait d'envie de savoir : « Qui ? »

— La vie est beaucoup plus intéressante qu'on ne le croit. » Après avoir récupéré son sac, Rhee ouvrit sa portière. « Tu serais très étonnée. Prends bien soin de toi, Lissa. »

Le soir en rentrant, Melissa trouva un message de Dirk sur le répondeur : il serait en retard, retenu à la base par une réunion avec les jeunes recrues. Elle se changea et alla courir, puis elle entreprit de préparer le dîner, tandis que la sueur qui séchait sur sa peau laissait un résidu collant comme de la sève. Il faisait déjà assez nuit pour voir au-dehors danser les lucioles quand elle remarqua combien tout était silencieux ; en général, elle mettait de la musique et chantait dans la cuisine, mais ce soir, elle n'y avait pas pensé, un oubli qui la mit mal à l'aise et lui donna la chair de poule. Elle s'interrompit dans sa tâche et écouta, le regard fixé sur la fenêtre. Elle commençait à avoir peur, envahie d'un effroi quasi religieux à la pensée que James l'observait, caché parmi les arbres. Soudain, elle pivota et se précipita pour fermer la porte à clé, puis elle demeura immobile, l'oreille tendue, la main sur le loquet. Un instant plus tard, elle se ravisa et le souleva.

Si tu croyais vraiment qu'il était là, est-ce que tu aurais rouvert ? s'interrogea-t-elle. Es-tu si courageuse ? Elle alla inspecter toutes les pièces puis, sans raison particulière, elle entra dans la chambre d'amis. Il y avait juste assez de lumière pour lui permettre de distinguer l'autel, le bric-à-brac digne d'un étalage de marché aux puces qui jonchait les étagères ainsi que les images de la Vierge aux couleurs de

mauvaises bandes dessinées. Elle s'approcha et joignit les mains comme Rhee l'avait fait ; dans la clarté laiteuse, les deux Madones semblaient la considérer avec cet air de supériorité propre aux top models.

Melissa attendit, plantée là. Elle entendait sa respiration, son cœur qui cognait dans sa poitrine. De petites douleurs, des démangeaisons se manifestèrent. Au bout d'un moment, il lui parut nécessaire de dire quelque chose :

« Je... », commença-t-elle. Le mot avait claqué comme un coup de feu dans la petite pièce. Je quoi ? Je sais que vous êtes là ? Ça avait l'air complètement idiot. Elle prit une inspiration et essaya de nouveau : « J'arriverai peut-être à vivre avec vous, dit-elle, se demandant si elle ne perdait pas la tête. Mais je tiens à ce que vous sachiez que Dirk est à moi. C'est moi qui l'ai trouvé la première, je l'ai épousé, il est pris. Et si vous vous figurez que je vais renoncer à lui... »

Elle ressentit un fourmillement, un picotement le long de la colonne vertébrale. Est-ce que cela avait une signification ?

« ... eh bien, vous vous trompez. »

Une espèce de spasme, un sentiment d'exaspération, un rire étranglé. Qu'est-ce qui se passait ? Elle était forte, elle avait l'esprit clair, et elle éprouva une bouffée d'affection fraternelle pour cette... cette chose, cette Erzulie qui avait bouleversé son univers. Melissa percevait maintenant tout l'humour qu'il pouvait y avoir dans cette histoire, et les Madones elles-mêmes semblaient amusées, ce qui s'exprimait par de petites rides autour des yeux et de légères ombres aux commissures des lèvres. Contre quoi, exactement, se battait-elle ? Contre, peut-être, une espèce d'organisme étranger, et elle resta un moment à réfléchir, sachant avec certitude mais sans être capable de se l'expliquer, qu'elle était parvenue à quelque chose. Une

pointe de lucidité, peut-être. Un retour à un certain équilibre. Elle se sentait plus âgée, et elle comprit que ce ne pouvait être que positif. Elle retourna dans la cuisine, pénétrée de ce sentiment et, allumant la chaîne stéréo, elle se demanda si cela voulait dire que sa vie venait de changer.

Cinq minutes plus tard, Dirk entra en trombe, plaquait son pelvis contre le sien en l'embrassant. Il prit une bière dans le réfrigérateur et fit sauter la languette.

« Eh bien, baby, dit-il, c'est le Koweït. »

Melissa poussa un cri.

« Hé, c'est pas si terrible. Il y a environ trois millions de mines laissées par la guerre et on va montrer à leurs gars comment les déterrer. »

Des mines. Melissa résista à l'envie de s'arracher les cheveux. « Tu pars quand ?

— Pas avant six semaines. » Il l'attira contre lui et glissa la main sous l'élastique de son short. « Tu crois que tu pourras me supporter tout ce temps-là ? »

Dans le courant de la nuit, Melissa eut l'occasion de se faire la réflexion que le sexe sentait beaucoup comme une salade mélangée, composée de radis, de fenouil, de carottes râpées et, peut-être, assaisonnée d'une cuillerée à soupe d'échalotes hachées. Cette pensée lui vint alors que, nue dans le lit, les genoux levés, elle faisait une tente avec le drap. Couché à côté d'elle, Dirk dodelinait de la tête pendant qu'ils passaient en revue les événements de la journée. Melissa mentionna qu'elle avait déjeuné en compagnie de sa cousine, la parapsychologue.

« Parapsychologue, dit-il d'une voix lointaine. Je la connais cette dame ?

— Non, tu ne l'as jamais rencontrée.

— Ah bon ? Elle pratique le vaudou ?

— Disons plutôt qu'elle suit son propre chemin.

— J'aimerais bien faire sa connaissance, dit-il, apparemment prêt à s'endormir.

— Eh bien, je vais l'inviter avant ton départ. » Melissa changea de position, et les draps crépitèrent doucement. « Raconte-moi, comment ça va être là-bas, au Koweït ?

— Chaud, répondit-il d'une voix à peine audible. Du sable. Des chameaux et des chameliers partout.

— Du vaudou ? »

Il murmura une réponse incompréhensible. Une minute peut-être s'écoula. Melissa entendit une chouette hululer. Des milliers de grillons des champs chantaient à l'unisson comme autant de maracas synchronisées.

« Encore que d'une certaine façon, je crois que tout est du vaudou.

— Hein ? »

Elle hésita, analysa ses sentiments puis en conclut que, somme toute, elle n'allait pas si mal. « J'ai dit que, d'une certaine façon, tout était du vaudou », répéta-t-elle. Elle ajouta qu'elle ne comprenait pas vraiment, mais qu'elle assumerait. S'il estimait que c'était essentiel à sa vie, elle lui ferait confiance, elle tâcherait de s'adapter. Parce qu'elle voulait qu'ils...

« Ma chérie, je t'aime tant », lâcha-t-il soudain avec un accent dramatique, presque larmoyant.

L'espace d'une seconde, elle crut qu'il se moquait d'elle, jusqu'à ce qu'il reprenne sur le même ton : « Le capitaine a pris les choses en main. Pas question de déconner, c'est les ordres. Pigé ? Position de tir. »

Ainsi, il avait dormi pendant tout son grand discours de compromis. *Pan*, soufflait-il dans son oreille. *Pan-pan, pof-*

pan-pan-pan ; l'exercice de tir était parti pour la nuit, en mode semi-automatique. Melissa soupira et allongea les jambes, si bien que le drap s'épanouit autour d'eux comme une fleur géante. Dans six semaines, elle serait donc de nouveau seule. L'épisode James jetait une ombre sur son esprit, comme une tache inquiétante sur une radio ; elle redoutait le départ de Dirk, mais dans le même temps, elle avait hâte de savoir si, cette fois, elle s'en sortirait mieux. Elle repensa au petit drame qu'elle avait vécu devant l'autel et tenta de tirer des conclusions du picotement, de la présence qu'elle avait cru percevoir, ce qui, avec le recul, lui paraissait aussi anodin qu'une petite décharge d'électricité statique. Elle ne savait plus trop quoi penser de tout cela : le vaudou, le désir, les esprits portés sur le sexe, les rêves qui canalisent les informations comme un flux vidéo – si tout cela existait, la question de notre identité n'était pas près d'être résolue. On pouvait devenir fou à force de se la poser, supposait-elle. Certains le devenaient, mais est-ce que d'autres y trouvaient la paix ? Enfin, il restait au moins ça, songea-t-elle en se tournant vers Dirk pour épouser ses creux et ses bosses. En tout cas, et quoi que la vie leur réserve, ça, c'était réel. Elle n'avait pas de mots pour mieux le définir. Melissa embrassa l'épaule de son mari, ferma les yeux et attendit le sommeil.

Le « Tigre » d'Asie

La « Myanmar Peace and Enlightened Leadership Cup » était le tournoi de seconde zone type qui ne faisait même pas partie du circuit asiatique. C'était le cul-de-basse-fosse du golf professionnel et c'était là que Sonny Grous gagnait désormais sa vie quand il n'était pas occupé à manquer le cut du Hooters Tour ou à arnaquer quelques centaines de dollars dans des paris sur le parcours d'une banlieue américaine ou une autre. Débutant à vingt-trois ans sur le PGA Tour, il avait remporté deux tournois en l'espace de neuf mois, ce qui avait inspiré à *Golf Digest* un long article intitulé : GROUS, LA JEUNE POUSSE. Originaire de Linwood, Texas, et passé par l'université d'Austin, c'était un garçon souriant, costaud, doté d'une forte personnalité ainsi que d'un grand jeu impressionnant que ses pairs surnommaient « boulet de canon ». La carrure d'un « videur de boîte de strip-tease », voilà comment le décrivait Fuzzy Zoeller, cent kilos de chair malléable autour d'une carcasse de près d'un mètre quatre-vingt-dix, un visage assorti, large et massif, surmonté d'une frange de cheveux blonds dignes d'un surfeur. Qu'est-ce qui lui plaisait le plus sur le Tour ? « Tous les trucs gratuits, avait répondu Sonny. Je ne me lasse pas des trucs qu'on nous file. » Les balles, les clubs, les sacs, l'habillement, l'équipement complet ; il ne parla pas de l'alcool qui coulait à flots, pratiquement à l'œil, ni des femmes qui, dans chaque ville, traînaient autour des greens d'entraînement et jaugeaient les joueurs, vêtues de tops dénudant le nombril et de mini-shorts à vous donner de drôles d'idées. Ces premières années, bercé par le succès et les aventures féminines, il eut l'impression de vivre un rêve, et quand il se réveilla et comprit qu'il allait devoir bosser dur pour réussir, sa chute était déjà entamée.

Tout le monde doit bosser dur. Nicklaus, Watson, Norman. Personne ne peut se permettre de ronronner – lorsqu’il réalisa à quel point la compétition était sanglante, il connut la peur, et les trophées si facilement acquis commencèrent à peser lourd sur ses épaules, mais à ce stade de désespoir tranquille où il en était arrivé, il n’oubliait pas qu’ils constituaient son gagne-pain, un passeport pour n’importe quel tournoi de guignols ou voyage aux frais de la princesse offert par une société en quête d’une éventuelle image de marque. Myanmar, lui proposa son agent, le nouveau nom de la Birmanie, dans l’entrejambe moite et irrité du monde. Pas l’endroit le plus politiquement correct qu’on connaisse, certes, et qui figurait sur toutes les listes noires pour violations des droits de l’homme, sans compter que la plupart de l’héroïne disponible sur la planète provenait de là. C’était l’exemple même du pays du tiers-monde avec ses narcotrafiquants, ses chefs de guerre, son effroyable pauvreté et un régime à côté duquel celui de la Chine paraissait démocratique, sans oublier une vraie sainte et martyre assignée à résidence, cette femme séduisante qui s’était vu attribuer le prix Nobel de la Paix – comment s’appelait-elle, déjà ? Par contre, les généraux qui dirigeaient le pays étaient des fondus de golf. Après trente ans d’isolement incohérent, on construisait des domaines et des parcours par dizaines, si bien que ce sport devenait une source de devises. On avait décidé d’organiser un tournoi afin de promouvoir l’image quelque peu ternie du pays, mais il y avait un problème : qui, doué du moindre bon sens, accepterait de venir ? On offrait aux pros américains d’un certain niveau dix mille dollars garantis, tous frais payés, bien entendu, plus une prime de soixante mille dollars au vainqueur de ce qui s’annonçait comme une compétition des plus faciles.

« Surtout, tu ne parles pas de politique, l'avertit son agent.

— Ouais, super, dit Sonny qui n'avait plus voté depuis la cinglante défaite de Dukakis.

— Tu y vas, tu joues et tu repars. Je t'ai dégagé un engagement dans l'Ozarks Open dans deux semaines. »

Sonny débarqua de l'avion à Rangoon – *Yangon* selon la désignation post-impérialiste officielle –, respira une bouffée d'air alluvial, dense et humide, et songea : comme chez moi ? Non, il ne pouvait pas être plus loin de Linwood et de la puanteur des eaux croupies du golfe du Mexique, mais l'agglomération urbaine de Rangoon avec sa saleté et ses rues provinciales dégagait une atmosphère de petite ville. Le smog dissimulait d'étonnants contrastes faits d'orchidées et de fumier. Les toits en tôle ondulée rouillée et les murs en stuc zébrés de traînées de mousse semblaient figurer quelque chose de plus éternel, de plus organique. À tout instant de la journée, on entendait des coqs chanter, et même les heures de pointe paraissaient manquer de cette intensité propre aux grandes capitales mondiales, réduites à un bruissement qui lui agaçait les oreilles comme le tintement de milliers de billes de billards électriques.

De sa chambre d'hôtel au clinquant international, il pouvait admirer les jonques chinoises qui glissaient sur le fleuve, spectacle égalé seulement par les habitants de la ville, des gens minces et gracieux à la peau couleur noix de cajou et aux cheveux qui, dans le soleil, brillaient d'un éclat bleu nuit. Autre merveille : ils ne le haïssaient pas ! Des pauvres qui achetaient leurs cigarettes par une ou deux et qui, pourtant, ne lui reprochaient pas leurs épreuves, à lui, une grande gueule d'Américain au teint rose dont la balourdise les faisait grincer des dents et pouffer de rire. À la Shwedagon Paya, il déclencha presque une émeute sur son passage, ponctuée de cris de *bo gyi*, gros type, tandis qu'il

suivait son guide dans l'enceinte du temple. Sur l'esplanade des dévotions, une jolie fille timide, toute vêtue de jaune et de blanc, s'approcha de lui et demanda :

« Vous aimez le Bouddha ?

— Ma chérie, répondit Sonny, se sentant si seul et si ému qu'il l'aurait volontiers soulevée dans ses bras pour l'emporter chez lui, j'aime tout le monde. »

Shwedagon : il n'avait jamais rien vu ni imaginé de tel, un immense parc à thème, celui de l'âme, en technicolor, cinq hectares de temples, de statues et de tombeaux incrustés de pierres précieuses qui entouraient la flèche de l'extraordinaire *zedi* en forme de cloche. Sonny resta un moment à contempler la masse dorée étincelante avec sa base arrondie qui allait en s'effilant, et il s'aperçut que ce qu'il regardait ainsi n'était rien d'autre que le plus grand tee de golf du monde, mais renversé. Un présage ? Pendant ce temps-là, son guide avait entrepris d'énumérer les grands principes du Bouddha, expliquant à Sonny que la vie est *dukkha*, souffrance et illusion, que le cycle du *thanthaya*, la mort et la renaissance, se poursuit tant que le désir perdure, et que par le *bhavana*, la méditation, on peut atteindre le karma propice à l'éveil et au nirvana. *Oui*, pensa Sonny, *oui, oui, c'est vrai* – il sentait quelque chose naître en lui, une mélancolie, un sentimentalisme, un abandon qui ressemblaient aux premières lueurs de la sagesse, et alors qu'il descendait du socle, il rendit grâce à cet instant en distribuant de l'argent à tous les bonzes qu'il croisait.

Le jeudi matin, il y avait d'autres moines autour de la première aire de départ, des hommes âgés tout ratatinés en robe orange qui se tenaient sur le côté et psalmodiaient doucement. Sonny dit lui-même une petite prière, puis il plaça sa balle sur le tee, et pendant les quatre jours qui suivirent, il joua jusqu'à la nuit, balançant sur les fairways

des drives de trois cents mètres, plantant des coups de fer au drapeau comme des bombes intelligentes et employant sur les greens non pas son putter habituel mais un bâton de dynamite. Ses admirateurs croissaient d'heure en heure, une foule amusée mais dans l'ensemble novice qui criait : « Tigah numérah un ! » pour l'encourager, et alors que la référence à Tiger, « le Tigre », lui brisait le cœur, il se contraignait à continuer de labourer leur beau parcours tout neuf. Le dimanche après-midi, il répondit à leurs acclamations par un salut éhonté à la Rocky, mais sa véritable récompense, il l'obtint après le trophée et le chèque quand on l'introduisit dans la suite du dernier étage de l'hôtel où l'attendait le quarteron de généraux. Ah, les généraux ! – après avoir tenté en vain de bavarder avec eux au cours de plusieurs banquets nocturnes, il avait fini par les prendre en pitié. À quoi bon détenir le pouvoir si c'était pour vivre dans un état quasi comateux ? C'étaient d'étranges petits bonshommes, des types plutôt laids, bedonnants, aux fins cheveux teints, et qui possédaient à peu près tout l'attrait d'une bouteille de formol. Accueilli par l'atmosphère glacée qu'engendrait leur absence de charisme, Sonny s'assit et écouta la proposition du général Hla : ils désiraient qu'il devienne l'ambassadeur du golf de leur pays, leur conseiller pour les questions de tourisme et de sport et qu'il reçoive les dignitaires et les hommes d'affaires en visite au Myanmar. En échange, il bénéficierait d'une automobile, d'une maison, de frais de représentation pour un montant raisonnable ainsi que d'un salaire de vingt-cinq mille dollars par mois. « Nous vous demanderions aussi, ajouta Hla, cependant que ses collègues se penchaient en avant, en équilibre sur le bord de leurs sièges, d'avoir l'amabilité de nous donner des leçons particulières. »

Comme s'il avait réellement le choix ? À Dallas, son ex-

femme s'apprêtait à faire saisir sa voiture pour non-paiement de pension alimentaire. Là-bas ne l'attendaient que les échecs et les angoisses, la gueule de bois permanente laissée par une jeunesse dilapidée, alors qu'ici, il était passé en quelques jours de la condition de zéro à celle de héros.

« Messieurs, répondit-il, usant de tout son charme mielleux de Texan, je considérerais comme un honneur d'être votre ambassadeur du golf. Montrez-moi simplement où je dois signer. »

Le mardi d'après sa victoire, il était en possession d'une Mercedes, d'un gros paquet de dollars sur un compte de la Myanaddy Bank et d'un bungalow au National Golf Club, pur joyau datant de l'époque de l'Empire britannique. C'était un parcours du genre links, truffé de difficultés cachées, avec des tas d'approches aveugles et de doglegs piège, alors que ses fairways vert émeraude et ses arbres touffus évoquaient l'atmosphère humide et confinée d'une serre tropicale. Seule l'armée – la « Tatmadaw » –, les familles de militaires et leurs invités avaient le droit d'utiliser les somptueuses installations du National. Des caddies éclaireurs recherchaient les balles égarées parmi les arbres, tandis que de petits gamins en sous-vêtements attendaient au bord des pièces d'eau, prêts à plonger pour récupérer les balles tombées au fond. Au club-house, un bâtiment tarabiscoté défraîchi, vénérable héritage du temps jadis, des garçons en veste blanche amidonnée servaient tout ce qu'il y avait de plus raffiné en matière d'alcools et de cuisine indienne.

« Mes filles chéries, écrivit Sonny à Carla et à Christie, âgées respectivement de huit et dix ans, votre papa est toujours un vagabond du golf – c'était l'éternelle plaisanterie entre eux, plus ou moins drôle, sa tentative à demi avortée pour désamorcer les critiques autrement virulentes de son

ex-femme – mais il gagne à présent davantage d'argent que le président Bush. J'en enverrai la majeure partie à votre mère, aussi soyez gentilles et dites-lui d'arrêter de vous raconter que vous allez finir par mendier dans les rues. »

Le premier jour, il joua avec les généraux et une délégation de magnats japonais de l'acier. Souris, s'exhorta-t-il, souris, souris, quelle importance que ce soit le degré zéro du golf ? Il relança le bon karma en pensant à ses filles, puis expédia vers le Trou n° 1 un drive, véritable missile, d'une telle longueur et d'une telle précision que toutes les personnes présentes – les généraux, les magnats, les gardes du corps, les caddies édentés – poussèrent un « ohhh » transcendantal et admiratif pareil aux derniers échos d'un coup frappé sur le plus large gong du monde. Il remplissait ainsi ses obligations : avant d'entamer leurs discussions sur les questions de rendements et de prix, tous ces gros pontes devaient nouer des relations, et Sonny estimait que son rôle consistait à créer les vibrations adéquates. Le lendemain, entrant dans le pro-shop, il trouva un superbe vase asiatique qui l'attendait.

« C'est pour vous », lui annonça Tommy Ng qui tenait la boutique. C'était un homme mince et mélancolique, proche de la trentaine, un ancien boat people vietnamien qui avait appris le golf quand il était caddie au Keppel Club de Singapour. Il parlait de façon si précipitée et idiomatique qu'on aurait dit des pièces de monnaie qui dégringolaient d'une machine à sous.

« Comment, pour moi ? » Sonny avait peur de toucher au vase.

« Ces types avec qui vous avez joué hier, les Japonais. Ils vous l'ont envoyé.

– Pourquoi auraient-ils fait ça ? »

Tommy hésita avant de répondre : « Ils veulent être votre

ami. Ils veulent que vous ayez bonne opinion d'eux.

— Ah. » Ce n'était pas tant un pot-de-vin qu'un... un geste amical, disons, destiné à mettre un peu d'huile dans les rouages.

Il ne fallut pas longtemps à Sonny pour s'apercevoir que le golf était le lieu de tous les trafics. Pour faire des affaires en Birmanie, il était nécessaire de se ménager les faveurs des généraux, et le meilleur endroit pour cela était le links élégant du National. Ce qui, naturellement, permettait à Sonny de bénéficier des retombées économiques : dans les jours qui suivirent, il reçut une caisse de bordeaux de la part de financiers de Singapour, un éléphant sculpté de la part de barons du bois de teck thaïlandais et un sac de golf en peau de kangourou de la part de diamantaires malais.

« Vous êtes si populaire, dit Tommy Ng d'une voix froide comme un glaçon. Deux semaines au Myanmar, et voyez tous ces merveilleux amis que vous avez. »

Sonny était troublé – ces gens s'imaginaient-ils qu'il allait faire le maquereau pour leur compte ? Il n'était que le pro de service, un homme qui assurait le spectacle et dont le boulot consistait à les épater par la puissance de son swing et le pittoresque des histoires qu'il racontait sur la galerie du club-house après le parcours. C'étaient tous, généraux compris, des fouille-merdes, à l'affût du moindre ragot sur leurs joueurs favoris. *Vous avez déjà joué avec Palmer ?* lui demandait-on devant un verre. *Est-ce que Nicklaus était vraiment le meilleur ? Parlez-nous de Tiger ; il est aussi bon qu'on le dit ?* Et quand il n'avait pas de véritables anecdotes à leur confier, il en inventait, drôles ou dramatiques, afin de contenter tout le monde.

Une après-midi, une voix derrière son dos lança : « Vous ne trouvez pas bizarre qu'un Texan soit champion du Myanmar ? »

Sonny s'entraînait à entrer des putts de trois mètres. Il se retourna. Un homme grand et mince, bien bâti, l'observait, un Blanc à la dentition éblouissante et au casque de cheveux noirs lissés en arrière qui brillaient dans le soleil. Avec ses traits burinés de bon Américain, il paraissait tout droit sorti d'une pub pour Ralph Lauren.

« Si, peut-être », répondit Sonny, continuant plus ou moins à jouer ; il n'aimait pas trop avoir l'impression d'être espionné. « Mais j'y renoncerais volontiers en échange de quelques cheeseburgers dignes de ce nom. »

L'inconnu éclata de rire et se présenta : « Merrill Hayden. » Il ajouta qu'ils devaient jouer ensemble un peu plus tard.

« Je vous ai vu aux Masters en 87 », continua-t-il. Il avait une voix désagréable à la William Buckley, un petit ton supérieur, à l'image de tous les conservateurs, yachtmen et autres buveurs de champagne. « Le jour où vous jouiez aux côtés de Crenshaw. Ma femme et moi, nous vous avons suivi pendant presque tous les neuf derniers trous.

— Ah bon, fit poliment Sonny.

— Vous avez été formidable ce jour-là. Il me semble que vous avez rendu une carte de soixante-dix pour ce tour, ou je me trompe ? »

Sonny cligna des paupières. Qui donc était ce type ? « Exact, répondit-il. Mais le lendemain, ça a été plutôt galère. »

Hayden s'esclaffa. « Le général Myint m'a raconté que vous avez été sensationnel pendant le tournoi. La junte n'aurait pas pu être plus heureuse de votre victoire. »

Sonny supposa que l'autre parlait simplement pour parler. « J'ai juste joué comme d'habitude. » Il se pencha afin d'étudier le green. « Ainsi, vous connaissez Myint ? »

Hayden eut un petit rire. « Oui, vaguement. C'est le parrain de mon plus jeune fils. »

Sonny putta. La balle roula et s'arrêta à un mètre du trou.

« Et si on faisait équipe tout à l'heure ? proposa Hayden. Les civils contre les militaires. On verra quels dommages on est capables de leur infliger.

— Ouais, répondit Sonny sans s'engager. Pourquoi pas ? »

Ils jouèrent à six, selon l'ancienne formule baptisée « Crocodile thaï » : Sonny et Hayden contre deux paires de généraux, Hla et Zaw d'un côté, Tun et Myint de l'autre, les Américains leur laissant un avantage d'un coup à chaque trou. C'était l'élite, le noyau dur de la junte, et pourtant l'après-midi se déroula dans une atmosphère détendue, plutôt comme entre vieux couples que lors d'un premier rendez-vous : on avait l'impression qu'il y avait des connivences tacites, qu'il existait entre Hayden et les généraux une liberté et un respect mutuel, ce qui incita Sonny à surveiller ses paroles. Pendant les cinq heures qu'il leur fallut pour effectuer le parcours, Sonny apprit ceci au sujet de Merrill Hayden : il possédait des maisons à Aspen et à New York ; il était sorti diplômé avec mention de Princeton ; il avait une haute opinion de lui-même, ce qui était peut-être justifié, et il dirigeait en personne sa propre banque d'affaires. Par ailleurs, il avait un handicap de 3, un swing de facture parfaite, et après quelques trous, Sonny aurait été prêt à parier qu'en réalité, il jouait encore mieux. Ses ratés étaient trop flagrants, et ils survenaient toujours aux moments opportuns. En outre, il accordait systématiquement aux généraux les putts de moins d'un mètre.

« Il y a quelque chose qui ne sent pas bon », déclara Sonny. Hayden et lui fouillaient autour d'un fossé du trou n° 13, à la recherche d'une balle égarée par le drive de

Hayden. L'herbe était haute, visqueuse et coupante : une boîte de nuit que la nature aurait réservée aux cobras en chaleur. Sonny balançait son bois-3 comme un détecteur de mines.

« Je ne sens rien, répondit Hayden.

— Je parle de la partie. Si vous tenez à vous coucher devant ces types, faites-le sans moi. »

Hayden resta parfaitement calme. « Voyons, Sonny, vous savez très bien ce qu'il en est.

— Je sais qu'on perd huit cents dollars alors qu'on ne le devrait pas.

— Le pouvoir a ses privilèges. Ils s'attendent à gagner.

— Dans ce cas, il faudrait qu'ils jouent mieux. Tenez, voici votre balle. » Sonny se tourna pour s'éloigner. « Jouez. »

À la fin de la journée, il en était à moins douze cents dollars – l'équivalent d'un mois de frais de scolarité pour Carla et Christie dans leur école privée, d'un stage de tennis ou du prix d'un nouvel ordinateur avec tous les périphériques. Il soigna sa mauvaise humeur par deux Tsingtao avalées en vitesse pendant que Hayden informait les généraux des forages en cours dans le delta du Mékong. Unocal et Royal Dutch déployaient une intense activité ; British Petroleum cherchait à prospecter en bas de la péninsule. Sonny en était à sa troisième bière quand l'Américain entreprit de leur vendre Tesco Energy :

« Ils sont prêts à payer cinq millions de dollars pour les relevés sismiques du gisement 8, plus dix millions de droits de forage par puits. La Myanmar Oil and Gas bénéficierait d'une option d'achat pendant cinq ans, jusqu'à vingt-cinq pour cent au taux du marché. Et si la MOGE n'exerçait pas son option, elle continuerait à toucher les royalties habituelles.

— Nous n'avons jamais traité avec Tesco, dit le général Tun, jouant avec son fume-cigarette en ivoire.

— Non, mais vous savez comment je fonctionne, et je peux vous affirmer que c'est une compagnie en tous points aussi solide que celles que je vous ai amenées. Sur un terrain de cette taille, il vous faut le meilleur professionnel possible.

— Et le transport ? » questionna le général Zaw qui croquait des glaçons. C'était une longue phrase pour le général Zaw.

« Le transport se fera par le pipeline Yadana. Unocal est en principe d'accord pour nous laisser profiter de ses infrastructures. Et les gens de Tesco sont parfaitement conscients des questions de sécurité là-bas. Ils sont disposés à attendre qu'un accord avec les rebelles soit trouvé. »

Sonny sirota sa bière en assistant aux leçons de techniques de vente en douceur dispensées par son compatriote. Hayden était de ces personnes qui ont l'air baignées d'une sorte de lumière dorée, d'une aura attirant vers elle tout l'argent et tout l'amour. Jamais une parole maladroite, jamais un silence déplacé ; cet homme respirait la discipline et l'élégance. « La compagnie pense qu'il pourrait y avoir environ un billion de mètres cubes de gaz dans cette poche », poursuivit-il. Un billion de mètres cubes, ça fait combien de milliards, se demanda Sonny, jonglant avec les zéros. Les généraux écoutaient sans s'engager, ce qui ne paraissait pas outre mesure déstabiliser Hayden. Après leur départ, il vint s'attabler à côté de Sonny sous prétexte de finir son verre.

« L'affaire en est arrivée au point critique, confia-t-il. J'ai besoin de votre concours. »

Sonny éclata de rire. « Il me semble que vous vous débrouillez fort bien sans moi. »

Hayden le gratifia d'un sourire empreint de patience. « Laissez-moi vous dire d'abord ceci : je couvre vos pertes d'aujourd'hui, et il en sera de même chaque fois que nous ferons équipe. »

Sonny éprouva un sentiment de désespoir. Allait-il tomber encore plus bas ? Ce qu'on attendait de lui n'était pourtant pas si terrible.

« Je suis un pro, Merrill. Peut-être que je ne vaudrais plus grand-chose comme pro, mais je n'ai jamais... » Il se sentait nauséux, comme s'il avait le mal de mer. « Ce n'est qu'une mauvaise habitude à prendre.

— Et que je ne vous demanderai jamais de prendre. » Lorsque Hayden souriait, pensa Sonny, on avait l'impression qu'il se curait les dents – ce n'était qu'un geste d'hygiène élémentaire. « Je voudrais simplement que vous me donniez un coup de main. Vous savez ce qui est en jeu ?

— Je crois deviner. »

Hayden repoussa sa chaise et se leva. « Il est question de gaz naturel pour une valeur de cinq milliards de dollars – est-ce que ça vous aide à clarifier vos idées ? Un tas de gens désirent que ce contrat soit signé. »

Sonny se livra à un rapide calcul mental, cinq milliards de dollars sur la table en regard du piètre prestige que lui conférait son statut d'ex-star des greens. Et puis, à quoi bon se mettre des gens à dos, des gens puissants ? Sans compter que Hayden pouvait sans doute le faire virer aussi facilement qu'il se faisait monter un repas dans sa chambre d'hôtel.

« Bon », dit-il avec le maximum de mauvaise volonté. S'il foirait ce boulot-là, autant retourner à Linwood et se faire embaucher pour tondre les pelouses. « Je ne vous gênerai pas, si c'est ce que vous voulez dire », conclut-il, ce qui parut

satisfaire Hayden.

Un matin, un groupe de moines s'assit en position du lotus devant l'entrée principale du National, bloquant le trafic et, en règle générale, gâchant la journée de tout un chacun, jusqu'à ce que les soldats viennent les emporter comme autant de sacs de pailis. Sonny, qui observait la scène depuis l'escalier du club-house, en conclut qu'il s'agissait d'une forme de protestation, une manifestation non violente contre... contre quoi ? Certainement pas contre le golf en tant que tel. Le calme des protestataires, leur silence face au concert de klaxons des 4 × 4 le fascinaient.

« Les bonzes ne nous aiment pas », fit remarquer Tommy Ng. Il se tenait à la hauteur de l'épaule de Sonny, une marche derrière lui.

« Mais il y avait des bonzes parmi les spectateurs du tournoi, s'étonna Sonny. Ils nous bénissaient. »

Tommy réfléchit un instant. « Ce n'étaient pas les mêmes. »

De temps en temps, des fax pirates arrivaient au club-house, issus de groupes d'activistes internationaux, sur lesquels LIBÉREZ LA BIRMANIE barrait la première page. À titre de plaisanterie, ou peut-être simplement parce qu'il pouvait le faire, Tommy les montrait à Sonny avant de les déchirer en lorgnant dessus comme si c'étaient des photos pornos. Sur ces fax figurait souvent le portrait de Aung San Suu Kyi, la prix Nobel de la Paix, que les généraux avaient assignée à résidence.

« Vous savez, une fois j'ai essayé de la voir, raconta Tommy, l'air si pince-sans-rire que Sonny soupçonna quelque nouvelle plaisanterie aigre-douce de sa part. Je voulais lui demander ce qu'on ressentait à ne pas être sorti

de chez soi pendant sept ans. Même pas une promenade dans la rue – ça doit faire bizarre, non ? Mais les flics m'ont pratiquement sauté dessus dès que j'ai tourné le coin, et ceux-là, ce n'étaient pas des tendres, on s'en rendait compte aux Ray Ban et à la façon dont ils les portaient. Je commençais à me dire que j'avais commis une sacrée gaffe quand le capitaine s'est aperçu que j'étais en mesure de lui arranger un parcours. » Tommy cligna des paupières, un peu comme une balle qui hésite au bord du trou. « Depuis, nous sommes devenus de bons amis », ajouta-t-il négligemment.

Sonny savait additionner deux et deux, de même qu'il savait combler les vides. Quand il circulait en ville lors de ses rares journées de congé, il voyait les policiers et les militaires à tous les carrefours, les barbelés, les postes de contrôle ainsi que les panneaux mis en place par le pouvoir dont les slogans ridicules exhortaient les Birmans affamés à de plus grands sacrifices encore. « Notre pays, lui déclara un jour avec cynisme un conducteur de trishaw, est gouverné par une bande d'abrutis. » Si c'est eux qui le disent... La seule chose dont Sonny était sûr, c'est que les généraux trichaient au golf comme des voyous. Au début, il s'en offusqua, pas seulement parce qu'ils trichaient, mais parce qu'ils le faisaient sans vergogne, comme s'ils avaient le droit de placer sur un tee leur balle égarée dans un rough, de la sortir d'un petit coup de club de derrière les arbres, de la pousser du pied ou d'améliorer sa position dans les bunkers, des trucs puérils de joueur à la petite semaine, indignes de leur statut de dirigeants de la nation, encore qu'au fil du temps, Sonny se mit à combler d'autres vides, à percevoir les liens qui unissaient le pouvoir politique à des personnalités douteuses. Il repensa au tournoi pro-am auquel il avait participé des années auparavant avec George Walker Bush, à

l'époque où le futur président n'était encore que le gentil propriétaire de l'équipe des Texas Rangers. « Vous savez comment sont ces joueurs latins, avait dit à Sonny le jeune Bush avec ce petit sourire suffisant qui le caractérisait. La première chose qu'ils font quand ils signent un gros contrat, c'est de payer une nouvelle paire de seins à leurs femmes. »

« Mes filles chéries, écrivit-il sur la carte postale qu'il leur envoya ensuite, pour la première fois de ma vie j'ai des patrons, et je trouve ça très intéressant, c'est le moins qu'on puisse dire. Il faut que je travaille pratiquement tous les jours – je suppose que c'est ce que je mérite pour avoir été un vagabond pendant toutes ces années, ha, ha ! Mais du coup, j'ai appris qu'être patron est le meilleur des boulots qui existent. Alors, travaillez bien et ayez de bonnes notes pour que vous puissiez vous aussi devenir des patrons. »

Sonny sentait un changement en lui, quelque chose d'océanique, comme une différence de profondeur, peut-être une plus large ouverture d'esprit. Il lui semblait qu'il commençait à comprendre quel était le chemin emprunté par ceux qui réussissaient dans la vie, et son apprentissage se poursuivait pendant les parcours qu'il effectuait avec Merrill Hayden. Il observait de près son compatriote, notait les vêtements qu'il portait, l'aisance de ses mouvements, ses talents de diplomate, la façon dont, par exemple, il flattait les généraux : jamais il ne leur adressait directement de compliments sur leurs entreprises, ce qui aurait impliqué la possibilité d'une divergence d'opinion, mais il se contentait de leur dire qu'ils travaillaient trop, qu'ils sacrifiaient leurs loisirs au bien du pays. Oui, acquiesçaient les généraux avec gravité, oui, c'est vrai, nous ne vivons que pour servir le peuple. Le lendemain, une enveloppe arrivait au Strand Hotel pour Sonny, contenant l'argent destiné à couvrir ses pertes de la veille, arrondi à la centaine supérieure.

Il y avait là un aspect sordide, ce qui ne l'empêchait pas d'empocher les billets, cependant qu'il rédigeait mentalement un mot pour s'excuser auprès de ses filles. Un jour, en fin d'après-midi, il traversait la galerie du club-house quand Hayden l'appela :

« Sonny, venez boire un verre. »

Il était en compagnie d'un autre Américain, un homme trapu, musclé, d'environ trente-cinq ans, aux courts cheveux noirs qui enveloppaient son crâne comme du feutre. Hayden le présenta : Kel McClure, de l'ambassade. Lequel McClure ajouta qu'il appartenait à la section politique.

Les trois hommes s'assirent. Sonny commanda une bière.

« Ainsi, vous êtes le Tigre d'Asie », dit McClure.

Sonny demeura une seconde interloqué. « Pardon ?

— Vous êtes le Tiger Woods d'Asie.

— Mon vieux, le seul Tiger Woods d'Asie est Tiger Woods.

— Sonny est un excellent golfeur, intervint Hayden. Et un professeur remarquable – il a déjà fait baisser de quatre coups le handicap du général Myint.

— Bravo, bravo », dit McClure avec un grand sourire à l'intention de Sonny. Il avait des sourcils pareils à des cocons noirs, une longue mâchoire spatulée et un menton bleu de barbe.

À cet instant, le téléphone portable de Hayden sonna. « Excusez-moi, dit-il, consultant l'écran. Il faut que je prenne cet appel. Allô ? »

McClure se radossa et but une gorgée. Il ne cessait de jeter à Sonny des regards de crétin super macho.

« Vous vous plaisez ici ? aboya-t-il.

— Oui, bien sûr. En tout cas, la dernière fois que je me suis posé la question.

— J'espère que vous n'ignorez pas que l'avenir de ce pays

est entre vos mains. »

Sonny éclata de rire.

« Vous croyez que je plaisante ? poursuivit McClure, imperturbable. Eh bien, pas le moins du monde. Le destin de cette nation dépend de vous. Si jamais un gouvernement civil pacifique doit voir le jour ici, le golf y aura joué un rôle capital. C'est un fait documenté. » McClure s'interrompt pour avaler une gorgée avec un côté compulsif. « Le Département d'État a publié un rapport officiel l'année dernière, une étude remarquable. Elle montre que les pays qui pratiquent la culture du golf tendent irrésistiblement vers la démocratie, l'économie de marché et tout ce qui est propre à nos sociétés de libertés. Ces pays-là font rarement la guerre, et s'ils la font, ce n'est jamais l'un contre l'autre, alors que ceux qui ne pratiquent pas le golf ont un profil beaucoup plus belliciste.

— Oui, je vois, acquiesça Sonny, à peu près certain qu'on se payait sa tête.

— C'est logique, reprit McClure. Le golf est le sport bourgeois par excellence. Et que veut la bourgeoisie ? Elle veut la paix. Elle veut l'ordre. Elle veut la sécurité. Elle veut une structure sociale propice aux affaires pour qu'elle puisse en tirer le maximum de profits, gagner des tonnes de fric. C'est l'effet civilisateur de la bourgeoisie et des classes moyennes, et sans elles, la démocratie est pratiquement mort-née au Myanmar. »

Sonny but une longue rasade de la bière qu'on venait de lui apporter, ravi de pouvoir échapper au regard de McClure ; avec son jargon ésotérique et ses regards de serial killer, il aurait fait un membre assez présentable de la famille Manson. Pendant ce temps-là, Hayden négociait une affaire, une espèce de troc saugrenu à propos de barils de pétrole du Kazakhstan.

« Réfléchissez, continua McClure. Le business, c'est une question de relations et de confiance, d'accord ? C'est pour ça que partout où vous allez, si vous cherchez à conclure des affaires et à ramasser des fortunes, le premier endroit où vous rendre, c'est le golf du coin. Prenez ce type-là – il désigna Hayden du menton –, les affaires qu'il a faites ces dernières années, eh bien, je parie qu'elles représentent quelques points de PNB en plus à elles toutes seules, mais sans le golf, il ne serait arrivé à rien. C'est là qu'il a rencontré les généraux, qu'il a gagné leur confiance. Et maintenant, il est devenu l'intermédiaire indispensable au Myanmar – tous ceux qui sont dans le pétrole doivent passer par lui s'ils veulent avoir une chance de réussir. »

Au grand soulagement de Sonny, Hayden coupa enfin la communication et rangea son portable. « Désolé, dit-il, prenant son verre.

– J'expliquais à Sonny à quel point le golf était essentiel pour l'avenir du Myanmar, dit McClure. Et je lui disais qu'il était personnellement à même d'y apporter une importante contribution. »

Hayden approuva : « C'est vrai, Sonny m'a sans nul doute facilité les choses ici. Ce qui me rappelle, Sonny, que je comptais vous associer à ce coup-là. Nous avons un groupe d'investisseurs qui envisage de construire un complexe de golf dans la péninsule, et nous aimerions bénéficier de vos précieux conseils. Vous pourriez visiter le site, examiner les plans de l'architecte, ce genre de choses. Je pense que votre réputation dans le monde golfique ajouterait beaucoup de crédibilité au projet. »

Sonny faillit éclater de rire – sa réputation, certes, mais surtout auprès de ses créanciers. « Je ne vois pas très bien en quoi je pourrais vous être utile, mais je vous aiderai de mon mieux, et avec plaisir.

— Formidable ! Soixante-quinze mille dollars vous paraissent-ils corrects ? Comme honoraires, j’entends. »

Sonny s’efforça d’adopter un air détaché. « Oui, ça me paraît correct. Plus que correct. »

McClure, un large sourire aux lèvres, se cala dans son siège et écarta grand les bras. « C’est extraordinaire, déclara-t-il. Je suis tellement fier de vous, les gars. C’est exactement le type d’investissement qui convient au Myanmar. »

Hayden se tourna vers lui, impassible. « Si vous voulez vous joindre à nous, Kel, vous êtes le bienvenu. Nous acceptons encore quelques capitaux. »

McClure rit et s’empressa de faire des gestes de dénégation. « Vous plaisantez. Vous autres, vous jouez dans la cour des grands. Moi, je ne suis qu’un garçon pauvre, n’oubliez pas. Un modeste fonctionnaire qui tâche simplement de faire son travail. »

Sonny dormait mal. La nuit, le bungalow se refermait autour de lui comme une tombe, sorte de drame personnel récurrent accentué par la coupure d’électricité qui se produisait tous les soirs à dix heures. Plus de lumière, plus d’air conditionné, plus de civilisation. Allongé sur son lit, le souffle de sa respiration effleurant le couvercle du cercueil, il écoutait les bruits du dehors, le grondement pareil à celui de réacteurs émis par les grenouilles en chaleur, le grincement fricatif des insectes en train de faire l’amour à plusieurs. Le tout, ajouté au flot boueux de ses pensées, composait une espèce de délire nocturne, bien qu’il y eût des moments où il parvenait à quitter son corps pour flotter au-dessus, comme dans un rêve où il se regarderait de l’extérieur – d’où sa vie lui paraissait plus surréaliste encore. *Birmanie*, murmurait-il pour essayer de lui conférer un caractère de réalité. *Birmanie*, *Birmanie*. Le mot était si

lourd de sens qu'il sonnait ainsi qu'une prière. Comment avait-il atterri ici ? Et comment allait-il en repartir ? La pensée de ses filles de l'autre côté de la planète lui donnait envie de pleurer, sans compter tout l'argent claqué, tous les amis qu'il avait blessés et perdus, la manière dont il se vautrait dans l'alcool, la bouffe et le cul, la manière dont il avait scandaleusement gâché le talent qu'il tenait de Dieu, et le passé qui tourbillonnait autour de lui comme un essaim de guêpes le tirait du lit, en sorte que l'aube violette teintée d'argent le surprenait souvent pieds nus et en caleçon sur le green à s'entraîner à rentrer des putts impossibles afin de s'éclaircir les idées. Un pour le British Open, se disait-il. Un pour le Masters. Un pour le PGA. Petit, il jouait à cela sur la belle moquette de sa mère, affinant ses dons en vue de la gloire qui, il n'en doutait pas, l'attendait, et ses rêves indésirables revenaient l'assaillir et occupaient l'espace qu'il s'efforçait de dégager au-dedans de lui. Mon Dieu, est-ce que cet enfant qui était en lui ne finirait pas un jour par s'en aller avec ses désirs ? Peut-être qu'on se libère seulement quand on gagne – difficile d'imaginer Tiger Woods rêvant encore de remporter le Masters, bien qu'après l'avoir remporté, peut-être qu'on en fait une obsession à l'envers en se jouant sans cesse sa victoire dans sa tête jusqu'à atteindre un plaisir orgasmique qui lui aussi rend fou.

Mon Dieu, tout cela lui semblait parfois si désespérant. Sonny savait qu'il ne contrôlait plus son système mental, mais il prenait conscience qu'il existait une autre voie, du moins en théorie. Quand, ses jours de congé, il s'aventurait hors du club, il voyait des bonzes partout, comme un reproche vivant, des bonzes qui mendiaient dans les rues, qui grouillaient autour des temples, qui psalmodiaient doucement, marchant en file indienne, et qui donnaient au monde une leçon de lucidité. Il y avait un groupe en

particulier, une poignée de moines frêles et âgés qui traînaient du côté des jardins de Mahabandoola en face de la banque d'où Sonny envoyait de l'argent chez lui. Une fois qu'il avait terminé ses opérations, il observait les moines qui, à la vérité, ne paraissaient pas faire grand-chose. Un peu de méditation, un peu de mendicité, un petit somme de temps en temps – pour eux, la vie avait l'air d'être un parcours serein, et Sonny les regardait pour tâcher de comprendre comment ils atteignaient cette paix. Il n'ignorait pas que le désir lui avait gâché la première moitié de son existence et que, s'il ne découvrait pas leur truc, le regret, sa contrepartie, risquait de lui en gâcher l'autre moitié.

Montrez-moi ! avait-il envie de leur crier. Montrez-moi comment vous faites ! Où est-ce que je dois signer ? Mais il y avait toujours quelque chose qui le retenait, un élément culturel profondément enraciné en lui : il était américain et le mauvais karma était son lot quotidien. C'était au golf que Sonny Grous appartenait, là où les businessmen traitaient leurs affaires qui se chiffraient en milliards de dollars et où les dictateurs venaient se détendre après avoir consacré leur journée à écraser le peuple. Et McClure, où le situer ? Il débarquait au club plusieurs fois par semaine, invité par l'un ou l'autre des membres les plus douteux de la clique du National que l'on disait liés au trafic de drogue ou à celui de jeunes paysannes envoyées en Thaïlande comme esclaves sexuelles. Le haut des bas-fonds, tel était le milieu où Kel naviguait. Sonny supposait qu'il travaillait pour la CIA, encore qu'il ignorât sa fonction exacte. Une fin d'après-midi, alors qu'il avait joué au professeur auprès du fils du général Tha, McClure arriva sur le practice avec un seau de balles.

« Mon vieux, gémit-il. Qu'est-ce que j'en bave ! Dites-moi ce qui cloche.

— Voyons », fit Sonny.

Kel sortit son fer-6 et expédia trois balles directement dans les arbres.

« Votre grip est mauvais, expliqua Sonny. Placez la main un peu plus sur la droite, là, comme ça. Et avancez légèrement les pieds par rapport à la balle. »

Cette fois, le coup de McClure partit bien droit. « Sainte mère de Dieu, dit-il en soupirant. C'est meilleur qu'une pipe ! Grous, vous êtes un génie.

— Continuez à frapper en gardant cette position. Qu'elle s'inscrive dans la mémoire de vos muscles. »

McClure tapa encore quelques balles. « Alors, Sonny, comment ça va, ces jours-ci ?

— On fait aller. La main sur la droite, vous voyez, vous recommencez déjà. »

McClure sourit et rajusta sa prise. « Vous avez vu Merrill récemment ?

— Il est dans le secteur. En fait, on a joué ensemble hier.

— Comment va-t-il ?

— Bien. Merrill va toujours bien. »

McClure éclata de rire. « Oui, c'est tout à fait lui. » Il se mit en position et fit un swing. La balle partit à gauche puis s'incurva pour finir à droite. Il prit une autre balle dans le seau. « Vous savez... » Il prépara son swing et frappa. Les deux hommes suivirent des yeux la trajectoire en courbe de la balle. « S'il décroche l'affaire Tesco, ce sera le plus gros contrat jamais signé dans ce pays. Plus gros que Unocal, plus gros que le gisement de Yetagun. Et notre cher Merrill touchera la reine des commissions. » McClure choisit une nouvelle balle. « Je me demande comment il va se débrouiller côté généraux.

— Il semble avoir de bons rapports avec eux », dit Sonny.

Ce qui fit hurler McClure de rire. « De bons rapports, en

effet, Sonny. Je suis sûr qu'ils ont même des rapports fabuleux. » Il s'interrompt et swingua. « Mais comment pense-t-il leur obtenir leurs cinq pour cent, voilà ce que j'aimerais savoir. »

Sonny ne répondit pas. Que les généraux touchent des pots-de-vin, il l'avait toujours présumé, mais sans juger utile d'approfondir la question. Il n'était que le pro de service, et le reste ne le concernait pas. McClure sourit puis balança un swing paresseux.

« Cinq pour cent de ce contrat, c'est de la dynamite, mon vieux, ça fait un sacré paquet de pognon. Je me demande comment il va se démerder pour encaisser une somme pareille sans que les agents fédéraux lui tombent dessus. Vous savez, il y a un tas de lois aux États-Unis qui interdisent ce genre de transaction. On pourrait probablement dénicher des histoires de drogue là-dessous. » Kel se tut et tapa un nouveau coup. « À propos, comment se présente le projet de complexe de golf ?

— Je n'en ai pas entendu reparler. Je suppose qu'il est au point mort.

— Ouais. » McClure cafouilla un instant dans sa prise. « Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est un drôle d'endroit pour un golf, tout au sud de la péninsule. Et en plus, avec les Karens qui foutent le bordel là-bas... » Il swingua et la balle partit droit. « Tesco compte investir dans cette affaire ? demanda-t-il comme en passant.

— Je n'en ai aucune idée. »

Kel soupira et lui adressa un sourire peiné. Sonny eut le sentiment d'avoir laissé tomber un compatriote, un natif comme lui de ce grand pays que sont les États-Unis, ce qui, tristement, ne l'étonnait plus.

« Bon, c'était juste comme ça, pour savoir », dit McClure

avec une négligence feinte. Il tapa encore quelques balles, puis reprit son sac. « Merci pour la leçon, professeur. J'ai l'impression qu'on a pas mal progressé. Mon vieux, peut-être qu'un jour, je finirai par aimer ce jeu. »

Le lundi suivant, Hayden entra au pro-shop et tendit à Sonny un chèque de soixante-quinze mille dollars rédigé sur le compte de la First Asia Golf Development Corporation.

« On est prêts à démarrer, dit-il. Le Dr Maung s'occupe des plans et on descend jeudi étudier le site. Le général Myint et le général Tun nous accompagnent. Vous êtes libre pour vous joindre à nous ? »

Sonny jeta un regard sur le chèque. Soixante-quinze mille dollars : les frais d'université pour Carla et Christie, en tout cas pour un an ou deux. « Bien sûr, répondit-il. Je suis libre. »

Sonny essayait de se rappeler la dernière fois où il avait pris un hélicoptère. Était-ce en 1993 ou en 1994 ? Oui, lors du Buick Open de 1994, lui semblait-il, mais c'était un vieux coucou à côté de ce superbe appareil tout de bleu-vert et de violet richement approvisionné en bouteilles de Coca et d'Evian ainsi qu'en gâteaux *bei moq* cuits du jour. Chaque siège était équipé d'un casque au moyen duquel étaient diffusées aux passagers les instructions en sept langues ; les pilotes, eux, vêtus du treillis de combat de la Tatmadaw, n'en avaient bien sûr pas besoin. Montés à bord avec tout le monde, ils s'étaient installés aussitôt aux commandes. Après quelques minutes de vol, Rangoon, maintenant réduite à l'apparence d'un coffre à jouets, céda la place à la laisse de vase du delta du Sittoung, puis au golfe dans lequel le fleuve boueux se jetait dans des tourbillons qui formaient des motifs cachemire de verts et de bleus électriques. En se penchant, Sonny apercevait leur escorte militaire constituée

de trois hélicoptères d'un vert olive terne qui traçaient dans le ciel une diagonale impeccable. Des mitrailleurs casqués s'encadraient dans les portes latérales, rabattus par le vent comme des insectes sur un pare-brise.

La voix de Hayden grésilla dans ses écouteurs : « Nous allons traverser le golfe de Mottama ici, dit-il, brandissant une carte par-dessus son épaule pour la montrer à Sonny. Ensuite, on longera la côte pratiquement jusqu'à Dawei. Le domaine se trouve au nord de la ville. »

Sonny fit son possible pour paraître intéressé. Il était assis à l'arrière avec le Dr Maung, un Thaïlandais de petite taille d'un âge avancé, l'air très digne et très sérieux, que Hayden lui avait présenté comme le roi des architectes de golf. Le Dr Maung était occupé à dessiner furieusement dans un carnet un trou Par 3 avec une pièce d'eau épousant les contours du green.

« Un drapeau piège à l'intention des gogos, dit Sonny, indiquant un petit monticule sur le green. Vous voulez les attirer par là. »

Maung sourit comme un malade. « Triple bogey, à moins d'avoir énormément de chance.

— Pour ce trou-là ? »

Le petit Thaïlandais acquiesça d'un signe de tête.

« Il y a beaucoup d'eau là-bas ? »

Maung se borna à hausser les épaules, puis il tapota l'extrémité de son crayon. « Très bonne gomme. »

Les écouteurs étouffaient le grondement des moteurs. Le ciel sans nuage était légèrement voilé d'un film laiteux évoquant un œil atteint de cataracte. Arrivés au-dessus de Kyaikkami, ils virèrent au sud et longèrent la côte déchiquetée de la péninsule, bordée d'un chapelet d'îles. Sur leur droite, la mer se déroulait en couches bleues d'un fin

grené, et sur leur gauche, la région montagneuse se dressait en à-pics verts dont la crête formait une ligne ondulante.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Hayden, se tournant pour attirer l'attention de Sonny.

— Superbe !

— Mieux que ça, c'est le paradis, corrigea Hayden. Et nous allons être les élus. »

Sonny but un Coca, tandis que Maung continuait à dessiner des trous improbables. Les yeux rivés sur le hublot, l'Américain laissa son esprit vagabonder, gagné par un état de rêverie où les minutes s'écoulaient sans consistance réelle. Peu de temps après, le pipeline Unocal apparut, entouré d'un puzzle composé de réservoirs, de stations de pompage et d'installations industrielles. Une balafre marquait sa route vers les montagnes.

« Nous sommes presque arrivés, dit Hayden, consultant sa montre. On n'a pas perdu de temps. »

Ils s'enfoncèrent dans les terres, survolant une succession de collines d'un vert étincelant dont la végétation diffusait une belle lumière enveloppée d'une brume phosphorescente. Un éclair accrocha le regard de Sonny, suivi d'un autre, de petites étincelles jaunes qui clignotaient au cœur de la verdure. Il contempla le panorama, empli d'une fascination rêveuse.

La voix de Hayden grésilla de nouveau dans son casque, laconique, teintée d'amusement. « Ne regardez pas, messieurs, mais je crois bien qu'on nous tire dessus. »

Soudain, l'hélicoptère vira sur la gauche, puis sembla tomber en chute libre sur quelques centaines de mètres. Le Dr Maung se mit à pousser de petits cris affolés, comme si ses circuits internes commençaient à griller. Des bouffées de fumée s'épanouissaient au flanc des collines, pareilles à des

fleurs de pissenlits ; l'un des pilotes hurla quelque chose à Hayden qui écarta l'un de ses écouteurs, puis hocha la tête avant de le recoller sur son oreille.

« On dirait qu'on a droit à une petite escarmouche en guise de bienvenue, dit-il à Sonny et à Maung. L'armée a délogé une poignée de rebelles de leurs terriers dans la jungle. » Il tapota son hublot. « En tout cas, voici notre golf. On devrait se poser dans deux ou trois minutes. »

Sonny se surprit à rire. « Vous voulez dire qu'on va atterrir ici ?

— C'est pour ça qu'on est là », répliqua sèchement Hayden.

Peu après, ils débarquaient de l'hélicoptère en haut d'une colline herbeuse offrant une vue sur la mer. Le sol était creusé de cratères à la suite d'un bombardement récent, et l'herbe roussie formait partout des motifs en étoiles. L'un des appareils militaires s'était posé quelques instants avant eux et, plantés sur la crête, les généraux Myint et Tun en compagnie de leur entourage observaient la jungle aux jumelles. Les deux autres hélicoptères rasaient le sommet d'une colline proche, et leurs moteurs émettaient les gémissements aigus d'une débroussailleuse.

BOUM.

« Mon Dieu ! s'écria Sonny en se baissant.

— Des mortiers », dit Hayden. Il déplia une carte topographique pour tâcher de s'orienter. À ses côtés, son carnet à dessin à la main, le Dr Maung étudiait le terrain à la jumelle. Des crépitements de mitrailleuses retentissaient non loin.

BOUM-BOUM, deux explosions se succédèrent. « Qu'est-ce que c'est que ces conneries ! » s'écria Sonny. L'impact était terrifiant, pareil à des couvercles de poubelles qu'on aurait

cognés l'un contre l'autre à quelques centimètres de ses tympan.

« Ce n'est pas aussi près qu'on l'imagine », dit Hayden d'un ton désinvolte, jetant un coup d'œil en direction de Sonny.

Des tirs d'armes légères claquèrent comme des coups de caisse claire, et après de nouvelles explosions de mortiers, Sonny n'aurait plus désiré qu'une chose : se coucher dans l'herbe et se faire le plus petit possible. Les combats paraissaient se dérouler sur la colline voisine.

« Bon, Sonny, lança Hayden. Voici comment l'affaire se présente. On achète la totalité du terrain entre le sommet de cette colline-ci et la mer. Notre frontière nord... » Il examina sa carte, puis désigna le versant d'une colline au loin. « ... est là-bas, et la sud court quelque part le long de cette vallée. Ça représente en tout environ neuf cents hectares, soit largement la place pour construire un domaine de luxe. Qu'en pensez-vous, Dr Maung ?

— Cela me semble parfait », répondit l'architecte. Avec ses jumelles collées devant ses yeux et ses lunettes noires remontées sur son front, il avait l'air d'un gros insecte, d'un mutant. « C'est miné ?

— Pas que je sache », dit Hayden.

BOUM-BOUM. Le tir de mortiers laissa un fourmillement puis une impression de vide dans les testicules de Sonny. Les hélicoptères mitraillaient à présent la crête, et on entendait au loin comme des bruits de scies à ruban. Les effilochures de fumée qui s'élevaient du sommet de la colline mettaient dans la bouche de l'Américain un goût âcre d'aspirine.

« Merrill, déclara-t-il avec tout le calme dont il était capable. C'est la guerre. »

Hayden éclata de rire. « Vous voulez me faire croire que

vous n'avez jamais rien vu de tel quand vous étiez sur le circuit ?

— C'est-à-dire que..., commença Sonny qui n'eut pas le courage de finir sa phrase.

— Détendez-vous, mon vieux. On ne risque rien. Les gentils ont la situation bien en main. »

BOUM-BOUM-BOUM.

Sonny aurait donné tous ses cheveux pour une bière. De fait, il se contenta d'emboîter le pas à Hayden et au Dr Maung qui arpentaient le sommet de la colline en étudiant le terrain. Hayden exposait les grandes lignes du projet, tandis que l'architecte fournissait les détails. On planterait de l'herbe dhoob sur les fairways et de l'herbe serangoon sur les greens, il y aurait des bunkers Harrison, des buttes et des fossés comme sur l'Old Course – ils avaient l'air de préparer une sorte d'anthologie des meilleurs golfs de la planète. « Réservoirs », ne cessait de répéter le Thaïlandais, jusqu'à ce que Sonny, à bout, finisse par comprendre qu'il parlait de plans d'eau. À moins que... La réalité lui jouait des tours, lui entortillait les idées, n'empêche qu'il se passait ici quelque chose qui allait au-delà de la simple folie. Certes, il voulait bien admettre qu'il était cinglé, ou que les autres l'étaient, mais en tout état de cause, ce n'était pas de cette manière qu'on dessinait un golf. On venait avec des ingénieurs, on venait avec des géomètres, on pataugeait dans la gadoue de la forêt vierge et on en dressait laborieusement la carte mètre par mètre. Par contre, se tenir là, en haut de la colline, et faire apparaître un parcours comme par magie, cela n'existait pas. Il devait s'agir d'une vaste plaisanterie.

BOUM-BOUM.

Peut-être que c'est ça, devenir fou, se dit Sonny. Être le seul à ne pas comprendre la plaisanterie. Et si on l'avoue,

qu'est-ce qui arrive ? Volant en rase-mottes, une phalange d'hélicoptères bourrés de troupes gouvernementales s'annonça dans un grondement de tonnerre. Une épaisse fumée s'élevait autour de la colline, un nuage toxique d'un violet de bonbon. Quelque part, un émetteur-récepteur déblatérerait tout seul.

« Alors, qu'en dites-vous ? » Hayden s'était tourné vers lui avec un sourire.

« Bon Dieu ! s'exclama Sonny. C'est magnifique ! Je crois que je n'ai jamais vu un endroit aussi génial pour un golf.

— Je suis ravi que vous soyez d'accord avec nous. Et que pensez-vous de l'idée de Maung de greens accidentés ?

— Oh, ça me convient parfaitement. »

BOUM, BOUM, BOUM. Sonny afficha un large sourire, alla même jusqu'à risquer deux ou trois suggestions. Malgré sa nervosité et le vide nauséux qu'il percevait en lui, il tiendrait le choc, oui, absolument, il tiendrait le choc, et il feindrait comme si sa vie en dépendait. Peu après, ils grimperent jusqu'au sommet de la colline d'où les généraux et leurs aides de camp suivaient le déroulement de la bataille. Le général Myint abaissa ses jumelles.

« Êtes-vous satisfait, Mr Hayden ? demanda-t-il.

— Oui, je vous remercie, mon général, très satisfait. Nous avons accompli notre mission. »

Les panaches de fumée qui montaient des collines situées à l'est tachaient la jungle comme autant de bulles de savon sales. Les hélicoptères survolaient les vallées, accompagnés du crépitement contrapuntique de leurs mitrailleuses lourdes. Les rebelles, quels qu'ils soient, se faisaient massacrer. Sonny se reprit, le temps d'examiner les visages autour de lui. Il nota les expressions impassibles, ennuyées presque, de tous ceux qui se trouvaient là. C'était peut-être

ça, la plaisanterie, ne pas être horrifié. Se comporter comme si tout cela était non seulement bien, mais naturel. Peut-être qu'on a envie de hurler et de se mettre en rage, peut-être même qu'on sent que ce serait la chose normale à faire, mais on se maîtrise et on garde son sang-froid. Parce qu'ici, il faut jouer le jeu. Imiter les autres, comprendre la plaisanterie. Et, se rendit-il compte avec quelque chose qui ressemblait à du dégoût, ne se préoccuper que de golf.

Deux semaines plus tard, le *Myanmar New Light* annonçait en première page la conclusion de l'affaire : l'acquisition par Tesco des droits de forage du gisement n° 8. « Un contrat mirobolant dont chaque patriote ne peut que se réjouir, titrait le *New Light* avec sa flagornerie coutumière. Dans leur sagesse, les grands dirigeants de notre Conseil ont répondu au désir du Peuple. »

La mousson était arrivée qui apportait des déluges comme Sonny n'en avait vu que dans les péplums bibliques. Les bungares annelés et les vipères vertes cherchaient refuge dans la végétation d'altitude ; les grenouilles donnaient tous les soirs la sérénade sous les fenêtres de Sonny, pareilles à une bande de mormons en goguette. Il passait ses journées à traîner autour du club-house, à montrer des tours de cartes aux caddies, à regarder tomber la pluie, à aider Tommy Ng à faire l'inventaire du pro-shop, à compter les cannes de golf et les polos vendus deux fois trop chers. L'opposition continuait à pirater le fax et à envoyer ses brûlots à toute heure du jour et de la nuit. OUVRIERS TRAITÉS COMME DES ESCLAVES SUR LE PIPELINE UNOCAL proclamait l'un d'eux, et quelqu'un avait griffonné ASSASSINS au-dessus.

« C'est vrai ? demanda Sonny.

— Quoi ?

— Les assassins. Le travail d'esclaves. »

Tommy réfléchit pendant qu'il faisait des confettis du fax en question. « Vous savez, Sonny, c'est ce que je pense. La plupart du temps, je pense que la vérité est une possibilité parmi d'autres. »

« Mes filles chéries, écrivit Sonny sur la troisième carte postale qu'il envoya à Carla et à Christie. C'est la saison des moussons et il pleut sans arrêt, mes cheveux verdissent, et hier, j'ai vu passer un type avec toute une bande d'animaux, un mâle et une femelle de chaque espèce, ha, ha ! Vous me manquez, vous me manquez, et je vous aime beaucoup, autant que la distance qu'il y a entre ici et le Texas, et même plus. Envoyez-moi des serviettes. Je vous embrasse très fort, Papa. »

Il supposait qu'il était déprimé, traumatisé ou quelque chose de ce genre, un truc grave de nature psychologique censé toucher seulement les autres. Il se sentait mal depuis le jour des combats ; il ne parvenait pas à oublier cet épisode, et il se surprénait à le rejouer dans sa tête à différentes vitesses et sous différents angles afin d'essayer d'en saisir l'essence qui le fuyait. Laquelle relevait peut-être, commençait-il à croire, d'une sorte de transaction, d'une communion d'idées. La plaisanterie qu'il n'avait pas comprise. Quand les tirs avaient cessé, ils étaient remontés en hélicoptère pour rejoindre les généraux sur la colline voisine et parcourir le champ de bataille en leur compagnie. Les cadavres des rebelles étaient alignés à la lisière d'une clairière, peut-être une douzaine en tout pour autant que Sonny ait pu en juger, encore que le mot de « cadavres » ne convenait guère à décrire ce qu'il avait eu sous les yeux.

C'était plutôt de la viande hachée. Des piétons écrabouillés sur la route. Du boudin noir. Ce qu'il redoutait plus que tout, c'est d'être obligé de retourner là-bas, raison pour laquelle les rares fois où il avait revu Hayden, il s'était bien gardé de

parler du domaine de golf. Quelques jours après l'annonce du contrat Tesco, un mardi en fin d'après-midi alors que la pluie s'était calmée pour faire place à un drôle de crachin, Hayden arriva au golf. Le parcours était trop trempé pour permettre de jouer, mais la zone d'entraînement était ouverte, et pendant qu'il préparait un seau de balles, Sonny félicita Hayden pour l'affaire Tesco. L'homme sourit avec modestie, puis il prit le seau et se dirigea vers le practice. Vingt minutes plus tard, McClure poussait la porte du pro-shop.

« Salut, Sonny.

— Salut, Kel. »

McClure était en veste et cravate. Il avait l'air tendu et impatient d'un chien qu'on s'apprête à lâcher.

« Merrill est dans le secteur ? »

Sonny avait eu le temps d'organiser ses pensées, et il se disait que les gens comme Kel devaient être au courant de ce qui se tramait.

« Oui, probablement. Il est parti s'entraîner il y a quelques minutes.

— Parfait. Venez avec moi, Sonny. Je tiens à ce que vous soyez là. »

Ils empruntèrent le chemin pierreux qui conduisait au practice. Deux employés chargés de l'entretien épongeaient l'eau du putting green, enveloppés d'une brume semblable à la vapeur d'une douche brûlante. Un peu plus loin, seul sur le tee, Hayden frappait méthodiquement des balles. Lorsqu'il les vit approcher, il quitta sa position d'adresse et s'appuya sur son club.

« Kel, Sonny, les accueille-t-il avant de remarquer la tenue quasi officielle de McClure. Quelque chose qui ne va pas ?

— Non, non, pas du tout, répondit ce dernier, traversant le

green d'un pas élastique. Je passais par là et j'ai pensé que je pourrais vous féliciter pour la signature du contrat.

— Oh, c'est très aimable de votre part. Je vous en remercie, Kel. » Hayden esquissa un sourire, et les coins de sa bouche s'affaissèrent.

Il doit savoir que McClure est en rogne, songea Sonny.

« Bientôt, vous serez plus riche que Bill Gates », reprit l'homme de l'ambassade.

Hayden eut un rire poli. « Il est vrai que je ne peux pas me plaindre du dédommagement que j'ai obtenu, mais ce qui me fait réellement plaisir, c'est de voir se conclure une affaire à la satisfaction de toutes les parties. »

McClure s'esclaffa. « Ça, je veux bien le croire. Mais je me demandais, que devient le golf ?

— Le golf ?

— Oui, votre projet, le grand domaine de golf près de Dawei, en bas de la péninsule.

— Ah, ça. » Hayden fronça les sourcils, tourna la tête puis exécuta un petit swing, un peu comme le faisait Bob Hope sur scène.

Au moindre mouvement, le gazon émettait sous leurs pieds un bruit mouillé des plus évocateurs.

« Eh bien, c'est en suspens. Nous avons rencontré quelques petites difficultés.

— Ça, par exemple ! Dites-moi, je pourrais peut-être vous aider.

— Je ne pense pas que...

— Si, si, j'insiste. »

Le ton demeurait cordial, nota Sonny avec espoir. Malgré une légère nuance grinçante, à l'instar d'une clé que l'on ferait glisser le long d'un fil de fer, on pouvait encore croire qu'il s'agissait d'une conversation normale. « Vous savez,

commença Hayden, nous courons tous des risques en faisant des affaires ici, c'est dans la nature des choses. Certains éléments de la société... comment dire ?... ce que vous appelleriez des gangsters à défaut d'un terme plus approprié, ceux qui gagnent leur vie hors des règles établies, et pourtant, voyez-vous, je pensais que nous réussirions à éviter ça. Nous avons pris des précautions, et nous étions persuadés d'avoir contacté les personnes qu'il fallait, mais quand nous avons placé les fonds nécessaires sur un compte bloqué... » Il se tut et effleura l'herbe d'un petit swing de son club avant de reprendre : « Quoi vous dire ? Les conditions avaient changé, mais on ne s'était pas donné la peine de nous en informer. Donc, pour résumer, l'argent a atterri entre de mauvaises mains.

— De mauvaises mains, répéta McClure d'un ton ironique. Sonny, vous savez à qui appartiennent les mauvaises mains en question ? »

Sonny fit non de la tête. Il avait l'impression de subir un de ces examens médicaux agressifs qu'on a hâte de voir se terminer.

« Ces mauvaises mains, Sonny, ce sont celles des types avec qui Merrill et vous, vous jouez au golf. Et c'était combiné à l'avance.

— Pas du tout ! protesta d'une voix tremblante Hayden devenu pâle – manifestant aux yeux de Sonny une indignation plutôt convaincante. Absolument pas ! C'était un contrat tout ce qu'il y a de plus transparent. Nous avons passé au peigne fin les clauses de financement... »

McClure riait maintenant à gorge déployée. Les mains sur les hanches, il se moquait carrément de Hayden.

« ... chaque étape a été soumise à nos avocats et j'ai des documents pour le prouver. Personne ne peut prétendre que nous n'étions pas de bonne foi.

— J'en suis parfaitement convaincu, Merrill. Je suis certain que vous avez veillé à ce que tout soit inattaquable. Je tenais juste à ce que Sonny sache qu'il vous a servi de façade. Je pense que quand les gens sont manipulés, il est normal qu'ils le sachent.

— Personne n'a manipulé Sonny.

— Bien sûr que non. Vous l'avez amené en pleine zone de combat pour son propre bien.

— Nous avons engagé ses services en toute régularité. Et pour un excellent salaire, si je peux me permettre d'ajouter.

— En effet, c'est exact, Sonny a reçu un chèque conséquent en échange. Tant mieux pour lui, mais qu'en est-il de vos investisseurs, Merrill ? Qu'est-ce que vous allez leur dire ? Quelle explication comptez-vous leur fournir ? À moins que vous l'ayez déjà fait ? Peut-être que j'ai raté quelque chose. »

Hayden répondit sèchement : « Tout le monde comprend les risques.

— Ça, je n'en doute pas. » L'espace d'un instant, McClure parut sur le point de sauter à la gorge de Hayden, puis il eut un rire bref, une sorte d'aboiement qui évoquait une tronçonneuse qui démarre. « Bon, j'ai fini. J'ai dit ce que j'avais à dire. Venez, Sonny. Je suis désolé de vous avoir entraîné là-dedans. »

À la vérité, il ne semblait pas spécialement désolé. Il avait même l'air assez content de lui. À mi-chemin du club-house, une pensée vint à l'esprit de Sonny :

« Vous croyez que je devrais rendre l'argent ? »

— Non, répondit McClure en riant. Vous pouvez le garder. Je préfère le voir dans votre poche plutôt que dans celles de ces ordures. »

Sonny se sentait un peu perdu. « Mais je n'aurai pas d'ennuis ? »

L'hilarité de McClure redoubla. « Non, vous n'aurez pas d'ennuis. Personne n'aura d'ennuis. Je me fous de savoir ce que Merrill a trafiqué pour décrocher ce contrat, mais je ne veux pas qu'il s'imagine pouvoir se livrer à ses petites saloperies sans que je sois au courant. Pas dans mon secteur. Ça, je ne le laisserai pas faire. Et puis, vous savez, je le déteste plus ou moins ce sale con. » Après avoir assené une grande claque amicale dans le dos de Sonny, McClure se dirigea vers le parking. « À un de ces jours, pro, je vous appellerai. On se fera un petit parcours. »

L'air égaré de celui qui ne se souvient plus où il a mis son pantalon, Sonny entra dans le pro-shop. Tommy Ng faisait tourner une balle sur la face d'un sand-wedge, un truc zen qu'il était capable de pratiquer des heures durant.

« Sonny, ça ne va pas ? »

L'Américain s'installa sur le tabouret derrière le comptoir. Il avait toujours l'argent, il avait toujours son travail, alors pourquoi se sentait-il si mal dans sa peau ?

« Je crois que je suis en train de devenir fou », dit-il.

Tommy fit sauter la balle dans sa main. « Ah bon, parce que pendant un instant, j'ai cru que c'était quelque chose de grave. La folie, ce n'est rien. Tôt ou tard, tout le monde en est atteint par ici. » Il attendit quelques secondes que Sonny réagisse, et comme rien ne se produisait, il reprit avec gentillesse : « Vous voulez une bière ? C'est presque l'heure. On peut s'en prendre une.

— Ouais », dit Sonny. Il s'efforçait de concilier deux images dans sa tête, celle de ses filles à côté de celle de ce cinglé de McClure. Il aurait été dans l'impossibilité d'expliquer pourquoi il pensait maintenant à ses enfants, mais leur absence paraissait lui peser de manière différente – comme une tumeur dans le ventre ? Comme s'il n'avait pas le droit d'espérer. Dehors, il s'était remis à

pleuvoir. Dans les vestiaires, les généraux jouaient aux cartes. Contemplant la pluie qui tombait, Sonny songea que, décidément, il ne comprendrait jamais rien à rien.

« Oui, dit-il à Tommy. Buvons une bière. »

Bouki et la cocaïne

Syto Charles avait été le premier à voir les « go-fasts ». Ils avaient commencé à apparaître au cours du printemps ayant suivi le départ des soldats de la paix, toujours la nuit, toujours à pleine vitesse, fendant les flots et débouchant du sud dans un rugissement aigu qui, pour lui, n'était synonyme que d'ennuis. Tous les Haïtiens de la côte méridionale ne tardèrent pas à connaître l'existence de ces bateaux partis de Colombie qui effectuaient la traversée à tombeau ouvert en dix heures à peine avec leurs chargements de cocaïne et autres marchandises de contrebande destinées à alimenter les trafiquants haïtiens récemment installés. Michelet, le chef de la police de Marigot, venait parler dans le poste six fois par jour afin de dénoncer cette nouvelle menace barbare. « Nous demandons à tous ceux qui possèdent des informations de bien vouloir nous les communiquer, aboyait-il sur Radio Lumière d'une voix forte mais désagréable, dépourvue d'inflexions. Nous avons besoin de la vigilance de l'ensemble des citoyens pour combattre ce terrible fléau. » La nuit, l'aéroport de Jacmel était le siège d'une intense activité. Des avions décollaient sans cesse qui, disait-on, allaient livrer la drogue en Amérique. Des règlements de comptes entre gangs rivaux avaient lieu à Port-au-Prince, tandis que dans les mornes au-dessus de la ville, de vastes propriétés dans le style de celles de Miami se construisaient à la place des fermes.

« Ah, ah », fit Lulu dans la lumière trouble qui précédait l'aube, regardant un go-fast passer à un quart de mille de leur bateau. Louis, le frère cadet de Syto, était un solide gaillard dans la fleur de l'âge, à la fois plus joyeux et plus caustique que son aîné. Son charme, qui séduisait les femmes, le rendait également précieux sur un bateau, encore

que ces derniers temps, se prenant pour un artiste, il montrait de moins en moins d'empressement à pêcher. « Voilà donc les voyous qui ruinent le pays », reprit-il.

Syto était occupé à dégager un morceau de corail coincé dans les mailles d'un de leurs filets. « Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je te signale que le pays est déjà ruiné depuis un bout de temps.

— Ils arrivent, et personne ne les arrête ? »

Penché sur le filet, les sourcils froncés, Syto répondit : « Tu peux toujours essayer. »

L'espace d'un instant, ils suivirent des yeux le go-fast, un hors-bord très bas sur l'eau qui soulevait de grandes gerbes d'écume dans son sillage et à l'intérieur duquel on distinguait trois têtes blotties comme des petits pois derrière le pare-brise. Le bateau était beau dans la lumière grise teintée de violet, mais beau d'une manière froide, dure et cruelle.

« *Fout !* » murmura Lulu, puis sur un ton d'envie : « Regarde-moi ce bateau ! » Il jeta un coup d'œil désabusé sur leur propre embarcation, une simple barque munie d'un mât de bambou, jonchée d'un tas de bric-à-brac – des filets, des rames de fortune, des bouées en polystyrène mangées aux mites, un sac de pierres pour se défendre contre d'éventuels pirates. « Comment font-ils ? reprit-il. Ils débarquent et remettent la marchandise à leurs complices ? »

Syto haussa les épaules. « Des fois, sans doute. Sinon, ils la laissent ici.

— Ici ? Tu veux dire qu'ils la balancent sur la plage en comptant que les autres la trouvent ?

— Oui, sur les rochers à Bois Rouge. Dans la crique.

— Tu les as vus ?

— Quelquefois, le matin, oui. Je vais là-bas chercher des *chévréts* et je vois les sacs sur les rochers.

— Eh, dis donc, pourquoi tu ne les prends pas ? » Lulu arpentait le plat-bord comme un félin. Il finit par prendre la barre et serrer la voile qui, se gonflant dans le vent, fit craquer le mât.

« Attends une seconde, Lulu. »

Celui-ci avait déjà viré de bord pour prendre la direction de Bois Rouge.

« Attends », répéta Syto. Il craignait davantage de rompre ses douillettes habitudes que de s'attirer les foudres de redoutables gangsters. « Écoute, Lulu, qu'est-ce qu'on fait avec la marchandise si on la récupère ?

— Tu as vraiment besoin de demander ? On la remet aux flics, bien sûr. »

Bois Rouge était une anse étroite en forme de larme au fond de laquelle un amas de rochers s'étalait sur le sable comme des coques rouillées d'épaves échouées là depuis longtemps. Ils découvrirent trois gros sacs de toile posés sur les rochers, contenant chacun cent briques d'un kilo enveloppées de trois couches d'épais plastique transparent. Les deux frères chargèrent le tout à bord de leur bateau, puis ils firent voile vers Marigot ; au milieu de la matinée, ils tirèrent leur barque sur le rivage spongieux, embauchèrent deux gamins avec une *bouret* branlante pour transporter les sacs jusqu'au poste de police, les anciens quartiers couleur jaune purulent de l'armée haïtienne maintenant repeints en blanc aveuglant souligné par des moulures d'un bleu roi violent. C'était la nouvelle police civile mise en place après l'invasion, recrutée et entraînée par les Américains pour devenir le gardien de la démocratie naissante, et tandis qu'ils patientaient dans un bureau attendant, Syto se fit la réflexion que, en effet, l'atmosphère de l'endroit avait bien changé. Et

ce n'était pas uniquement dû aux travaux de peinture, aux bureaux et fauteuils assortis ou aux fax et ordinateurs flambant neufs. Les policiers d'avant restaient affalés ou à traîner là comme une bande de bons à rien – jusqu'à ce qu'ils reçoivent l'ordre de vous arrêter, et dans ce cas, ils savaient agir vite –, alors que les nouveaux avaient la même allure efficace et cassante que les agents des impôts.

Et pourtant, c'était Michelet qui commandait ici, Michelet avec sa tête oblongue étrangement époincée, pareille à un grain de café serré entre le pouce et l'index. Un homme zélé, de taille moyenne, aux yeux vifs et à la fine moustache d'acteur de cinéma qu'il portait depuis l'armée, un mince trait noir destiné à rappeler à chacun tout le bien qu'on devait penser de lui. En tant que soldat, il n'avait pas eu la réputation d'être parmi les pires violeurs ou tortionnaires, même s'il lui était arrivé de distribuer quelques gifles aux voleurs de poules. Les Américains l'avaient jugé assez convenable pour le recycler dans la police, un professionnel capable de maintenir l'ordre suffisamment longtemps pour permettre aux *blans* de partir en bombant le torse.

Il entra dans la pièce, regarda de haut les deux pêcheurs dépenaillés et demanda : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Le rire de Lulu fit perdre encore un peu plus de temps à Michelet. « On vous a entendu à la radio », dit le jeune pêcheur. Plusieurs policiers étaient entrés à leur tour. « Au sujet des go-fasts, vous savez ? Vous avez demandé à tout le monde de faire preuve de vigilance. Eh bien, continua-t-il, shootant de son pied nu dans l'un des sacs, voilà, on a fait preuve de vigilance. »

Michelet plissa le front, puis indiqua les sacs d'un geste du menton. Le plus jeune des flics s'agenouilla pour en ouvrir un. Il examina l'intérieur, se recula avec un gloussement hystérique, puis regarda de nouveau.

« C'est de la cocaïne, dit-il.

— Tu parles ! » Néanmoins, Michelet s'accroupit pour jeter un coup d'œil, puis il prit une brique et la soupesa.

« Où avez-vous trouvé ça ? aboya-t-il.

— À Bois Rouge », répondit Lulu.

Syto se contentait de demeurer spectateur. Il se souvenait très bien de Michelet ; le *chef*, par contre, ne se souvenait certainement pas de lui.

« Sur les rochers de Bois Rouge, précisa son frère. On a vu le go-fast repartir et on a été chercher les sacs. »

Michelet s'empressa d'ouvrir les autres. Dans chacun d'eux, il écarta la couche du haut, puis plongea le bras jusqu'au fond. Quand il se rassit, il transpirait à grosses gouttes. Tremblant comme une jeune vierge, il se tourna vers les deux frères. « Dites-moi, fit-il d'un ton patelin, s'étouffant à moitié derrière son sourire. Vous en avez repéré d'autres ? »

Ce soir-là, Syto sortit seul en mer, aussi régulier dans son travail que les saisons ou la marée. Il pêchait à la pleine lune comme tout le monde, au déclin de la lune au contraire de tout le monde, et puis à la nouvelle lune, ce qui était encore pire, et avant les ouragans, ce qui était parfaitement inutile, mais depuis la mort de sa fille quelques années plus tôt, ce n'était pas tant attraper du poisson qui comptait. La plupart du temps, il ne voyait pas d'autres bateaux que les go-fasts. Quand il pêchait près du rivage, ils fonçaient sur sa barque, probablement attirés par la lumière de sa *lampe-batterie*. Syto s'occupait alors de ses lignes et de ses hameçons sans prêter attention aux hurlements de démons qui lui déchiraient les tympans, et dès qu'ils s'apercevaient qu'ils avaient affaire à un pêcheur, ils viraient de bord, et leurs

coques claires étincelaient un instant dans la nuit.

Il appâta ses hameçons avec des *piskets* et des boyaux de poulet, puis il éclaira l'eau au moyen de sa *lampe-batterie* et se laissa dériver, tâchant d'oublier les réalités de son existence. *Réfléchis*, c'était toujours mieux que de penser aux problèmes du monde qu'on était incapable de résoudre. La contrebande, par exemple, les méandres de la politique ou encore les ennuis qu'entraînait le besoin de manger chaque jour. Ou la mort des enfants, un drame fréquent à Trois Pins. Sa femme et lui en avaient perdu quatre, les trois premiers en bas âge, et la dernière, Marie-Lucie, alors qu'elle avait déjà presque sept ans. Celle-là demeurerait présente à son esprit, une fillette menue, bien proportionnée, et obstinée qui, tenant à commencer l'école dès cinq ans, avait cassé les pieds à son père jusqu'à ce qu'il l'inscrive à l'École Supérieure délabrée de Marigot. Et puis, un jour, tandis que le matin elle sautait à la corde et récitait ses leçons en chantonnant, le soir même, elle grelottait de fièvre sur sa paillasse, la cheville blanchâtre et gonflée comme un poisson pourri. Le lendemain, elle avait les deux jambes enflées et les yeux vitreux. Syto emprunta la petite jument alezane d'un voisin, enveloppa Marie-Lucie dans une serviette, la coucha sur l'encolure, et ils chevauchèrent ainsi la haridelle d'une traite jusqu'à Jacmel. En cours de route, l'enfant, en proie au délire, se mit à parler et à chanter avec tant d'exubérance que Syto crut devenir fou de chagrin. À la clinique, le docteur ne put que secouer la tête d'un air navré – pas d'antibiotiques, à cause de l'embargo, pas même une aspirine. On donna un lit à la fille et une paillasse au père ; cette nuit-là, la vie s'écoula de Marie-Lucie comme l'eau d'un seau, et au matin, le corps de son enfant en travers de la selle, Syto aurait voulu se coucher dans un fossé pour attendre la fin. Tous ceux qui marchaient au bord de la route

comprenaient aussitôt ; ils s'arrêtaient, ôtaient leur chapeau et courbaient la tête ; nombre d'entre eux l'appelèrent « frère » et prononcèrent une prière. Au moment où ils arrivaient à la hauteur de *l'avant-poste* de Marigot, les soldats installés sur la galerie éclatèrent de rire. Toute une rangée, affalés à l'ombre, les chaises inclinées contre le mur, les fusils appuyés à côté. Syto se rappelait que Michelet se trouvait parmi eux, Michelet avec ses galons de sergent et sa petite moustache de faux dandy, le pantalon rentré dans ses bottes impeccablement cirées. Sur l'instant, Syto éprouva des envies de meurtre – comment osaient-ils ? –, mais il s'aperçut que ce n'était pas de lui qu'ils se moquaient ; ils n'avaient même pas noté son passage. L'un des militaires avait tout simplement lancé une plaisanterie qui n'avait rien à voir avec lui, et pourtant, des années après, leurs rires continuaient à lui rester sur le cœur et à résonner à ses oreilles cependant que, la nuit, il était ballotté sur les vagues de l'océan.

Une semaine plus tard, les flics de Marigot conduisaient tous des Land Cruiser. Michelet, quant à lui, avait acheté en liquide une grande ferme près de Cyvadier, du moins à en croire la rumeur ; il finit par venir protester de son innocence à la radio. « Toute la marchandise de contrebande a été envoyée au quartier général de Port-au-Prince », déclara-t-il, et lui-même, « créature et serviteur de Dieu », veillait en personne à l'éradication du trafic de stupéfiants « en collaboration avec les antidrogues américains ».

Les gens haussèrent les épaules. La vérité s'étalait sous leurs yeux, mais qu'y faire ? « Notre problème, dit un jour Lulu à bord du bateau, c'est que nous sommes des crétins. On se laisse fouler aux pieds par ces types-là.

— Ne dis pas des choses pareilles », protesta son frère qui

se pencha pour prendre un peu d'eau dans sa main en coupe et s'en asperger le visage. C'était une chaude journée sans nuages, et la mer était du même bleu éblouissant que le ciel, de sorte que Syto avait parfois la drôle d'impression de flotter dans l'espace. « Nous sommes des pêcheurs et nous gagnons honnêtement notre vie. Tu devrais avoir un peu de respect pour toi-même.

— Du respect ? Mais qu'est-ce que tu me chantes, Syto ? C'est comme Bouki et Ti-Malice. Nous, on est comme ce pauvre idiot de Bouki, tandis que ces flics au volant de leurs 4 × 4 se payent notre tête. »

Pendant leur enfance, tous les Haïtiens ont entendu raconter les vieilles histoires de Bouki le naïf et de Ti-Malice le rusé, un malin qui s'arrange toujours pour filouter Bouki. Alors qu'on serait plutôt censé plaindre Bouki, Syto avait remarqué qu'en fait, les gens se réjouissaient avec un plaisir quelque peu pervers des incessantes arnaques de Ti-Malice.

« En tout cas, moi, je n'ai aucun regret », répliqua-t-il. Il était aussi écoeuré que Lulu, mais il se refusait à l'admettre. « On a fait ce qu'on devait faire.

— Faire ce qu'on doit faire, c'est le meilleur moyen de crever de faim. » Lulu se tut le temps d'allumer une cigarette. « Bouki crève de faim pendant que Ti-Malice engraisse et prospère. »

Syto n'avait pas besoin qu'on lui rappelle combien la vie pouvait être moche, mais d'un autre côté, il savait ceci : après la mort de Marie-Lucie, il serait devenu fou sans les sottises que Lulu débitait à bord du bateau, sans ses plaisanteries sur leur manque de chance, la pêche, le monde, sans Lulu qui entraînait en transe au rythme lancinant des vagues, ou qui, assis à l'avant, disait des trucs du genre : « Je crois que l'Homme est l'ombre de Dieu », ou qui se contentait de fumer et de jouer les vagabonds, ce qui

poussait Syto à bondir sur ses pieds pour l'incendier au lieu de rester tranquillement à pêcher jusqu'à ce que le chagrin le brise en deux. Un matin, Lulu se déclara artiste, et depuis, il passait la majeure partie de ses journées à peindre les rêves qu'il avait eus pendant la nuit sous forme d'images sombres et de grosses taches qui semblaient jaillies de quelque royaume sous-marin à l'intérieur de son crâne. Une fois qu'il avait peint trois ou quatre toiles, il allait traîner sur la place de Jacmel pour essayer de les vendre aux *blans* qui se promenaient par là, des travailleurs humanitaires pour la plupart, auxquels se mêlaient de temps en temps deux ou trois touristes égarés.

« Dis-moi », reprit Lulu, marmonnant. Il avait les deux mains occupées à enrôler le filet à *pisket* dont il tenait la corde entre ses dents, de sorte qu'avec la cigarette qui pendait au coin de sa bouche, cela ne laissait guère de place à une prononciation claire. « Esther est au courant pour la drogue ? »

Syto réfléchit une seconde. « Oui, je crois.

— Tu crois ! Tu veux dire que tu lui as raconté ?

— Eh bien, non.

— Elle t'en a parlé ?

— Tu sais très bien que non. »

D'une torsion des bras, Lulu lança le filet qui se déroula et heurta la surface de l'eau avec un bruit de baiser. « Si tu ne lui as pas dit et qu'elle n'en a pas parlé, comment tu peux croire qu'elle sait ?

— Elle n'en a peut-être pas parlé, mais elle n'est pas sourde pour autant. Elle va au marché, elle écoute la radio. Elle sait ce qui se passe.

— Trop de *chagrin* », dit Lulu. Le filet s'enfonçait dans l'eau comme s'il sombrait dans le sommeil. « Trop de

tristesse, je la plains de tout mon cœur. Si vous pouviez avoir un autre enfant... »

Syto secoua la tête. La sage-femme avait dit qu'elle n'aurait plus d'enfants ; la naissance de Marie-Lucie avait été trop difficile. Lulu garda un moment le silence, le regard fixé sur la mer, puis il tendit le filet.

« D'après toi, il y en avait pour combien avec toute cette drogue ?

— Je ne sais pas, répondit Syto. Beaucoup d'argent, je suppose. Et d'après la radio, aussi. »

Pendant plusieurs minutes, on n'entendit que le clapotis des vagues et le grincement du mât pareil à celui d'une articulation démise. Chacun des deux frères savait que l'autre pensait à la même chose que lui, mais aucun des deux n'était prêt à le formuler.

« Esther a besoin d'un changement dans sa vie, finit par dire Lulu, ramenant le filet. Et toi aussi, Syto. Tu es dans une impasse. » Le filet remonta à la surface et quelques sardines sautèrent. « Mais changer, c'est toujours dur, on le sait. Et moi, je suis un homme paisible. »

Deux semaines durant, Lulu ne manqua pas une journée de pêche, et il parlait si souvent d'argent que Syto se demanda s'il n'était pas devenu *boujoua*, obsédé par l'argent. « Tu sais, disait-il par exemple, d'une certaine façon, ce serait terrible d'être très riche. Tous ces gens qui te tourneraient autour, toutes ces femmes dans ton lit, et tu ne saurais jamais si c'est toi ou l'argent qu'elles aiment. » *Argentargentargent*, comme une démangeaison sur sa langue, et de la part d'un homme qui prétendait entendre les chiens rigoler entre eux et que les dieux vaudous gratifiaient de nombreux rêves et possessions. Un jour qu'ils remontaient les casiers à langoustes, Lulu déclara : « Tu sais, Syto, je ne pense pas que ce soit le diable qui ait tenté Jésus.

Je ne crois pas du tout que le diable était avec lui pendant ces quarante jours dans le désert. Il était tout seul, *oui*. Personne n'a tenté Jésus, sinon Jésus lui-même. »

Syto s'inquiétait pour son frère. De fait, il s'inquiétait pour eux deux, mais quand ils trouvèrent une nouvelle livraison de contrebande – quatre sacs, cette fois – à l'ombre des arbres qui bordaient Pointe Boucan, Lulu étudia un instant la situation, puis il dit :

« Je ne veux même pas de cette saloperie.

– Et moi non plus, dit Syto. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? »

Une libellule noire et verte effleura leurs cheveux. Les vagues raclaient les rochers comme une vache qui se gratte le dos.

« Pas question de donner ça aux flics, dit Lulu.

– Non.

– Est-ce qu'il y a une *politicaille* à qui on puisse seulement se fier à moitié ? Ou même comme ça ? » Lulu montra le bout d'un doigt.

« Méreste ? suggéra Syto.

– Beurk !

– Il a été prêtre. »

Lulu le reconnut d'une inclinaison de tête.

« C'est un Lavalasse, reprit son frère, faisant allusion au nom autrefois révérend dont on baptisait le parti du président Aristide.

– Je croyais qu'il était MPP.

– Peu importe, je les mélange tous maintenant.

– Bon, tu as peut-être raison. C'est probablement le moins mauvais choix. »

Le sénateur Jean-Mario Méreste reçut les deux pêcheurs dans sa propriété entourée de murs, située dans les faubourgs de Jacmel. Vêtu d'une guayabera blanche et d'un

ample pantalon de lin, il accepta les ballots de drogue avec un froncement de sourcils et félicita les frères Charles pour leur sens civique et leur respect de la loi. Quelques jours plus tard, comme par coïncidence, l'entourage du sénateur exhibait des mitraillettes Uzi en circulant en ville dans des pick-up Toyota flambant neufs. Quant au sénateur Méreste, il roulait en 4 × 4 Mercedes et on parlait de lui à la radio comme d'un possible candidat à l'élection présidentielle.

Qu'est-ce qu'on y pouvait ? Les soirs où il ne sortait pas en mer, Syto s'installait pour méditer sous l'amandier et, tandis que les feuilles tombaient autour de lui comme des oiseaux à bout de force, il essayait de ne plus penser à toute cette histoire. Les voisins venaient bavarder, témoigner leur sympathie, et Esther s'asseyait souvent à côté de lui sous l'arbre pour raccommoier en silence les filets qu'il rapportait. Elle ne parlait jamais – elle avait la maladie du *pa-palé* depuis la mort de leur fille – mais ce n'était pas un silence plein d'acrimonie et de colère, Syto le savait à présent. Au début, il avait cru qu'elle lui en voulait, ce qu'il comprenait, car ne s'en voulait-il pas lui-même terriblement ? Encore qu'il était incapable de comprendre exactement pourquoi. À mesure que le temps passait, il commença à soupçonner que son silence n'avait rien à voir avec lui et qu'en fait, elle se livrait à un acte de profonde dévotion à l'image de ces religieuses qui se consacraient à Dieu et à une passion si pure, si totale, que leur vie entière se réduisait à une forme de prière.

Ce genre de silence appelait le respect ; il ne tentait plus de l'amener par la ruse à parler, même s'il se sentait très seul en compagnie d'une femme qui ne prononçait jamais le moindre mot. Un soir qu'ils étaient là, tranquillement installés sous l'amandier, des voisins accoururent, portant Lulu. Il avait les yeux enflés, complètement fermés, le visage

qui ressemblait à un fruit éclaté, et à sa respiration sifflante, Syto comprit qu'il avait plusieurs côtes cassées. Les voisins l'avaient découvert à moitié évanoui sur la place de Jacmel, pleurant de douleur et de rage. Ils l'avaient mis dans un tap-tap et, sur le chemin de Marigot, ranimé par un peu d'eau et deux ou trois lampées de rhum, il leur avait raconté qu'il s'était planté devant le portail de chez Méreste pour dénoncer les agissements du sénateur en de tels termes que ses hommes de main n'avaient pas eu d'autre choix que de se précipiter sur lui pour le rouer de coups au milieu de la rue. Lulu reprenait des forces tout en racontant son histoire, et quand le tap-tap arriva à Marigot, il avait comme par miracle suffisamment récupéré pour échapper à ses amis et se précipiter au poste de police où sa confrontation avec Michelet lui avait valu son deuxième tabassage de la journée.

« Je crois que les flics l'auraient tué, dit Alcide, l'un de ceux qui l'avaient ramené de Jacmel. Mais on leur a dit qu'il était fou, qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. »

Lulu attrapa son frère par le bras et l'attira vers lui. « Je ne suis pas fou, murmura-t-il entre ses dents. Je cherche simplement un peu de justice sur cette terre.

— Vous voyez ce que je veux dire ? fit Alcide, roulant des yeux. Complètement cinglé. »

Dans les jours qui suivirent, les petites amies de Lulu accoururent à son chevet pour soigner ses nombreuses blessures. Elles se succédaient selon un horaire tacite, toujours avec un plat de *griot* ou de bananes plantain frites, et il n'y avait presque jamais de frictions entre elles, du moins tant qu'elles ne furent pas convaincues qu'il survivrait. Après quelques semaines, il put enfin rentrer chez lui. Pendant ce temps-là, au cours des chaudes nuits d'été, Syto s'acharnait à pêcher pour eux deux. À cette époque de l'année, les poissons se faisaient rares, et les *barets* et les

espadons n'avaient pas encore effectué leur migration. Syto devait s'éloigner jusqu'à trois ou quatre milles du rivage pour remplir ses filets, et chaque nuit il essayait plusieurs grains tandis que des salves de poissons volants jaillis des ténèbres explosaient et le frappaient comme autant de minuscules fouets. Un jour, en fin d'après-midi, il chargea son matériel dans la barque et se dirigea à la rame vers la passe de Cayes Caïman pour ramasser des oursins destinés à lui servir d'appâts. Le temps était beau et chaud, et la lumière, d'un bleu dur et actinique. Il tira son bateau sur la langue de sable, puis se mit en quête de *chadwons* dans les trous au milieu des rochers contre lesquels les vagues se brisaient avec un bruit semblable à des détonations. Il avançait, tête baissée, concentré sur sa tâche, quand les sacs de toile accrochèrent son regard, trois d'entre eux, alignés en bordure des arbres comme des miches de pain sortant du four. Escaladant les rochers, il gagna la plage et, clignant des yeux, bizarrement hors d'haleine, il s'arrêta devant les ballots. Le soleil qui miroitait sur l'eau lançait des pointes étincelantes ; les cigales faisaient une musique assourdissante dans les bois qui encerclaient le rivage, et les grands arbres solennels se dressaient autour de Syto ainsi que le conseil des anciens du village. Un long moment, il pensa à Michelet et à Méreste, aux coups qui avaient failli tuer son frère, aux rires cruels des soldats et à la honte d'être considéré comme un Bouki, mais il n'avait plus besoin d'arguments pour se convaincre. Dès qu'il avait vu les sacs, il avait su qu'il les garderait.

« C'est à moi que tu viens le demander ? »

Lulu était dans la cabane de son jardin, un simple toit en feuilles de palmier tressées qu'il avait construit pour se protéger de la pluie et du soleil quand il travaillait. Juché sur

un tabouret, entouré de tubes de peinture aplatis, de vieilles boîtes de conserve pleines de pinceaux et de tableaux inachevés posés sur des chevalets branlants, Lulu peignait.

« Écoute, Lulu, j'ai juste besoin d'un petit coup de main.

— Pas question, mon vieux. Je ne veux plus entendre parler de drogue. J'ai fait ce que je devais faire, et j'ai été à deux doigts d'y laisser ma peau. »

Syto voûta les épaules, prit une chaise, puis étudia les dernières œuvres de son frère. Un homme grand et maigre coiffé d'un haut-de-forme souriait devant un champ de cannes à sucre qui brûlait en arrière-plan. Avec ses beaux habits, ses lunettes noires et son élégante canne, c'était certainement Guédé, le dieu vaudou de la mort qui était aussi le baron de l'anarchie hypersexué. Il semblait esquisser quelques pas de danse tandis que l'incendie faisait rage derrière lui, se réjouissant comme toujours en présence du chaos et des dévastations. Papa Guédé, l'un des *loas* débarqués d'Afrique avec les ancêtres, les avait soutenus durant les années cruelles de l'esclavage et au-delà. Aujourd'hui encore, à l'ère de la mondialisation, des ordinateurs, des téléphones portables et des multinationales du crime, les *loas* refusaient de disparaître, refusaient d'abandonner leurs *serviteurs*. Syto ne pouvait pas plus imaginer mener sa vie sans eux que sans ses yeux ou sa raison pour le guider.

« Lulu, je suis perdu. Je ne sais pas quoi faire de ce truc-là.

— Tu aurais dû y penser avant de le prendre.

— La seule chose à quoi j'ai pensé, c'est que je ne voulais pas que ces sales types s'en emparent. »

Lulu parut alors s'adoucir. Il était en train de rajouter du rouge sur le ciel nocturne embrasé ; depuis son passage à tabac, il utilisait beaucoup de noir et de rouge.

« Où tu l'as mis ?

— J'ai creusé un trou dans la maison d'Erzulie, sous l'autel.

— Il y en a combien ?

— Trois sacs, comme la première fois. »

Lulu émit un petit sifflement et choisit un autre pinceau. Au milieu des flammes apparurent de minuscules silhouettes humaines qui dansaient ou bien agonisaient, difficile de le savoir.

« Esther est au courant ?

— Elle m'a aidé à les cacher. »

Lulu peignit le temps d'une minute, puis il soupira. « Bon, Syto, je t'écoute.

— Voilà, je me disais qu'on pourrait contacter Nixon. Il connaît peut-être des gens susceptibles de faire quelque chose.

— Nixon ? Ce n'est qu'un gamin !

— C'est devenu un adulte, Lulu, tu as oublié. Et il est chargé de famille. Il nous faut quelqu'un à qui on puisse se fier. »

Lulu réfléchit pendant qu'il retouchait la bouche de Papa Guédé et coloriait ses dents afin que son sourire évoque le ricanement d'une tête de mort. « Bon, d'accord pour Nixon.

— Oui, mais moi, je ne peux pas y aller. Michelet me surveille. Et je parie qu'il te surveille aussi. »

Le pinceau s'immobilisa sur la toile. « Tu veux dire qu'il sait ?

— S'il savait avec certitude, je suppose qu'il m'arrêterait. En tout cas, il a probablement des soupçons. Ses hommes ne cessent de passer et de repasser devant chez moi.

— Merde, Syto, c'est dangereux.

— Je sais, et on a tout intérêt à envoyer quelqu'un à Port-au-Prince le plus tôt possible. »

Ils joignirent Nixon par l'intermédiaire de l'une des petites amies de Lulu, une *marchande* qui se rendait chaque semaine à la capitale vendre son chargement d'oranges et de citrons. Entre-temps, Syto, affichant son expression innocente à la Bouki, vaqua à ses occupations qui consistaient pour le moment à tirer sa barque sur la plage pour la calfater et la repeindre, une corvée annuelle qui lui permettait de rester près de chez lui et aussi de ses voisins. Si Michelet voulait le faire enlever, se disait-il, il faudrait qu'il guette une occasion où il serait seul. Dans l'état actuel des choses, les Land Cruiser bourrées de flicaille traversaient le village au ralenti plusieurs fois par jour, une présence pesante qui, naturellement, provoquait les bavardages. Travaillant sur la plage du village, Syto était comme tout le monde au courant des rumeurs qui circulaient, à savoir que quelqu'un d'ici se serait emparé d'une livraison de contrebande. Et il ne manquait pas de constater combien ses voisins en paraissaient ravis et combien ils riaient en jetant des coups d'œil nerveux autour d'eux lorsqu'ils parlaient de celui qui avait doublé les flics.

Quand Michelet vint, ce fut en plein jour, seul, et dans son pick-up Nissan officiel qu'il gara devant chez Syto. Celui-ci finissait de déjeuner sous l'amandier en compagnie d'Esther ; calmement, elle se tourna vers son mari et lui lança un regard plus éloquent que des années de discours. *Il ne peut rien contre nous*, disait son expression, et c'était vrai, réalisa Syto – depuis la mort de leur fille, ils n'avaient plus rien à perdre. Il sentit sa peur s'envoler comme un chapeau emporté par le vent.

« *M'sieu le chef des gendarmes*, dit-il d'un ton niais et cérémonieux en s'avançant vers le pick-up. C'est un grand honneur que vous nous faites.

— Bonjour, Charles, répondit Michelet avec un minimum

de politesse. Je voudrais te parler. » Du haut de son siège, il examina le petit *lakou* de Syto : la cour impeccablement balayée, la case d'une pièce avec son petit potager bien entretenu et la cabane de guingois tout au fond, au milieu des broussailles. Syto l'avait construite des années auparavant en gage de dévotion à la déesse Erzulie.

« Oui, *m'sieu le chef*.

— J'aimerais que tu me parles de la cocaïne.

— Oui, *m'sieu le chef*. De quelle cocaïne, s'il vous plaît ? »

Les dents décalcifiées de Michelet grincèrent. Malgré tout son pouvoir, il avait l'air abattu ainsi tassé sur sa banquette, comme un homme ayant de sérieux ennuis avec sa femme. « Il paraît qu'un lot de contrebande a été largué à Cayes Caïman la semaine dernière. Jeudi. Et on t'a vu là-bas ce jour-là.

— Ah bon ? Euh, je sais pas, *m'sieu le chef*. Cayes Caïman, ouais, sûr, j'y vais des fois, c'est un bon coin pour les *siriks* et les *chadwons*. Mais vous savez les jours et moi... Jeudi, vous avez dit ? »

Michelet lui adressa un regard menaçant de sous ses lourdes paupières. « On t'a vu, d'accord ? On sait que tu étais là-bas. Alors si tu as des informations à ce sujet, il vaudrait mieux pour toi que tu me les communique.

— *M'sieu le chef*, sûr que je vous dirais si j'avais vu de la drogue. Chaque fois que je vois quelque chose, je vais directement à la police, comme la fois où mon frère et moi, on vous a apporté les sacs. Vous voyez bien, *m'sieu le chef*. Vous savez que nous sommes des hommes d'honneur. »

La physionomie de Michelet vira carrément au saurien. « Ouais, gronda-t-il. Justement, ton frère, parlons un peu de lui. Comment va-t-il ? »

Syto hocha vigoureusement la tête : « Bien, très bien, il va

parfaitement bien. Il n'a aucun problème, *m'sieu le chef*.

— Il l'a méritée, tu sais, la correction qu'il a reçue. Il a dit des choses pas très gentilles à mon propos.

— Oh, vous savez, mon frère, gémit Syto, tournant son visage vers la belle lumière vert d'eau des arbres, il est un peu fou, des fois. Vous savez qu'il peint ? Oui, oui, c'est un de ces fous-là. Mais on le tient à l'œil, vous inquiétez pas, *chef*. Il vous embêtera plus. »

Michelet fronça les sourcils. Il réfléchit un instant, puis il se moucha. « Charles, ce serait une mauvaise idée que d'essayer de me mener en bateau.

— Oui, *m'sieu le chef*.

— Nous avons les Américains qui nous soufflent dans le cou, qui exigent qu'on mette fin au trafic des go-fasts. Alors, si tu sais quelque chose, tu as tout intérêt à me le dire. » Il enclencha brutalement la marche arrière. « Et si tu ne sais rien, il vaudrait mieux pour toi que je ne te trouve pas en travers de ma route. »

Syto regrettait déjà son existence d'avant, quand il n'avait à se soucier que de pêcher au large de Trois Pins assez de poissons pour gagner sa vie. « Vous en prenez même d'aussi petits que ça ? » s'était un jour étonné un *blan*, un de ces types qui travaillaient pour les organisations humanitaires et qui venaient de temps en temps casser les pieds aux pêcheurs avec leurs questions stupides. Syto avait haussé les épaules et baissé les yeux, un peu intimidé par le *blan*. « Oui, bien entendu, avait-il répondu. Si je ne les prends pas, quelqu'un d'autre les prendra. » Et cela résumait tout, songea-t-il. Soit on prenait ce qu'on pouvait, soit on crevait de faim, mais la pêche demeurait un domaine relativement à part. La drogue, par contre, le monde entier courait après. Il s'inquiétait au point qu'il craignait que sa tête explose, et lorsque Nixon finit par arriver, Syto était plus que disposé à

se débarrasser de la marchandise.

Il débarqua au milieu de la nuit en compagnie de trois de ses amis, des jeunes Noirs costauds à l'air mauvais qui portaient des costumes en soie à la dernière mode et des chaînes en or autour du cou. Lulu était avec eux ; il y avait des années que Nixon n'était pas venu à Trois Pins et, ne trouvant plus son chemin dans l'obscurité, il était tombé par hasard sur la case de Lulu. Nixon était né à Port-au-Prince sous le règne de Duvalier *père*, alors que, selon la rumeur, le président américain devait effectuer une visite officielle ; la mère du garçon, la sœur aînée de Syto et de Lulu, avait baptisé son fils du nom du grand homme dans l'espoir d'obtenir une audience qui offrirait peut-être une chance à son fils. La visite n'avait jamais eu lieu et les chances que Nixon avait pu saisir se résumaient aux rares que Haïti avait à offrir. Il se murmurait au sein de la famille que Nixon avait fait fortune pendant l'embargo en achetant de l'essence en République dominicaine, qu'il livrait à Port-au-Prince dans des camions protégés par des gardes armés.

On racontait qu'il possédait maintenant des stations-service ainsi qu'une flotte de tap-taps. Eh oui, le petit Nixon, pensait Syto, le regard fixé sur le jeune malabar au cou de taureau assis en face de lui, Nixon le maigrichon, le gamin souffreteux que sa mère envoyait à Trois Pins quand il avait besoin de se remplumer. Il réclama d'abord un verre d'eau qu'Esther posa devant lui sur la table, puis il prit une pincée de la poudre et la versa dans le verre qu'il examina ensuite à la lumière de l'unique bougie. Les cristaux fondirent avant d'avoir touché le fond. Après quoi, il mit un peu de poudre sur une feuille de papier à cigarette qu'il tint au-dessus de la flamme. La poudre se mit à faire des bulles comme du sirop de canne chauffé pour se transformer en une épaisse mixture marron. Et enfin, sortant de sa poche un mince tube

doré, il aligna un trait de poudre blanche sur la table de bois, se pencha puis l'aspira par les narines.

Lulu lança un regard horrifié à Syto – *On se met ce truc-là dans le nez ?* Nixon se radossa et eut un sourire rêveur ; des lucioles dansaient dans ses yeux. « Oncle, demanda-t-il. Où as-tu trouvé ça ? »

Syto le lui dit. Nixon avait l'air de tout savoir sur les go-fasts.

« Tu l'as depuis combien de temps ?

– Environ une semaine.

– Qui d'autre est au courant ?

– Personne. Il n'y a que nous, mais les flics rôdent dans le coin. Ils ont des soupçons.

– Seulement les flics ? Pas d'étrangers ?

– Non, que des Haïtiens. Juste les flics et nous.

– Il y en a pour combien ? interrogea Lulu dont les yeux brillaient comme de la laque à la lueur de la bougie.

– Au taux actuel, quatre mille, répondit Nixon. Quatre mille dollars US.

– Par sac ? » s'écria Lulu, ravi.

Nixon plissa le front, jeta un coup d'œil en direction de ses amis, puis il se tourna vers ses oncles et déclara, détachant bien chaque mot :

« Ça fait quatre mille dollars pour chacune de celles-là. » Il tapota la brique d'un kilo posée sur la table.

Entendant cela, Syto eut la certitude qu'il allait mourir. Il y avait trop d'argent en jeu, trop de misère, mais un instant plus tard, il se dit : C'est donc ça qu'un Noir doit faire pour se gagner un peu de respect ? Risquer sa vie comme Lulu en dénonçant les fonctionnaires véreux ? Comme Nixon en se livrant à la contrebande d'essence ? Et il devinait des motifs semblables chez Méreste et Michelet qui s'étaient emparés

de la drogue par souci de dignité – on était ou bien un crétin ou bien un voleur, et c'étaient les seuls choix qu'on avait dans ce monde. Syto désespérait d'être capable d'expliquer ce sentiment que, aussi improbable que cela puisse paraître, ils étaient tous du même bord.

« On a besoin d'aide, dit-il, le regard rivé sur Nixon par-dessus la flamme de la bougie. On ne peut pas s'en tirer seuls.

— Oui, répondit Nixon, mais il y a un problème. Je crois connaître les gens qui ont livré ça ici. Pour moi, rapporter la marchandise à Port-au-Prince alors que ces gens-là ont toujours un droit dessus, c'est impossible. Je serais tout de suite repéré, et je ne pourrais plus faire un pas dans la rue. J'ai peut-être une solution, mais il faut vous débrouiller pour l'amener vous-même à Port-au-Prince. Une fois là-bas, on pourra la blanchir, mais avant, pas question que j'y touche. »

Syto avait envie de pleurer. « Il y en a trois cents kilos dit-il, désignant les sacs qui lui semblaient chacun aussi grand qu'un camion-citerne. Les flics surveillent le moindre de mes mouvements. »

Nixon fronça les sourcils ; il compatissait, mais seulement jusqu'à un certain point. « Oncle, j'espère que tu trouveras très vite une solution. Sinon, je te suggère de les charger dans ton bateau et de les balancer à la mer. »

C'était tentant. Dans les jours qui suivirent, il y eut des moments où Syto songea en effet à jeter la drogue à l'eau, ou à s'y jeter lui-même, selon ce qui lui apporterait le plus vite la paix. On commençait à parler d'inconnus qui rôdaient dans le coin en voiture, de personnages louches venus de Port-au-Prince qui furetaient du côté des plages et des criques. Les flics continuaient à harceler la population de Trois Pins, et Michelet accentuait la pression par d'autres moyens : pendant plusieurs nuits, un hélicoptère de l'US

Army survola le village dans un tonnerre assourdissant. Son projecteur balayait les palmiers et les cases, tandis que ses haut-parleurs hurlaient un message enregistré en créole. Les Américains avaient déjà procédé ainsi, durant l'invasion, quand ils avaient abreuvé le peuple haïtien de paroles de bonne volonté ; là, ils donnaient des leçons de civisme, rappelant aux habitants de Trois Pins que c'était leur devoir de patriotes que de remettre la drogue et les criminels entre les mains des représentants de la loi. Syto avait parfois l'impression que l'appareil était posé sur le toit de sa maison et qu'il lui ébranlait l'esprit avec ses *tchac, tchac, tchac* démoniaques tandis que la voix enregistrée lui criait dans les oreilles comme la folie elle-même.

« Tu sais, dit Lulu une après-midi, ils essayent d'entrer dans ta tête. De te rendre cinglé. »

Syto avait encore la mâchoire qui lui faisait mal, comme s'il avait reçu un coup, à la suite du fracas et des vibrations de la nuit dernière. « Eh bien, ils réussissent. Je ne suis pas sûr de pouvoir en supporter davantage. »

Lulu considéra son frère avec gravité, puis il se remit à sa peinture. Installé sur un tabouret pivotant, il travaillait à plusieurs tableaux en même temps, quatre incarnations différentes de Guédé disposées autour de lui sur des chaises ou des chevalets. Depuis un mois, il ne peignait que des Guédés en prévision d'une importante demande de la part de touristes hypothétiques à l'approche de la fête de Papa Guédé et du jour des Morts.

« Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je ne sais pas. » Syto tira une chaise à l'ombre de la cabane. C'était le début de l'après-midi et l'air était épais comme de la pâte. À quelques maisons de là, quelqu'un tapotait sur un tambour. « Je suis vidé, mon vieux. Je n'arrive même plus à réfléchir.

– Michelet rôde toujours dans le coin ?

– Esther est allée hier à Marigot avec un chargement d'aubergines. Il l'a arrêtée et a fouillé tous les paniers.

– Le salaud.

– Ce n'est qu'une question de temps, Lulu. »

Celui-ci finissait une toile figurant un cortège funèbre de Guédés en train de danser joyeusement en portant un cercueil qui semblait agité de soubresauts. Syto regarda de plus près : à l'intérieur du cercueil, un beau couple baisait avec frénésie.

« Tu veux que je te dise ce que je pense ? demanda Lulu. Je pense que tu devrais la foutre à la flotte. »

Syto poussa un gémissement.

« Ouais, la transporter en douce sur le bateau pendant que tout le monde fête Guédé et la foutre à la flotte, te débarrasser une fois pour toutes de cette saloperie.

– Je ne peux pas faire ça.

– Comment, tu ne peux pas ? Tu te fiches de moi, Syto ? »

Bop bou bop bop brrrp – le joueur de tambour se lançait dans le rythme pressant et sexuel du *banda*, le chant de Guédé. Les mains de Lulu tremblèrent un instant, puis s'immobilisèrent. « Tu as envie de mourir pour une cochonnerie qu'on se fourre dans le nez ?

– Non, mais je ne veux pas non plus vivre comme un imbécile.

– Syto, mon vieux, personne ne te prend pour un imbécile. » *Brrr-rup bop bop*. Les yeux de Lulu papillotèrent puis roulèrent dans leurs orbites. Il était tout près d'entrer en transe, mais il résista et parvint à se secouer. « On n'est pas taillés pour des trucs pareils, reprit-il d'une voix étranglée. Tu vois bien, même Nixon ne veut pas y toucher, et pourtant, il est aussi coriace qu'un Macoute. Nous, on est

de simples *paysans*, tu comprends ? On n'est rien d'autre, et il n'y a pas de honte à avoir. On est nés pour servir Dieu et vivre des existences sans importance. Alors, laisse tomber la drogue, Syto. Que ces voleurs se battent entre eux pour la récupérer.

— Je ne veux pas qu'ils s'en emparent, c'est tout.

— Moi non plus ! » s'écria Lulu d'une voix vibrante, nasillarde, la voix de Guédé quand il prenait possession de quelqu'un. Lulu s'effondra comme s'il perdait connaissance, puis il se redressa en sursaut. « Alors, débarrasse-toi de cette saloperie, dit-il, comme malgré lui. Balance-la à la mer et qu'on n'en parle plus.

— Pas question. Ils ont failli te tuer. »

Le front creusé, Lulu se tourna vers une autre toile représentant un Guédé penché en avant, les mains appuyées sur le pommeau de sa canne, les fesses qui dépassaient d'entre les pans de sa redingote. Il tirait un bout de langue rose qu'il agitait avec lubricité à l'intention d'un groupe de bourgeoises prétentieuses.

« C'est mon affaire », répliqua-t-il d'un ton irrité. *Brrrrp-bup*. « J'ai été à moitié pris de folie ce jour-là.

— Peut-être que moi aussi, je suis un peu fou, dit Syto, soudain épouvanté à cette idée. Une fois dans ma vie, j'aimerais tant rouler ces types-là. »

Lulu se leva si brusquement qu'il fit basculer son tabouret en ruant comme un cheval effrayé. Il luttait contre le dieu qui tentait de s'emparer de son esprit, mais il ne lui fallait pas grand-chose pour succomber à la possession – quelques battements de tambour suffisaient parfois, quelques danses et un peu de rhum, ou même la seule vue de quelqu'un d'autre possédé par un *loa*. « Écoute, dit-il d'une voix tendue, ça te regarde. C'est toi qui l'as prise. Si tu as un plan,

tu me le dis et je t'aide, mais ça s'arrête là. C'est à toi de décider, Syto. » Il voulut faire un pas en avant, mais l'une de ses jambes resta clouée au sol. Il l'arracha comme une souche récalcitrante, puis s'avança d'une démarche vacillante, tirant sa jambe derrière lui.

« Mais je te préviens, reprit-il par-dessus son épaule, tu as intérêt à trouver quelque chose en vitesse, parce que quand je te regarde, je vois des croix dans tes yeux. »

Lulu entra dans sa case en traînant les pieds ; Syto l'entendit au travers de la porte s'écrouler sur sa paille, et peu après s'éleva le *ké ké ké* saccadé du chant du fossoyeur. Syto sentit un picotement courir le long de sa colonne vertébrale, pareil à des centaines de minuscules aiguilles qui lui transperçaient les chairs. Il contempla un long moment les tableaux. Cherche, s'exhorta-t-il. Trouve une solution. Réfléchis.

Syto Charles prit un billet pour le dernier tap-tap au départ de Jacmel le soir de la Toussaint, au moment où les Guédés commençaient à envahir les rues. Assis dans le bus, le chapeau rabattu sur les yeux, il les vit apparaître dans leurs vêtements grotesques, le visage barbouillé de maquillage blanc. Ils harcelaient les passants avec leurs blagues et leurs chansons stupides, provoquaient les femmes en ondulant des hanches lascivement. Les victimes poussaient des cris perçants et jouaient le jeu, encore que, tout en riant, elles se raidissaient et se reculaient, mal à l'aise face à la présence vivante de la mort.

Au crépuscule, le tap-tap finit par démarrer en bringuebalant. Syto baissa la tête et prononça intérieurement une prière de remerciements. Son gros carton était en sécurité sur le toit, fermé par du ruban adhésif et deux tours supplémentaires de ficelle, marqué « Café » sur le dessus et

les côtés. Il était déjà très étonné d'être arrivé sans encombres jusqu'à Marigot, mais il avait compté sur la confusion de ce jour de fête pour ne pas se faire remarquer. À mesure que le tap-tap s'éloignait de la ville et grimpait dans les montagnes, il croisait des files de gens vêtus de blanc, des groupes de *dévoués* vaudous qui se rendaient dans leurs sanctuaires, parfois accompagnés d'un Guédé qui se pavanait et raillait la foule. Promenant son regard sur les vallées et les mornes enveloppés de brume, Syto distinguait les feux de joie qui dansaient et s'élevaient des replis de terrain semblables à des vagues boueuses d'une teinte gris vert qui déferlaient sur la terre.

Les lumières de Jacmel, maintenant loin en contrebas, apparaissaient par intermittence au fil des virages en épingle à cheveux avant de disparaître pour de bon lorsque le bus aborda l'autre versant. Syto refusa de se laisser gagner par l'espoir – ce qui devenait de plus en plus difficile cependant que les kilomètres s'ajoutaient aux kilomètres –, à l'image de celui qui retient son souffle : au bout d'un moment, on est bien obligé de respirer. Il continuait à prier Jésus, Marie et le *loa* vaudou, non pas pour le succès de son entreprise, ni même pour avoir la vie sauve, mais pour connaître la délivrance, peu importe sous quelle forme.

Laquelle délivrance s'annonça par des coups de feu tirés en l'air. Le Land Cruiser doubla le tap-tap dans un virage et les flics, penchés par les portières, brandissant leurs armes, hurlèrent au chauffeur de s'arrêter. Quelques instants plus tard, Syto, étrangement soulagé, descendait du bus, presque serein, comme s'il venait enfin de comprendre le sens de l'existence, et sa seule pensée fut alors de se dire qu'il aimerait revoir Esther une dernière fois. Michelet ordonna aux passagers de se mettre en rangs avec leurs bagages à côté d'eux, et tandis que tout le monde obéissait, les flics,

saisis d'un accès d'autoritarisme, commencèrent à courir partout en criant, à distribuer des coups de pied et à bousculer les femmes et les enfants autant que les hommes. Michelet, quant à lui, se tenait légèrement en retrait, tremblant et mijotant dans sa rage. Les passagers finirent par s'aligner, dos au garde-fou qui surplombait un ravin plongé dans les ténèbres et au-delà duquel se découpait la silhouette des montagnes. Syto percevait le battement des tambours qui s'élevait des profondeurs noyées dans l'obscurité. Michelet remonta la file et vint se planter devant lui.

« Syto Charles.

— Oui, *m'sieur le chef*. »

Le policier, adoptant un air pensif, jeta un regard sur le côté, puis il pivota et gifla violemment Syto. Les autres passagers tournèrent la tête en poussant un gémissement résigné.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'écria Michelet, indiquant le gros carton.

Syto essaya de chasser les étincelles bleues qui dansaient dans ses yeux. « Du café, *m'sieur le chef*. Pour vendre à Port-au-Prince. » Il crut que Michelet allait le frapper de nouveau, mais après un moment d'attente insoutenable, celui-ci ordonna à ses hommes d'ouvrir le carton. L'un deux l'éventra au moyen d'un poignard à la lame effilée, puis les autres entreprirent d'extraire du carton deux lourds sacs de jute remplis à craquer. Sur un signe de son chef, l'homme au couteau les fendit d'un coup, si bien que la toile tendue se déchira aussitôt, libérant un jet puissant de...

... café. L'espace de quelques secondes, Michelet demeura muet de stupeur. Il s'avança au milieu de la route, shoota dans le tas de grains de café, puis secoua les sacs jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dedans. Il se retourna et, bouche bée,

contempla la foule comme s'il sortait d'un cauchemar, puis son expression se durcit tandis qu'une lueur brillait dans ses yeux. Il marcha sur Syto et tira son pistolet. Les autres passagers firent un pas en arrière et les flics eux-mêmes sursautèrent et détournèrent le regard. Syto avait levé le visage vers les étoiles et remis son âme à Dieu quand deux bus apparurent soudain après le virage, klaxons bloqués, radiocassettes hurlant de la musique de tambours dans une atmosphère de bruit et d'excitation évoquant des chaudières prêtes à exploser. Les bus s'arrêtèrent, pleins phares, moteurs diesel au ralenti, enveloppés d'un nuage de gaz d'échappement. Les portières s'ouvrirent ; les flics et leurs otages fixaient la scène, les yeux écarquillés, et une seconde plus tard, une troupe de Guédés se déversait des véhicules puis se précipitait vers eux comme une horde d'ordonnateurs des pompes funèbres pris de folie.

Non, pensa Syto, non, repartez, mais il n'était pas maître de la situation. Les Guédés, maintenant, dansaient sur la route, faisaient claquer leurs dents et pétaient joyeusement en se dirigeant vers les policiers. Nombre de passagers, aussitôt possédés, se mirent à tituber jusqu'à ce que leurs voisins les soutiennent, puis les yeux comme des soucoupes, les joues rentrées, ils s'avancèrent vers leurs frères Guédés pour échanger les saluts rituels. Ils se serrèrent vigoureusement les deux mains en tournoyant les uns autour des autres et en se soufflant dans la figure une haleine chargée de rhum au poivre. Bientôt, la chaussée se trouva occupée par toute une bande de Guédés aux regards concupiscentés qui psalmodiaient et qui, pour la plupart, se dandinaient à la manière du XIX^e siècle. Ils portaient des redingotes en loques, rembourrées aux épaules, des hauts-de-forme, des cols cassés et, certains, une demi-guêtré ou deux ; plusieurs parmi les hommes avaient revêtu des voiles

et des robes du soir qui leur tombaient aux chevilles. Ils commencèrent par faucher aux policiers leurs casquettes, puis par réclamer de la nourriture et de l'argent avant d'essayer de leur faire les poches. Un groupe de six ou sept Guédés entreprit de bousculer sérieusement Michelet – la possession métamorphosait Lulu au point que Syto eut du mal à le reconnaître sous les traits d'un Guédé particulièrement loquace qui vantait le formidable goût piquant de la *coco* de madame Michelet, la saveur âcre de son *langèt*.

« Foutez le camp d'ici ! s'écria Michelet. C'est une affaire qui concerne la police ! » Aussitôt, les Guédés lui adressèrent des saluts pompeux, puis ils entreprirent de tourner autour de lui, la canne sur l'épaule, en hurlant des ordres idiots. Quelques-uns se précipitèrent pour feindre de menacer la foule, ce qui déclencha une cascade de rires. Michelet esquissa le geste de lever son pistolet, mais comment pourrait-il tuer le dieu de la mort ? Ses hommes agrippaient leur gorge, étouffant à moitié après avoir respiré des bouffées de rhum au poivre – un mélange bien plus nocif que les bombes de gaz paralysant accrochées à leurs ceintures – que les Guédés buvaient et se soufflaient au visage. La casquette du *chef* avait disparu, sa chemise était tachée de rhum et de bave ; titubant, il fit un pas vers Syto, puis il se plia soudain en deux et pivota avec un hoquet, les yeux exorbités, cependant qu'il luttait pour chasser le dieu qui entrait dans sa tête. La dernière vision que Syto emporta de la scène, ce fut celle de Michelet qui réclamait du rhum à cor et à cri à ses hommes, harcelés par les Guédés, qui l'entraînaient vers la sécurité relative de leur 4 × 4.

« Suivez-nous ! hurlait Lulu à la foule. Allons au palais voir le président ! » Les passagers applaudirent et s'empressèrent de récupérer leurs bagages. Peu de temps

après, le convoi dévalait la route de montagne en direction de la capitale, tandis que les Guédés penchés aux fenêtres des tap-taps braillaient des chansons paillardes en traversant les villages en direction de la capitale. Syto avait une adresse à Port-au-Prince où ils devaient se rendre, mais ni Lulu ni le chauffeur excité ne voulaient en entendre parler avant d'arriver au Champ de Mars et de se garer devant le palais. Les nombreux fêtards qui traînaient encore dans le parc à cette heure tardive formèrent le noyau d'une explosion de joie collective lorsque les Guédés se déversèrent des bus. Les gardes, surpris, refusèrent d'ouvrir les portes, mais la foule chantait si fort que le président finit par être contraint de se montrer. Flanqué de ses gardes du corps, grimaçant, riant comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie, il prononça un bref et insignifiant discours sur le caractère unique du peuple haïtien, puis il fit passer entre les grilles des billets de cinq gourdes à l'intention de chaque Guédé.

Les présidents eux-mêmes doivent donc reconnaître la primauté de la mort. Après qu'on leur eut ainsi rendu hommage, les Guédés acceptèrent sans trop de difficultés de partir. Syto réussit à les faire remonter dans les bus, puis il donna au chauffeur du véhicule de tête l'adresse de la maison de Bellevue où Nixon et sa bande les invitèrent à entrer. Quand le dieu quittait la tête d'un homme, il cédait sa place à un pêcheur de Trois Pins quelque peu hébété ; une fois qu'il avait repris ses esprits, celui-ci ôtait sa redingote et son pantalon puis les retournait, révélant tout un système de poches cousues dans les doublures. Après une vie passée à raccommoder des filets et des voiles, les femmes de Trois Pins étaient devenues des couturières expertes. Les poches étaient coupées et disposées dans la doublure de telle sorte qu'elles ne faisaient pas la moindre bosse sur les vêtements. Chaque pêcheur avait dissimulé sur lui de cette manière

entre huit et dix briques d'un kilo ; les costumes extravagants de Guédés avaient supporté sans problème cet excédent de poids, et bien que la possession n'ait pas été prévue dans le plan, les hommes furent enchantés d'apprendre que le dieu avait été dans leurs têtes. Ils ne tardèrent pas à célébrer l'événement par une *bamboche* enfiévrée, accompagnée de chants, de danses et arrosée de litres de rhum. Nixon, monté sur une chaise, balbutiait des discours larmoyants ; Lulu pleurait, riait, serrait sans cesse son frère dans ses bras, et toutes les deux ou trois minutes, ils portaient un toast en l'honneur de Syto qui avait appuyé sa chaise contre un mur pour qu'on ne puisse plus lui asséner de grandes claques dans le dos.

Il était heureux, bien entendu, mais il avait surtout hâte de rentrer chez lui.

Lulu se moque parfois de lui. Il est assis là, il regarde Syto, puis sans raison apparente, il éclate de rire et dit : « Je n'arrive toujours pas à y croire.

— À croire quoi ? demande Syto.

— Rien, mon frère. Tu es drôle, c'est tout. »

Par certains côtés, la vie est plus facile, encore que semée d'inquiétude et de dangers. Tout le monde à Trois Pins a désormais une maison neuve, une construction en parpaings avec l'eau courante et un solide toit en zinc sur lequel la pluie tambourine. Après quelques semaines passées dans leur nouvelle maison, Esther a commencé de fredonner, et ces derniers temps, elle s'est même mise à chanter d'une petite voix mal assurée ; le changement, ainsi que Lulu l'avait prédit, lui a fait du bien, mais Syto sait qu'il lui faut se montrer patient. La plupart de leurs voisins ont aussi de nouveaux bateaux équipés de gros moteurs hors-bord qui leur permettent de filer à toute allure, mais Syto, lui, a

conservé sa vieille barque avec sa voile triangulaire. De toute manière, il ne pêche plus guère ces temps-ci. Chaque mois, Nixon lui envoie de l'argent provenant de la station-service Texaco dont ils sont tous deux propriétaires, une somme supérieure à ce qu'il gagnerait en une année de pêche. Il en remet la moitié à Esther, et presque tout le reste, il le donne ou le dépense en cérémonies pour son *loa*.

Oui, la vie est en effet plus facile, mais il n'arrive jamais à se détendre. De temps en temps, des Land Cruiser passent au ralenti devant chez lui, et la nuit, les hélicoptères américains vrombissent au-dessus de Trois Pins en se dirigeant vers la pleine mer. Maintenant, ils ont des tireurs d'élite qui, penchés par la porte ouverte de l'appareil, tirent sur les go-fasts avec de puissants fusils, et depuis peu, les go-fasts ripostent. Syto sait que le survol nocturne des hélicoptères constitue un message, de même qu'il sait que Michelet l'arrêtera à la première occasion. Et bien qu'il ignore l'existence à Langley, Virginie, d'un dossier classé top-secret sur un gros narcotraffiquant du nom de « Cito Charle », il éprouve souvent, à l'instar de ceux dont trop de gens parlent, l'impression désagréable d'être épié.

Il ne doute pas que tôt ou tard, ils viendront – les Américains, peut-être, ou les gangsters, ou encore les flics. Entretemps, il reste sur ses gardes, et le soir, il remercie Dieu pour cette nouvelle journée et prie pour l'âme de sa fille qui est au ciel. La dernière fois que Marie-Lucie lui est apparue en rêve, elle avait quatorze ou quinze ans, devenue une mince et jolie jeune fille qui portait les mocassins et la jupe plissée de l'uniforme de l'École Supérieure. Des livres et un classeur sous le bras, elle souriait à Syto en entrant dans la cour.

« Comment ça va à l'école ? lui demandait-il dans son rêve.
— J'étudie les mathématiques, répondait-elle avec

enthousiasme.

— Les mathématiques ! » s'écriait-il, impressionné.

Marie-Lucie le rejoignait sous l'amandier, et Syto était heureux à feuilleter ainsi les livres de classe de sa fille assise à côté de lui, même s'il savait qu'il ne s'agissait que d'un rêve.

La gueule du lion

Jill arrivait au Royal Sierra tous les soirs vers six heures, s'installait au bar en plein air sur un tabouret devant la télévision puis passait le temps à regarder les infos et à boire jusqu'à s'abrutir, tandis que Starkey traitait ses affaires sur la terrasse. Au cours des dernières semaines, c'était devenu son occupation favorite, regarder les infos sur le câble et boire pendant que la nuit tombait et qu'elle sentait Starkey niché dans son dos comme un amant confortable. Elle avait une théorie là-dessus, l'idée plus ou moins sérieuse qu'elle était capable de percevoir sa présence sans se retourner, comme s'il dégageait un soupçon de chaleur ou de parfum auquel elle serait particulièrement sensible.

« *Kushay-o, miss.* » Bazzy préparait un plateau de cocktails décoré de tranches d'ananas et de cerises. Il sourit à Jill qui se hissait sur son tabouret. C'était une bonne cliente – patiente, la voix douce, jolie, blanche. Une amie des amis de Starkey. La membre d'un club.

« Comment ça va, *padi* ?

– Pas trop mal, et vous, miss ?

– Pas trop mal. Je peux avoir un rhum-coca ?

– Bien sûr, miss. »

Une brise pareille à du velours humide soufflait de l'océan, et durant plusieurs minutes après le coucher de soleil, une lumière bleu argent inonda le ciel comme pour rincer l'éclat corrosif de la journée. Le Royal, simple coque de béton au vernis de luxe tropical écaillé qui se dressait au bord d'une belle plage, était situé tout au bout de la péninsule. Personne ne se risquait dans la piscine par crainte du choléra ; des mauvaises herbes et des débris de toutes sortes jonchaient le domaine laissé à l'abandon, cependant que les murs étaient

couverts de moisissures qui dessinaient un enchevêtrement de volutes et de tourbillons évoquant des pays barbouillés sur une carte imaginaire. Néanmoins, le Royal était probablement l'endroit le plus sûr de Freetown et certainement, aux yeux de Jill, le plus louche, l'hôtel préféré de la communauté interlope d'étrangers pour qui la Sierra Leone ne représentait qu'une occasion de gagner de l'argent. Un petit groupe de prostituées noires comme du charbon, installées sur un canapé près du bar, lançaient des regards aguicheurs à tous les Blancs qui franchissaient la porte, tandis que trois ou quatre autres arpentaient la terrasse. L'année dernière, le front se trouvait à seulement quelques kilomètres au sud, et bien que les rebelles aient été repoussés des mois plus tôt, on entendait encore parfois des fusillades la nuit, des escarmouches entre les forces des Nations unies et les gangs ou les rares poches de résistance. De temps en temps, au matin, la mer rejetait des cadavres sur la plage de carte postale du Royal.

« Rhum-coca, miss.

— Merci, *padi*. »

Les nouvelles passèrent de la campagne pour les élections présidentielles américaines à un sujet sur « l'effet de richesse », l'opulence triomphante dont jouissaient les États-Unis, fruit de leur génie technologique et de leur marché toujours orienté à la hausse. Ne serait-ce qu'un instant, Jill se sentit découragée ; bien qu'ayant vécu aux États-Unis durant cette époque, elle s'était arrangée pour ne pas profiter de la plus formidable aubaine de toute l'histoire. Elle éprouvait une méfiance instinctive à l'égard de l'argent et du luxe, sans compter que son ascétisme militant se trouvait renforcé par un très faible seuil de tolérance pour l'ennui. Comment gagne-t-on de l'argent ? D'abord, il faut l'aimer, et le fait de l'aimer, pour Jill, n'était que le résultat

d'un pur hasard, de même que ses propres penchants n'étaient que le résultat du hasard, un numéro tiré à la loterie de la naissance. Son père aimait l'argent, l'aimait beaucoup ; elle avait grandi dans l'aisance sur les rivages dorés du Connecticut. Elle avait un frère qui travaillait chez Salomon Brothers et qui, lui aussi, semblait aimer l'argent, et une sœur chef d'entreprise qui s'enrichissait grâce aux logiciels qu'elle concoctait dans un loft du quartier de Tribeca. Tant d'un côté, et si peu de l'autre ; elle se demandait souvent ce qui empêchait le monde de s'embraser. *Tu ne crois pas qu'ici on nous supprimerait nos subventions s'il y avait quelque part ailleurs des Blancs qui mouraient de faim ?* avait-elle écrit à sa mère, laquelle lui avait répondu : *Rentre à la maison. Ici aussi, il y a des gens qui ont faim.*

Elle pivota sur son tabouret et accrocha le regard de Starkey. Quoiqu'il fût en grande conversation avec un Noir élégant, il afficha un petit sourire suffisant et ironique à l'adresse de Jill. Ils parlaient probablement diamants, encore que ce pouvait aussi bien être tout autre chose, huile de palme, bauxite, crevettes, titane, caoutchouc – pour un pays à l'économie ruinée, il se traitait des tas d'affaires dans le coin, et Starkey, qui avait plus ou moins vécu ici pendant des années, semblait jouer un rôle intéressé dans la majorité d'entre elles. Il se livrait à ses activités avec naturel, ce qui constituait une sorte de révélation pour Jill qui avait toujours considéré que gagner de l'argent était uniquement source de tracas et de sentiment de culpabilité. « Ne pas travailler dur, travailler sûr », se plaisait-il à dire avec son accent anglais aristocratique, et c'était en partie cela, sa voix douce et insouciance, qui faisait paraître si raisonnable ce qu'il disait. Il donnait aux gens de l'espoir, ainsi que l'impression d'être proches d'une certaine réalité, et cela

dans un pays qui menaçait de sombrer dans le néant.

Peu après, il s'excusa auprès de son interlocuteur et s'avança vers le bar. Physiquement, il n'avait rien de remarquable : trapu, le visage carré, épais, et des cheveux rares teints d'un noir improbable. Il avait un goût un peu trop ostensible pour les objets en or, et la plupart du temps, quand il traitait ses affaires, il était en bermuda, espadrilles et chemise de golf Hugo Boss – tenue de sport chic, ici au fin fond de l'enfer. Dépouillé de ses vêtements, il était pire encore qu'elle l'aurait imaginé, pâle et mou comme une boule de pâte à pain autour d'un reste de viande filandreuse. Et ce qui étonnait le plus Jill, c'est qu'elle n'y attachait pratiquement aucune importance.

« Comment ça va, Bazy ?

— Eh, boss, doucement, tout doucement. Un Sassman ?

— Du moment, que tu me le prépares. » Starkey effleura la main de Jill, un geste qui réussissait à être à la fois désinvolte et intime. « Quelles sont les nouvelles du pays ? »

Il la raillait sans cesse à ce sujet, feignant de mettre son intérêt pour les infos sur le compte de son désir de se tenir au courant de la marche du monde, alors que tous deux savaient qu'elle les regardait surtout pour leur action sédative.

« Oh, les gens là-bas continuent à s'enrichir, répondit-elle. Et à se demander quel pays du tiers-monde ils vont ensuite bombarder. Être américain, aujourd'hui, c'est être une espèce de guignol, non ?

— Allez, personne ne t'en tient pour responsable. Tu as mangé ? »

Elle fit non de la tête.

« Viens donc dîner avec nous et oublie un peu les infos.

— J'aimerais bien, dit-elle, feignant l'embarras, mais je ne

sais jamais quoi dire à tes amis.

— Absurde. Tu es parfaitement charmante. Tous mes amis t'adorent. »

Oui, bien entendu ; il y avait une quasi-rupture de stock de femmes blanches, jeunes ou vieilles. « Qui est ce Noir avec lequel tu parlais ? »

Bazzy posa son gin devant Starkey qui s'en empara. Ses deux mains autour du verre avaient l'air de deux épais filets de bœuf. « C'est Kamora. Le fonctionnaire de la police qui s'occupe des diamants à l'héliport.

— Il me semblait bien que je l'avais déjà vu quelque part. Un autre de tes amis ?

— D'une certaine façon, oui. Il m'a apporté des nouvelles.

— Bonnes ou mauvaises ?

— Eh bien, tu vas sans doute être contente. Bien que pour moi, ce soit plutôt catastrophique. » Starkey se tourna vers elle. Dans la faible lumière du bar, ses yeux avaient pris des nuances lie-de-vin. « On a arrêté un homme aujourd'hui à Anvers, quelqu'un de l'équipe de Ferrin. Il essayait apparemment de passer un lot de diamants de Salone.

— Tu te fiches de moi ?

— Pas du tout. » Starkey avait le visage grave. « Ça fait un choc, hein ? Tout le monde pensait que l'embargo n'était qu'un coup de relations publiques, et personne ne croyait qu'on tenterait réellement de le faire respecter. »

Pendant des mois, des pressions s'étaient exercées pour qu'on décrète un embargo sur les diamants non déclarés en provenance de Sierra Leone, « les diamants du sang », qui permettaient aux rebelles de financer leur lutte. Des années auparavant, au nom d'une vague rhétorique marxiste, le RUF, le Front révolutionnaire uni, venu du Libéria, avait prétendu libérer le pays, simple prétexte pour des

opérations qui consistaient pour l'essentiel à voler, violer et massacrer tous les paysans qui leur tombaient sous la main. Ils alimentaient généreusement leurs hommes en ganja et en coke, et c'étaient les soldats rebelles – pour la plupart des adolescents dont certains n'avaient pas plus que dix ou douze ans – qui garnissaient d'amputés les camps de réfugiés. « Couper », appelaient-ils cela. Levant leurs machettes pour trancher les bras, ils demandaient, paraît-il : « Manches courtes ou manches longues ? »

« Ne te gêne pas, Jill. Je t'autorise à jubiler », dit Starkey.

La jeune femme, impassible, avait le regard rivé sur l'écran du téléviseur. Elle ne voulait pas entrer en conflit avec lui, pas maintenant, pas quand elle songeait aux souffrances dont elle avait été témoin.

« Je ne jubile pas. Simplement, je ne vois pas comment ils peuvent arrêter ça.

– Ils ne le peuvent pas, affirma Starkey. Mais ils peuvent au moins le ralentir. Et le commerce n'a déjà pas été tellement florissant ces derniers temps. »

Jill but une gorgée de son rhum-coca. « Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Oh, inutile de paniquer, répondit-il négligemment. Je vais attendre un peu, voir s'ils sont sérieux.

– Et s'ils le sont ? »

Il sembla chercher la réponse dans son verre. « Dans ce cas, je suppose que je suivrai la route du commerce. Les rives du Mono ou la Guinée, c'est sans doute par là que les pierres finiront par atterrir.

– Bon Dieu, Starkey, tu nous lâcherais vraiment ? Pense à tous les plaisirs auxquels tu devrais renoncer. »

Il eut un rire gras, presque grossier, aussi désagréable que le bruit de la glace que Bazzy pilait dans son mixeur. « Oui,

en effet, il faudrait que j'y pense. Tous les plaisirs qu'offre cette bonne vieille Salone. » Son rire s'éteignit et, redevenu affectueux, une lueur de tendresse dans les yeux, il la regarda comme s'il espérait lui arracher quelque vérité qui la soulagerait. Jill se tourna de nouveau vers la télévision, et elle devina plutôt qu'elle n'entendit son léger soupir puis son petit gloussement tandis qu'il se penchait vers elle.

« Est-ce que tu sais combien tu es belle à cet instant ? Tu es un cadeau du ciel, Jill. Voilà ce que tu es pour moi. Tu es sensationnelle, ma chérie. »

Elle éprouva soudain l'impression d'être totalement détendue, cependant qu'une douce chaleur l'envahissait ; ses yeux s'embrumèrent. Était-ce cela qu'on ressentait à l'idée d'être aimée ? Elle n'avait jamais permis à personne de lui parler de cette manière, et depuis quelque temps, elle avait du mal à se rappeler pourquoi.

Je veux l'endroit le plus pénible – c'est ce qu'elle avait dit en signant son contrat. Elle avait passé deux ans au Guatemala avec le Peace Corps, puis trois ans à Haïti avec l'organisation Save the Children, et après, elle avait continué à réclamer le plus dur. *Je veux l'endroit le plus pénible* – et à un moment donné, ce fut la Sierra Leone, « la montagne du lion », une petite nation obscure d'Afrique occidentale connue surtout pour ses diamants de kimberlite d'excellente qualité et sa guerre civile d'une cruauté inimaginable. Elle avait été engagée comme directrice de projet par l'organisation World Aid Ministries, un groupe protestant qui en chapeautait d'autres, spécialisé dans l'aide alimentaire à long terme ; il n'était pas nécessaire d'avoir une vocation religieuse, mais il fallait être capable d'accepter ce qu'on pourrait charitablement qualifier de mode de vie spartiate et d'attitude masochiste envers le travail. Tout cela

pour en arriver à cette comédie : elle était venue en Salone pour y mener une existence authentique, et à la place, elle avait découvert tous les clichés qu'elle se cachait à elle-même. Elle voulait être idiote. Elle voulait être riche. Elle voulait être paresseuse, entretenue, gâtée – voilà où ses fantasmes l'avaient conduite ces derniers temps, aux explorations mentales d'une vie exempte de tout sentiment de culpabilité. Starkey était riche, et assez vieux pour être son père, un ramassis de clichés qui s'accordaient parfaitement aux siens. Elle avait essayé de le provoquer lors de la réception à l'ambassade où elle avait fait sa connaissance ; un homme qui trafiquait dans les diamants était censé être son ennemi naturel, mais une lueur bienveillante dans son regard, une expression de patience dans son visage aux chairs affaissées lui donnaient un air de gentillesse. En sa présence, elle se sentait calme, en sécurité ; sans trop de cérémonie, elle était rentrée ce soir-là au Royal Sierra avec lui, et depuis, c'était devenu presque une routine. Jill arrivait le soir à l'hôtel et elle y passait la nuit. Ses amis des ONG pensaient qu'elle avait perdu la tête. Oui, peut-être, songeait-elle. Peut-être que c'est ça, la folie. Mépriser précisément les choses vers lesquelles on est le plus attiré.

« Dis-moi, Jill, tu l'aimes vraiment ce type ? »

Assise sur la galerie en parpaings devant son bureau, elle feuilletait le classeur que Dennis Hatch avait rapporté de l'USAID. D'ici quelques semaines, elle devait conduire un petit convoi dans le sud-est pour livrer des colis en prévision du rapatriement des réfugiés. À condition, bien entendu, que la situation ne se dégrade pas, que le RUF respecte les Accords de Lomé, que les Casques bleus puissent garder leurs armes, que la saison des pluies n'arrive pas prématurément et que les chauffeurs restent sobres. À

condition, donc, qu'un tas d'éléments qu'elle ne contrôlait pas ne surviennent pas les uns après les autres ou simultanément.

« Oui, je suppose », répondit-elle distraitement en tournant les pages. Sur chaque feuillet figuraient les données indispensables concernant tous les membres d'une même famille. Âge, taille, poids, tour de bras – une succession de chiffres impersonnels.

« En tout cas, lui il t'aime bien, c'est sûr. » Par la porte ouverte du bureau de Jill, il contemplait l'inverseur électrique, cadeau de Starkey. « Est-ce que tu le mènes par le bout du nez, comme on dit ?

– Je ne vois nulle part marqué combien il doit y avoir de riz germé dans les colis.

– Nous sommes encore en train de développer nos informations sur ce point. » Après dix années consacrées à travailler dans le domaine de la planification, Dennis employait un jargon administratif que Jill trouvait tour à tour amusant et exaspérant.

« Tu pourrais m'indiquer une date ?

– Négatif. »

Dennis se tassa dans son fauteuil au siège en paille posé à côté de celui de la jeune femme. Il avait la minceur, presque la maigreur, d'un fanatique de jogging. Beau à sa manière avec son allure un peu sauvage, il correspondait plus ou moins au type de Jill. Son intelligence et son mépris pour toute forme d'autorité en faisaient son allié naturel au sein du système. Il était arrivé dans le pays l'année dernière, si bien que leurs relations auraient pu aller au-delà d'une simple amitié, mais quelque chose dans leurs rapports, un décalage, un rythme différent, un petit rien, l'avait empêché. Au cours des nombreuses soirées qu'ils avaient passées à

parler et à boire, il ne s'était jamais décidé à lui faire des avances. Elle savait qu'il n'était pas homo, alors quoi ? Tout cela n'avait pas de sens, avait-elle réalisé ces jours-ci.

Elle examina le budget inscrit sur la première page. « Cent quarante la tonne pour le transport.

— Ça ira ?

— Tu as mieux à proposer ?

— Non. »

Jill referma le classeur. « Alors, il faudra bien que ça aille. »

Plusieurs femmes de la coopérative de couture arrivèrent avec leurs déjeuners achetés aux vendeurs de rue, puis saluèrent timidement Jill et Dennis au passage. La coopérative, située dans un entrepôt à l'arrière de l'enceinte, était une activité annexe dans le cadre de la mission d'aide alimentaire. Un an plus tôt, Jill avait poursuivi une idée qu'elle avait en tête, et après une dépense absurde de temps et d'énergie, elle avait réaménagé l'entrepôt pour y installer la coopérative, puis réussi à se procurer les fournitures nécessaires et sélectionné quarante femmes dans les camps de réfugiés pour fabriquer des *lapas*, des sortes de jupes. Le bâtiment principal, une construction en parpaings munie d'un toit en tôle et de portes roulantes métalliques à chaque extrémité, se trouvait en face du bureau. L'ensemble reflétait le goût obsessionnel de Jill pour l'ordre : les chemins de pierre, les *baffas* et les cabanes aux toits de chaume, les « flammes de la forêt » qu'elle avait plantées un peu partout pour qu'elles donnent de l'ombre. Au-delà des murs régnaient la misère et le chaos, mais à l'intérieur, elle était parvenue à créer un îlot d'organisation.

« Comment va ton petit ami ? demanda Dennis d'une voix enjouée.

— Très bien.

— Et qu'est-ce qu'il pense de l'embargo ?

— Que c'est mauvais pour les affaires. »

Dennis éclata de rire. « Certes, mais c'est bon pour le pays. Du moins faut-il l'espérer.

— Il ne le nie pas.

— Tu sais que les Nations unies ont établi des postes de contrôle sur toutes les routes qui sortent du district de Kono. Et tous les passagers qui débarquent par avion de l'intérieur sont en principe fouillés.

— Ça relève quand même d'une vaste plaisanterie, ils n'arriveront jamais à y mettre un terme. On pourra toujours dissimuler pour un million de pierres précieuses dans un tube de dentifrice, et il restera encore de la place pour le dentifrice.

— Oui, tu as raison. Je suppose que tu es devenue une spécialiste en la matière.

— C'est une simple question de bon sens, Dennis. Pas besoin d'être une spécialiste. »

Il lui décocha un regard haineux que ne méritait sûrement pas ce qu'elle venait de dire. Elle faillit s'excuser, mais elle se ravisa.

« Bon Dieu, Jill, qu'est-ce que tu lui trouves à ce type ? Je te dis ça en ami... »

Elle détourna le regard.

« ... en ami qui tient à toi. Ce ne sont pas des gens bien que tu fréquentes, tu le sais, non ? Ils sont impliqués dans un tas de trafics, ils saignent le pays à blanc, et ils représentent tout ce contre quoi tu te bats. Je me demande vraiment si tu n'as pas perdu la tête. »

Jill garda son calme. Elle avait l'impression d'assister à la discussion en spectatrice. « Et qui voudrais-tu que je

fréquente ?

— Tout ce que je veux dire, c'est que je m'inquiète à ton sujet. Ce type et toi, ça ne colle pas, et j'ai beau essayer de comprendre, je n'y arrive pas. J'ai juste l'impression que ta liaison avec lui est le symptôme de quelque chose.

— Certainement. En général, le sexe est en effet le symptôme de quelque chose. »

Dennis tressaillit. « Bon, d'accord, je la ferme. Je sais que je parle de choses que je ne connais pas. » Il se passa la main dans les cheveux. « D'ailleurs, tout ce que je dis n'a aucune importance. »

Jill accueillit ces paroles avec un sourire las ; Dennis la rendait triste ces derniers temps.

« Tu sais, reprit-il, pendant que tu as ce type à tes pieds, tu pourrais peut-être le taper d'une petite contribution pour la coopérative.

— Oh, non. Il ne fonctionne pas comme ça.

— Du nouveau sur ce point ?

— On a essuyé un refus de la part de Handicap International la semaine dernière – je présume qu'ils ne croient pas en l'existence de couturières manchotes. Pareil pour Catholic Relief, Global Relief et les autres. Maintenant, ils envoient tout leur argent au Kosovo.

— Oui, les yeux du monde entier sont braqués sur le Kosovo, et un tas de gens ont rayé la Salone de leurs préoccupations. » Il étira la jambe et son genou craqua doucement. « Combien de temps tu peux encore tenir ?

— Deux semaines, un mois à la rigueur, en faisant très attention.

— Dis-moi combien il te faut, et je tâcherai de t'obtenir de quoi attendre une somme plus importante.

— C'est Aïcha qui a les comptes, dit Jill, se levant aussitôt.

Suis-moi. »

Ils pénétrèrent dans un étroit bâtiment en béton avec, d'un côté, des fenêtres munies de barreaux, et de l'autre, des rangées de tables en bois. Au bout de chacune, il y avait des paniers en osier remplis de tissu et de *gara*. Les femmes travaillaient par équipes de deux, l'une qui cousait et l'autre qui tenait l'étoffe. En quelques semaines, elles étaient devenues si efficaces que chaque équipe produisait autant que des couturières non handicapées. Les bonnes journées, plus de deux cents robes sortaient de la coopérative, seulement elles se vendaient mal, et les commerçants libanais ne voulaient pas les acheter en gros avant d'être sûrs que la paix allait durer.

Jill éprouvait toujours une espèce de sentiment d'oppression en entrant dans la coopérative, une émotion, une anxiété qui l'incitait à parler à voix basse mais qui, dans le même temps, l'exaltait. Un peu ce que les croyants ressentent dans une église – quelque chose qui a trait à la souffrance, soupçonnait-elle, mais elle n'avait pas envie de pousser plus loin son analyse. Pendant que Dennis et Aïcha se penchaient sur les chiffres, Jill compta et empila la production de la matinée tout en parcourant la salle du regard. Ses yeux, inévitablement, s'attardaient sur les moignons des ouvrières ; en un sens, elle ne cessait jamais d'y penser, même si elle s'était longtemps efforcée de nier cette obsession, cette tendance qu'elle avait – et qui lui paraissait honteuse, vaguement pornographique – à visualiser ainsi sa propre mutilation. « Ça devient rouge quand on coupe, lui avait raconté l'une de ces femmes. Tout devient rouge, rouge, comme si tu avais l'esprit en feu. » Jill était persuadée qu'elle mourrait d'horreur si cela lui arrivait ; de fait, la plupart mouraient, soit à la suite du traumatisme, soit vidées de leur sang, et elle ne parvenait

pas à imaginer comment ces femmes avaient pu survivre. Et pas seulement survivre, elles qui étaient parfois capables de manifester une joie presque naturelle. Depuis quelque temps, elle les voyait rire et bavarder en travaillant, mener un commencement de vie normale. Elles ne se doutaient pas un instant que dans deux ou trois semaines, la coopérative risquait de fermer.

« Je ne peux rien te promettre », dit Dennis tandis qu'elle le raccompagnait à sa jeep. Derrière les murs, les bruits de la rue faisaient comme le grondement d'une avalanche.

« Tu sais, je te serai de toute façon reconnaissante d'avoir essayé », dit-elle, et elle se sentit assez optimiste pour oser une plaisanterie : « Tu peux gonfler les chiffres autant que tu veux.

— Ce n'est jamais une bonne idée, et tu ne l'ignores pas. » Il ne sourit pas – est-ce qu'il avait cru qu'elle était sérieuse ? Arrivé devant la jeep, il se tourna et dévisagea la jeune femme avec tant d'insistance qu'elle craignit qu'il lui fasse une scène ridicule.

« Jill.

— Oui ? » Elle évita son regard.

« Tu es sûre que ça va ?

— Oui, Dennis, ça va très bien.

— Je m'interroge, tu m'as paru terriblement fatiguée tous ces jours-ci. Pour être franc, j'ai l'impression que tu déprimes. D'accord, ça ne me regarde pas, mais un tas d'entre nous se font du souci. »

Elle en fut plus affectée qu'elle ne l'aurait pensé. Sa gorge se serra, et après avoir attendu le temps de retrouver sa respiration, elle dit avec une ironie qui lui sembla contrainte : « Peut-être que c'est une réaction normale par rapport à ce pays.

— Ça n'en demeure pas moins une dépression, Jill. À ta place, j'y réfléchirais. »

La nuit, parfois, quand ils étaient seuls dans sa chambre, Starkey montrait à Jill un lot de diamants et lui expliquait sur quels critères on les évaluait. Il paraissait satisfaire son ego à jouer ainsi les mentors, de même qu'il prenait plaisir à étaler ses connaissances dans un contexte sexuel qui manquait quelque peu de raffinement, et Jill entraînait dans son jeu, amusée, vaguement curieuse, encore que les diamants en tant que tels la décevaient. À l'état brut, ils ressemblaient à des cailloux crayeux, des petits riens qui s'entrechoquaient dans la paume comme des dents de bébé et qui, pourtant, plaçaient Starkey au centre d'intérêts vitaux. Pendant qu'il se déshabillait, elle le regardait vider ses poches d'un tas de bouts de papier, de dessous de verre, de pochettes d'allumettes sur lesquels étaient griffonnés des noms et des numéros de téléphone. Le matin, dès huit heures, son portable se mettait à sonner, et à neuf heures, il avait déjà des rendez-vous avec des gens qu'il recevait sur la terrasse comme un petit roi. La jeune femme commençait à comprendre que gagner de l'argent pouvait être passionnant, et que plus on gagnait, plus cela devenait passionnant. Elle avait eu une autre révélation : Starkey n'était responsable que vis-à-vis de lui-même. C'était, pensait-elle, le luxe suprême de l'homme d'affaires, d'une vie consacrée exclusivement à gagner de l'argent. Tout cela lui parut bizarre, exotique à l'instar de choses interdites, jusqu'à ce qu'elle se souvienne que c'était ainsi que la plupart des gens vivaient.

Pourtant, à sa manière, il rendait service à beaucoup de monde – à moins que ce ne soit simplement une façon intelligente de travailler. Il faisait des cadeaux extravagants,

donnait avec largesse, se laissait toucher par les mendiants et distribuait des pourboires comme s'il voulait entretenir tout le personnel. Il avait suivi des études dans un collège technique – dessin industriel, avoua-t-il – et il parlait assez de son passé pour que Jill en déduise qu'il avait eu une enfance très pauvre, si différente de la sienne. Il ne manifestait ni susceptibilité ni amertume sur ce chapitre, et il avait l'air de prendre un plaisir sincère à l'écouter raconter ce qu'il appelait sa « vie américaine », la grande maison, les écuries, les bonnes écoles, l'université. Au lit, il avait des idées bien arrêtées quant à ce qu'il désirait, mais il ne la bousculait jamais, n'insistait jamais. De fait, ce n'était pas nécessaire, se dit la jeune femme, se moquant d'elle-même et sentant le rouge lui monter au front. Voilà, supposait-elle, l'effet que produisait sur elle un homme attentionné.

« Regarde-moi ces salopards. »

Elle était au bar et elle buvait son troisième verre de la soirée. Dennis Hatch se glissa sur le tabouret à côté du sien et désigna la télévision d'un geste du menton. CNN diffusait un sujet sur la dernière génération de jeunes pousses milliardaires.

« Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— J'ai rendez-vous. » Ses yeux demeuraient fixés sur l'écran. « Ça te filerait envie de dégueuler, non ?

— Il faut quand même leur reconnaître une chose. Ils ont l'énergie, la volonté. Et ils réussissent.

— Tu possèdes des actions ?

— Non, aucune.

— Moi non plus. » Il rit. « J'attends avec impatience que tout ça s'effondre. »

Jill s'associait, allait peut-être même jusqu'à être d'accord. « Avec qui tu as rendez-vous ?

— Avec des grands chefs du World Food Program de Conakry. On révisé la stratégie concernant les stocks. Au cas où.

— Excellente idée.

— Une bière Star », commanda Dennis à Bazzy, puis il pivota sur son tabouret pour examiner la terrasse. Les tables étaient occupées par un mélange œcuménique de Blancs et d’Africains. Une musique forte avec beaucoup de basses s’échappait des haut-parleurs, tandis que les serveurs empressés se croisaient sur les marches de l’escalier avec leurs plateaux. Une superbe prostituée aux dreadlocks blondes passa devant Dennis et lui décocha un regard en coin. Il dévisagea Jill, un sourire narquois aux lèvres.

« C’est tous les jours fête au Royal.

— Faut bien.

— Pourquoi tu n’es pas avec eux ? » Il indiqua la table de Starkey entouré de gens assis sur trois rangées.

« Ce sont ses heures de bureau.

— Et alors ? »

Alors ? Elle avait l’impression d’être elle-même une prostituée quand elle s’installait en leur compagnie. « Je préfère rester là. »

Dennis se tourna de nouveau vers le bar. Ils parlèrent boulot, échangèrent des ragots sur leurs compatriotes expatriés, discutèrent de la situation politique. Jill n’évoqua pas la coopérative ; elle attendait que Dennis aborde la question, et comme il s’en gardait bien, elle comprit qu’il n’y aurait pas d’argent de la part du gouvernement. Pénétrée d’un sentiment de désespoir, elle sirota son verre, s’efforçant de faire bonne figure et de minimiser le côté personnel, ce qui était devenu un peu sa seconde nature. Starkey vint les rejoindre, adressa à Dennis un sourire poli, puis commanda

un Sassman. Jill effectua les présentations.

« Ah, USAID », fit Starkey. Les deux hommes se serrèrent la main au-dessus des genoux de Jill. « Encore une entreprise en voie de développement, n'est-ce pas ?

— Malheureusement, oui.

— Sans doute la seule en Salone en ce moment.

— Je ne sais pas. J'ai entendu dire que dans le domaine des diamants, les affaires étaient plutôt florissantes.

— Détrompez-vous. Il y a un embargo sur la production. Vous n'étiez pas au courant ?

— Je ne pensais pas qu'une chose aussi insignifiante qu'une loi serait susceptible de vous gêner. »

Une main autour de son verre, Jill ne quittait pas des yeux l'écran de la télévision. Elle n'était pas particulièrement surprise qu'ils s'empoignent ainsi, mais elle n'aurait pas cru qu'ils y viendraient si vite.

« Permettez-moi de vous éclairer, répliqua Starkey. Mon représentant attend à Koidu avec l'équivalent de six mois de pierres, et même si je le voulais, je ne pourrais pas aller le rejoindre. Et tout le monde est dans le même bateau. Nous sommes tous en train de mourir à petit feu. Encore un mois ou deux, et on ferme boutique.

— Vous allez me faire chialer, dit Dennis entre ses dents.

— Pardon ?

— Vous allez me faire chialer. Ou, pour le formuler autrement, vous pouvez tous aller vous faire foutre.

— C'est très aimable de votre part. En fait, vous savez, votre sentimentalisme vous aveugle. »

Dennis ricana dans sa bière.

« Vous croyez que je plaisante ? reprit Starkey. Or, voyez-vous, je suis on ne peut plus sérieux. Toute cette histoire d'embargo n'est qu'un leurre. Les gens des organisations

humanitaires en ont les yeux tout humides, mais en fait, ça se résume à ce que De Beers puisse mieux contrôler le marché. Ils jouent les vertueux, exercent des pressions pour qu'on instaure l'embargo, et ils vont mettre sur la paille les petites compagnies au nom de la morale, et ensuite ils vont les racheter et ouvrir de nouveau le robinet. Ce n'est qu'une grosse farce, fiston, une comédie. Je n'imaginai pas qu'un garçon intelligent comme vous aurait eu besoin que je le lui explique.

— Comme si je ne savais pas que le monde des affaires est pourri. Je n'ai pas attendu que des types comme vous me le disent.

— C'est vrai que c'est un monde pourri, mais vous avez tort de croire que les choses vont changer. Les gens, mon jeune ami, continueront à acheter et à vendre des diamants. Simplement, ce ne seront plus les mêmes gens. Allez, dit-il levant son verre. À la vôtre. »

Sur ce, Starkey se prépara à partir, mais Jill le retint par le bras.

« Reste, murmura-t-elle, resserrant sa prise. Ne t'occupe pas de lui. »

Dennis devint tout pâle. Pour une fois, elle n'éprouva aucune pitié à son endroit, et elle se demanda si cela signifiait quelque chose. Il descendit de son tabouret, jeta un regard par-dessus son épaule comme s'il ne pouvait pas s'en empêcher, puis lança un : « Je vous emmerde », avant de s'éloigner à grands pas.

« Eh bien, fit Starkey, le front soucieux, regardant Dennis traverser la terrasse. J'espère que je n'ai pas semé la zizanie entre vous.

— Ça n'a aucune importance. » Jill sourit et l'attira vers le tabouret laissé vide par Dennis. Elle se sentait gaie ; pour la

première fois depuis des mois, les choses lui paraissaient claires.

« Si tu peux faire descendre ton représentant à Bomi, dit-elle, je te rapporterai les diamants.

— Sortir du pays ? Comment tu ferais ?

— On a des camions qui doivent passer la frontière la semaine prochaine et on sera à Bomi dans les jours qui suivent. Si ton représentant peut me retrouver là-bas, je me charge des pierres.

— Sincèrement, Jill, tu ne te rends pas compte... comment tu franchirais les barrages ?

— Tu crois qu'ils me fouilleraient ? »

Il reconnut la justesse de son argument par un petit hochement de tête. « Tu sais, il y a d'autres risques que les Nations unies.

— Alors, paye-moi. Paye-moi pour les risques que je courrai. »

Il contempla son verre en silence.

« C'est une transaction que je te propose, et tu n'as qu'à la traiter comme une affaire de plus. Quel est le tarif pour ce genre d'opération ? »

Starkey hésita. « Trois pour cent.

— Ce qui fait ?

— Une somme assez conséquente si Petrik a bien ce qu'il prétend avoir. » Il leva les yeux. « C'est pour ton projet, n'est-ce pas ? L'atelier de couture. Bon Dieu, laisse-moi te donner l'argent.

— Si tu en avais en trop, oui, mais ce n'est pas le cas. Et de toute façon, non, je n'accepterais pas.

— Mettons que je sois d'accord – qu'est-ce que tu ferais sur le plan de la sécurité ?

— J'ai les camions et les équipes traditionnelles, comme à

chaque fois. Toute disposition inhabituelle attirerait l'attention sur nous. »

Starkey adopta un air sinistre, comme un homme imaginant ses propres funérailles. « Et tes principes ?

— Comme dit l'autre, le monde est pourri. »

Starkey se mordilla l'intérieur de la joue. Il vint à l'esprit de la jeune femme qu'il devait être aux abois pour envisager pareille solution ; ou alors, le pari le tentait, le défi de la laisser agir seule.

« Il faudra que je fasse un saut à Johannesburg pour réunir l'argent que tu devras emporter. Du coup, tu seras en danger à l'aller comme au retour. Du saut sans parachute pour ainsi dire.

— Mettons que je serai sous contrôle radar. » Elle éclata de rire et lui prit la main. Elle se demanda à quel point le rhum contribuait à entretenir sa bonne humeur. « Je me débrouillerai, tu sais. J'ai fait un tas de choses difficiles dans ma vie, et je ne vois pas pourquoi j'échouerais.

— Très bien », dit-il d'un ton où perçait une note de tristesse. Il porta son verre à ses lèvres. « Personne n'a jamais prétendu que tu manquais de ressources. »

Tout avait débuté, comme toujours, par des rumeurs, peu de temps avant qu'elle ne quitte Freetown, des frémissements, des bruissements, des histoires qui naissaient dans le nord du pays et dont les rides venaient lécher les abords de la capitale. Puis les rumeurs enflèrent et prirent forme cependant que les camions entamaient leur périple dans le sud-est, et on entendit bientôt les nouvelles à la radio : le RUF avait encerclé les Casques bleus à Magburaka et à Makeni, prenant les villes en otage, tandis que d'autres soldats de la paix avaient dû faire demi-tour sur la route de

Bendu devant un groupe d'adolescents qui, équipés d'armes automatiques, jouaient les provocateurs pour voir jusqu'où ils pouvaient aller avant que les Nations unies ne ripostent – c'était l'analyse rationnelle à laquelle Jill se livrait, alors qu'au dépôt de Kabili, l'explication du prêtre irlandais lui fit plutôt l'effet d'une gifle en pleine figure : « Le diable a de nouveau faim. » Le diable ou n'importe lequel des dieux psychopathes qui hantaient la région – elle commençait à les haïr tous. Des informations aussi elle se sentait responsable, de même que du moral de ses chauffeurs, de la logistique délirante et du drame interminable des crevaisons et des pannes. La stratégie qu'elle avait mise au point au fil des dizaines de missions semblables consistait simplement à rouler jusqu'à ce que quelque chose l'oblige à s'arrêter, comme ce fut le cas lorsque l'officier ghanéen se dressa devant elle au dépôt de Falla. Elle se crut foutue, tant son attitude était raide et officielle, tant il paraissait menaçant ainsi entouré de sa petite escouade, et tant elle était abrutie par la chaleur et quatre nuits pratiquement sans dormir. Il se lança dans une digression sur ces bandits de *kammajohs*, les centres de désarmement des Nations unies, les supposées « manifestations » dans le secteur, et il fallut un moment à la jeune femme pour comprendre qu'il parlait des rebelles. Elle faillit éclater de rire – oh, ceux-là ? Toujours aussi raide et officiel, il demanda en aboyant si elle accepterait une escorte jusqu'à Makela.

Elle avait déjà les diamants. Ils étaient dans une bourse de toile au fond de son sac à dos ; elle les avait reçus la veille, pendant qu'on déchargeait les camions au dépôt de Bomi. Elle s'était éclipsée sous prétexte de porter des lettres, puis elle avait traversé la place flanquée d'une petite mosquée en parpaings et emprunté la rue principale bordée de maisons en briques et en terre ainsi que de petits jardins boueux. Elle

ne croisa que quelques enfants au ventre gonflé – les autres habitants s'étaient mis à l'abri de la chaleur, de même que les chiens, les chèvres et toutes les créatures vivantes. Sous la visière de sa casquette de base-ball, Jill voyait la rue onduler et, sous l'assaut de la lumière violente, miroiter comme une esquisse de mirage. Au bout de deux minutes, sa chemise était trempée de sueur. Personne ne pouvait supporter longtemps un tel soleil, et elle se concentra sur sa respiration, sur le mouvement de ses jambes et sur elle-même afin d'économiser ses forces. Elle nota, avec un brin de satisfaction, qu'elle n'avait pas très peur ; la présence des liasses de billets dans son sac à dos lui procurait l'impression d'avoir un but, et leur poids sur ses épaules semblait lui assurer un certain équilibre. Elle aperçut bientôt ce qu'elle cherchait, un panneau peint à la main, suspendu à un tamarinier par un fil de fer, marqué CHAZ=3 BAR. Elle se glissa par une brèche dans la clôture en feuilles de palmier séchées puis longea l'allée jusqu'au bar, une modeste construction en bois avec un toit en tôle rouillée et des troncs d'arbres bruts qui soutenaient la galerie. Par la porte ouverte, on ne distinguait que des ombres mouvantes ; elle n'hésita qu'en entendant les voix à l'intérieur, maintenant effrayée en dépit des garanties qu'on lui avait données, en dépit de Starkey qui lui avait appris à conserver son calme, en dépit de ses propres résolutions. Effrayée et soudain si épuisée qu'elle se sentit au bord du désespoir ; la peur faisait désormais partie de l'aventure. Encore une chose avec laquelle il lui faudrait vivre pendant le reste du voyage.

Elle entra parce qu'elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu faire d'autre. Petrik était là, un Russe aux cheveux hirsutes pour qui l'argent ne parut être qu'accessoire, dans la mesure où son activité principale dans les moments qui suivirent consista à tenter de convaincre Jill de rentrer à Koidu avec

lui. « Je suis riche », déclara-t-il, s'affalant contre elle – ils étaient assis l'un près de l'autre sur un banc de bois. Quatre soldats sierra-léonais étaient attablés avec eux, des hommes en treillis, très noirs, très costauds, qui s'esclaffaient à la moindre des paroles de Petrik. Des gardes du corps qu'il avait engagés, présuma Jill ; le Russe se contentait de froncer les sourcils devant leurs moqueries apparentes.

« Je suis riche, répéta-t-il, tandis que les soldats éclataient de rire. Je sais que j'ai pas l'air, mais pendant sept ans, j'ai fait que travailler ! Sept ans dans ce trou à rats. Un an encore, je prends mon argent et je retourne chez moi.

– J'en suis ravie pour vous », dit Jill.

Elle accepta un Fanta orange tiède. Les soldats et Petrik buvaient du gin servi dans un pichet en plastique sale. Tout le monde, le visage luisant, était rendu apathique par la chaleur. La propriétaire des lieux, une vieille femme minuscule aux cheveux crépus et aux lobes d'oreilles énormes était assise à la table d'à côté. De temps en temps, elle s'emparait du pichet pour se verser un verre.

« Vous dites à Starkey que je fais une dernière année pour lui.

– Je le lui dirai.

– Restez avec moi, la supplia Petrik avec des yeux humides de chiot. Je suis fou amoureux de vous. Je m'occupe de vous. Avec moi, vous vous inquiétez de rien.

– Excusez-moi, mais il faut que je parte.

– Je vous donne tout, vous savez que c'est vrai !

– Désolée. J'ai promis à Starkey d'être de retour dans deux jours.

– Je m'en fous de Starkey ! C'est pas lui le patron ici ! » Les Africains hurlèrent de rire tout en tapant sur la table. « C'est moi ! C'est Petrik le patron à Kono ! Juste une nuit, tu

me rends cinglé, tu sais ! Une nuit, c'est tout ce que Petrik te demande.

— Je ne peux pas, dit-elle, se demandant si elle avait réellement le choix.

— Rien qu'une nuit. S'il te plaît !

— Non, vraiment, je ne peux pas. Il y a des gens qui m'attendent. »

À l'immense horreur de Jill, il s'écroula sur la table et se mit à sangloter, ce qui déchaîna de nouveau l'hilarité des Noirs. La vieille femme bavardait joyeusement avec eux en sherbro ; tous les cinq contemplaient Petrik comme on contemple les animaux dans un zoo. Quand il devint évident que la situation risquait de se prolonger, la jeune femme se tourna vers le soldat qui portait le plus de galons.

« Je vous en prie, lui demanda-t-elle. Parlez-lui. Expliquez-lui que je dois partir. »

L'homme la considéra un instant, puis il se pencha et plongea la main dans la poche du Russe avec une familiarité brusque qui avait quelque chose de sexuel. Il en tira une petite bourse en tissu bleu qu'il lui tendit par-dessus la tête de Petrik ; elle sortit les liasses de dollars emballées dans du papier froissé et les lui remit en échange, puis elle fourra les diamants au fond de son sac à dos. Elle s'apprêtait à se lever lorsque le Russe lui agrippa le bras.

« S'il te plaît, amour de ma vie. » Il avait le visage ravagé, pathétique ; des filets de bave pendaient à son menton. « Donne-moi un baiser, et je te laisse partir. Rien qu'un baiser, amour de ma vie, et je te jure, je te laisse partir. »

C'était sans doute la manière la plus rapide et la plus facile d'en terminer, et quand elle s'approcha pour l'embrasser, ce fut avec un soupçon de pitié. Au moment où ses lèvres effleurèrent les siennes, elle songea qu'elle n'avait encore

jamais embrassé un homme en pleurs. Elle eut un frisson, mais elle ne recula pas. Les Africains poussèrent des acclamations et applaudirent. Ils riaient encore au moment où elle atteignait le bout de l'allée.

Ils quittèrent Falla à deux heures de l'après-midi en direction de l'ouest, et roulèrent au milieu d'un paysage monotone composé de vestiges de forêt pluviale et de rizières abandonnées. Jill avait pris place dans le gros pick-up Mazda en compagnie de Pa Conteh, tandis qu'Edmund, le fils de Pa, suivait dans un vieux camion à plateau Mercedes. La jeune femme était partie de Freetown avec neuf camions qu'elle renvoyait à mesure qu'ils livraient leurs chargements. Après Falla, le Mercedes et le Mazda étaient également vides ; c'était la première étape du voyage de retour et, ballottée par les ornières et les nids-de-poule, Jill percevait toute l'ironie de la situation. Devant elle, l'escorte de l'ONU et, à ses pieds, les diamants du sang. S'en réjouir, ou même y penser, semblait être présage de malchance, encore qu'elle savait que Starkey, collectionneur intrépide des ironies du tiers-monde, adorerait cette histoire. Et dans ce domaine, supposait-elle, elle demeurerait toujours sa mauvaise élève.

Pa collait tout le temps au pare-chocs de la jeep des Nations unies pour essayer de l'obliger à accélérer. Les soldats ghanéens se contentaient de se tourner vers lui avec indolence et de lui jeter des regards furieux.

« Mais qu'est-ce qu'ils ont, ces types-là ? s'écria soudain Pa, écœuré.

— Du calme, Pa. On ne va quand même pas écraser l'ONU. »

Il grogna. Comme la plupart des Sierra-Léonais, il avait peur de l'obscurité et détestait l'idée de rouler la nuit. Petit homme sec et noueux, il avait le visage au nez aplati des

Mendés et était de loin le plus fiable parmi l'équipe bancale de chauffeurs dont Jill disposait. Bon mécanicien, s'exprimant couramment en mendé et en anglais, et d'une loyauté à toute épreuve, au point que c'en était parfois gênant. Si Pa avait un défaut, ce serait une tendance au pessimisme, mais il fallait reconnaître que dans la majorité des cas, c'était simplement témoigner de réalisme.

« On va à Makela ? demanda-t-il pour la troisième fois.

— C'est ce qui est prévu.

— Beaucoup de soldats à Makela.

— Selon l'officier, oui.

— On reste la nuit ?

— Je pense que c'est la meilleure chose à faire. »

Il ralentit, pour le moment rassuré. Jill avait posé son sac à dos sur le plancher et, presque machinalement, elle le tâtait de temps en temps du bout de sa chaussure. Ils franchirent une succession de petites collines dont les sommets arrondis, couleur vert mousse, évoquaient des dos de tortue. La riche odeur minérale de la terre mouillée envahissait la cabine. Des étendues de jungle fétide alternaient avec des champs d'herbe drue, si bien qu'on avait l'impression d'étouffer au sein d'une végétation d'une telle luxuriance. La route était jalonnée de petits groupes de huttes en terre clayonnée aux toits récemment chaumés, derrière lesquelles s'étendaient des champs délimités par des piquets, mais on pouvait compter sur les doigts d'une main les êtres humains qu'on croisait. Les habitants avaient entendu parler des troubles et s'étaient réfugiés soit dans les villes, soit dans la brousse. Le paysage solitaire, avec son air immobile et désolé, déclencha dans la tête de Jill une sorte de bourdonnement, pareil à celui produit par le défilement d'une bande vierge, et elle se sentit soulagée quand les Ghanéens les remirent à un

détachement de Casques bleus indiens. Il y avait à présent deux jeeps, huit soldats au total, et les Indiens, disait-on, formaient le contingent le plus professionnel des forces de l'ONU. La jeep de tête fit demi-tour et vint s'arrêter à la hauteur du Mazda. Des vagues de chaleur s'élevaient des moteurs comme des rubans de cellophane.

« Vous allez à Makela ? » demanda l'officier à Pa. C'était un homme éclatant de santé, la quarantaine, les yeux vifs dans un visage d'oiseau de proie, la moustache soigneusement taillée. Il avait la figure et l'uniforme saupoudrés de poussière rose.

« Oui. »

L'officier sourit en notant la présence de Jill sur le siège passager, et lorsqu'il reprit la parole, il sembla s'adresser directement à elle : « Nous allons devoir rester un peu ici. Il se passe des événements du côté de Makela qu'il nous faut tirer au clair. » Son langage précis, empreint d'une certaine raideur, lui fit penser à Starkey. « Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir. Je ne crois pas que cela prendra longtemps. »

Ils suivirent la jeep et se garèrent sous un bosquet de caroubiers. Et voilà, songea la jeune femme, fourrant discrètement le sac sous la banquette à l'aide de ses pieds. Coincée ici, la tête dans la gueule du lion, et rien d'autre à faire que d'attendre. Edmund descendit taper les soldats d'une cigarette et glaner quelques informations ; il but à un bidon d'eau qui circulait, puis il retourna somnoler dans son camion. Jill posa la tête sur le dossier de son siège et s'efforça de se détendre. Un mal sourd prit racine derrière ses yeux avant de se propager à tout son corps, créant par ailleurs des poches de douleur aiguë, comme si on l'avait frappée çà et là à coups de batte de base-ball. Elle aurait voulu dormir, mais ses yeux ne cessaient de s'ouvrir pour

contempler au loin, au-delà de la voûte du feuillage, les champs et les collines plantées d'arbres. La courbe de l'horizon et le ciel vide, étincelant, lui donnaient l'impression d'être emprisonnée à l'intérieur d'une immense cuvette de lumière.

« Eh, miss Jill, combien de temps on va rester là ? » Pa, jouant avec le paquet juju qu'il portait autour du cou, regardait les soldats qui ne paraissaient nullement décidés à bouger. Le sergent et l'officier supérieur étudiaient des cartes, et ce dernier prononçait parfois quelques mots dans la radio de la jeep. Les autres soldats, qui avaient ôté leurs casques, fumaient et chassaient les mouches.

« Aucune idée, Pa. C'est eux qui le savent.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils analysent la situation, je suppose.

— Temps de partir, maugréa Pa, fixant le soleil, les yeux plissés. Trop d'hommes qui tuent par ici. On reste, et au bout d'un moment, ils nous trouvent, c'est sûr. »

Jill se dit que, décidément, faire la route en compagnie de son chauffeur numéro un se révélait parfois déprimant. Elle appuya sa tête contre le dossier de son siège et regarda un vol de hérons, dont le plumage blanc offrait un violent contraste avec le vert de la végétation, décrire des cercles au-dessus des champs. Leur élégance, la courbe fluide et sereine qu'ils dessinaient dans le ciel s'accordaient à sa nostalgie, à son désir – qu'elle ne s'était avoué que depuis peu – de rentrer chez elle. Elle avait choisi ce mode d'existence parce qu'elle était incapable d'en imaginer un autre, mais au fil des mois, sans qu'elle en eût pleinement conscience, les regards morts des milliers d'amputés avaient fini par vider son travail de tout son sens. Ces regards, ainsi que l'atmosphère de désespoir et d'impuissance qui planait autour des camps, impliquaient qu'ils savaient quelque chose qu'elle ignorait,

un fait essentiel qu'il lui avait fallu des années pour comprendre. Ils étaient finis, leurs vies étaient finies – si ce n'était maintenant, ce serait bientôt, et cela s'appliquait pratiquement à tous les Sierra-Léonais. Son travail permettait, au mieux, de retarder l'échéance, d'apporter un bref réconfort à un très petit nombre d'entre eux – ce qui équivalait à leur tendre un verre d'eau par la fenêtre alors que la maison autour d'eux brûlait. Elle ne pouvait pas les sauver, elle ne pouvait sauver personne sinon elle-même, ce qui faisait de sa présence ici la pire espèce d'apitoiement sur son propre sort, et de sa mission, une illusion qui se prolongeait. Dans un tel contexte, Starkey commençait à lui apparaître comme quelqu'un de pur dont la carrière était un idéal auquel aspirer. Il y avait une forme de vérité dans cette façon de vivre, une lucidité sombre ; plus que quiconque, il avait l'air de fonctionner en sachant parfaitement ce qui était possible et ce qui ne l'était pas. Cette clairvoyance lui semblait être la clé du bonheur ou, à défaut, la clé ouvrant sur une manière acceptable de vivre, et pendant un moment, là, dans la chaleur étouffante de la cabine du camion, Jill eut l'impression que c'était à sa portée.

Pour y arriver, il lui faudrait d'abord changer de mode d'existence, et seule la coopérative le lui permettrait. Voilà la conclusion à laquelle, assise dans le Mazda, elle parvint, comme si une chose ne pouvait pas aller sans l'autre – comme si tout le concept de moralité pouvait s'acheter au moyen d'un pot-de-vin. Elle toucherait l'argent que lui devait Starkey, après quoi elle le donnerait à la coopérative, et ensuite elle se sentirait libre de partir.

Elle ne se rappelait pas avoir dormi ; il y avait un blanc, puis une main qui lui secouait l'épaule et la tirait du sommeil, le cœur battant, en proie à un début d'affolement. Elle ouvrit les yeux. Les hérons volaient à tire-d'aile vers les

arbres.

« Chut ! souffla Pa Conteh. Vous entendez ? »

Un crépitement dans le lointain, une fusillade, des armes automatiques qui faisaient comme une pluie de clous sur un toit en tôle ondulée. Sur un ordre de leur sergent, les soldats allèrent chercher leurs fusils dans les jeeps, puis se mirent en position autour du bosquet d'arbres. L'officier supérieur, penché sur la radio, prenait des notes et feuilletait ses cartes. Jill remarqua que personne ne paraissait inquiet ou paniqué. Ils agissaient en hommes entraînés et efficaces.

« Des roquettes », murmura Pa lorsque des explosions retentirent. Les roquettes-grenades classiques des rebelles – Jill avait tout appris sur les roquettes l'année précédente pendant qu'elle attendait la fin des combats dans la cave du Cape Hotel.

« Ça se rapproche ? demanda Pa.

— Oui, je crois. »

Ils restèrent une vingtaine de minutes à écouter le bruit des combats qui se rapprochaient, ce qui constituait un terrible exercice de maîtrise de soi. Pa ne cessait de gémir en balançant la tête ; Jill enfonça davantage son sac à dos sous le siège et se contraignit à demeurer immobile. L'officier indien finit par descendre de sa jeep pour se diriger vers eux. Son nom était inscrit au-dessus de sa poche de poitrine : *Sawhey* ; tout en marchant, il replia soigneusement la carte qu'il tenait à la main.

« Désolé pour ce retard. » Il s'exprimait d'une voix calme, presque détachée.

Jill poussa un soupir de soulagement. « Vous n'avez pas besoin de vous excuser.

— À première vue, la situation est assez sérieuse, reprit l'Indien, toujours sur le ton de la conversation. Je crains que

Makela soit hors de question pour aujourd'hui. Néanmoins, nous avons une garnison relativement importante à Guendu. » Il étala la carte sur le rebord de la portière puis désigna une ville. « Nous pensons que la route est libre, et je recommande vivement que nous nous y rendions.

— On ne pourrait pas aller à Falla ?

— Non. Il semble que là-bas aussi la situation se soit dégradée.

— Waouh ! » Jill laissa échapper un petit rire. « Eh bien, ça n'a pas traîné.

— En effet, dit Sawhey sèchement. Alors, Guendu, d'accord ?

— Oui, comme vous voudrez.

— Nous aimerions faire un détour par là, reprit-il en montrant de nouveau un endroit sur la carte. On nous a demandé d'évacuer quelques travailleurs humanitaires qui se trouvent dans ce village. Accepteriez-vous de les prendre dans vos camions ?

— Oui, bien sûr.

— Vous nous rendriez un grand service. Dans ce cas, allons-y. »

Ils s'apprêtèrent à suivre la jeep de Sawhey qui repartait dans la direction d'où ils étaient venus ; au moment où le Mazda bringuebalant effectuait un demi-tour, Jill aperçut les colonnes de fumée qui s'élevaient à l'ouest. Ils parcoururent quelques kilomètres, puis tournèrent pour emprunter une piste défoncée qui longeait un cours d'eau à sec. Après avoir roulé en première à travers un paysage désert, ils arrivèrent sur une route jonchée de pierres et de morceaux de macadam. Ils prirent vers l'ouest, aveuglés par le soleil qui formait maintenant une boule enflammée basse sur l'horizon, et une quinzaine de minutes plus tard, toujours

derrière la jeep, ils s'engageaient dans un chemin de terre dont l'entrée était marquée par des piliers effondrés. Le chemin serpentait au milieu de hautes herbes, bordé de chaque côté par la jungle qui se dressait comme les parois à pic d'un canyon. On distinguait au loin un portail entouré de grillages ainsi qu'un groupe surréaliste de maisons style ranch. Des courts de tennis, un panneau de basket, la structure métallique d'un plongeur – Jill avait déjà vu des endroits de ce genre, sortes de lotissements de banlieue pouvant vivre en autarcie et transplantés en pleine brousse à l'usage d'étrangers, ingénieurs des mines ou agronomes. Elle allait demander à Pa s'il connaissait ce village quand un mouvement accrocha son regard. Un homme, torse nu, en pantalon de treillis, débouchait des arbres, suivi de quinze, vingt, puis trente autres à l'allure menaçante qui agitaient des fusils et des machettes en hurlant en direction des camions.

« Merde », jura Jill, tandis que Pa Conteh marmonnait dans son coin. L'esprit de la jeune femme et son corps tout entier parurent se figer puis, comme si elle assistait à la scène en spectatrice, elle vit l'un des rebelles lever son arme et tirer en l'air. Pa, Jill et les soldats de l'ONU, tous sursautèrent, ce qui déclencha un tonnerre de rires parmi les rangs des rebelles. Dans les jeeps, les Casques bleus épaulèrent leurs fusils. Jill se prépara à un échange de coups de feu, mais rien ne se produisit.

« Mon Dieu, Pa. »

Celui-ci continuait à marmonner sans cesse la même chose en secouant la tête, comme s'il se résignait au pire. Ils franchirent le portail et suivirent la jeep de Sawhey jusqu'aux maisons. Des gens étaient rassemblés dans une cour, des Africains massés là, tous assis ou accroupis. Quelque chose n'allait pas, Jill le devinait alors que le

camion roulait au pas – tout était délabré, à moitié en ruine, et le spectacle de cette foule l'avait étrangement troublée. Pa se gara de manière à lui bloquer la vue.

« Vous savez où nous sommes ? »

Il fit non de la tête, incapable pour l'instant de parler. Ils jetèrent un regard derrière eux. Les rebelles, riant et ricanant, s'approchaient de la clôture d'une démarche nonchalante.

« Je crois que je ne reverrai pas ma femme », dit Pa.

Jill se sentait si misérable qu'elle avait envie de serrer le vieux Noir dans ses bras. Sawhey et deux de ses hommes disparurent derrière les maisons ; les autres soldats prirent position entre les jeeps et les camions. Sawhey revint bientôt, conduisant par le bras une femme blanche corpulente d'un certain âge qui sanglotait et semblait le supplier, le visage sillonné de larmes. C'était une religieuse ; elle était tête nue, en vêtements de travail masculins, mais Jill, après des années passées dans les organisations humanitaires, les repérait au premier coup d'œil. Les deux Casques bleus qui accompagnaient l'officier revinrent à leur tour, escortant deux autres religieuses qui, toutes deux, pleuraient comme la première. Une poignée de Noires suivaient qui, à pas vifs, le regard fixé droit devant elles, se dirigèrent vers les camions.

La bonne sœur qui marchait à côté de Sawhey trébucha, tomba à genoux, et l'officier se lança dans une pantomime digne d'une comédie, tirant, poussant, vacillant sur ses jambes sans pour autant réussir à la relever ; Jill sauta à bas du camion et courut vers eux. Lorsqu'elle tourna le coin de la maison la plus proche, elle engloba la cour du regard, la foule qui grouillait et s'agitait comme une termitière. Certains pleuraient, d'autres parlaient ou riaient tout seuls, d'autres encore se balançaient sur place ou se tordaient les

mains. La vérité qui se faisait jour en elle lui fit l'effet d'une décharge électrique et elle s'arrêta net. Elle s'aperçut qu'elle tenait déjà la religieuse par le bras mais qu'elle chancelait, frappée par la vue de cette mer de visages ravagés par la folie.

« Allez, dit Sawhey, haletant. Donnez-moi donc un coup de main. »

Jill souleva la religieuse qui se remit debout, puis tous trois marchèrent vers les camions.

« Vous parlez hollandais ? » demanda l'officier indien d'une voix entrecoupée.

Jill fit non de la tête.

« Elles sont hollandaises, expliqua Sawhey, s'efforçant de reprendre son souffle. Elles sont censées être plus nombreuses. » Les autres femmes grimpaient déjà à l'arrière du Mazda. « Je crois que toutes ont fui sauf celles-là. »

Aidés par Pa, ils parvinrent à hisser la religieuse dans la cabine. Jill se retourna pour contempler la cour.

« Montez, lui ordonna Sawhey.

— Pardon ?

— Montez.

— Et eux ? » La jeune femme indiqua les gens blottis les uns contre les autres.

« Nos ordres sont d'évacuer le personnel. »

Jill fit un pas vers l'Indien. « Vous allez les laisser ici ?

— Nos ordres sont d'évacuer le personnel, répéta-t-il.

— Mon Dieu ! » La jeune femme pivota. Les rebelles, alignés devant la clôture comme des corbeaux en colère, croassaient, se penchaient pour exhiber leurs fesses et faisaient courir la lame de leurs machettes sur le grillage. Ils n'ignoraient pas que les Casques bleus ne tireraient pas à moins d'être attaqués.

« Vous savez ce qu'ils vont faire à ces pauvres diables ?

— Je n'y peux rien. Montez dans le camion, je vous prie. »

Jill se précipita vers la cour. Elle s'arrêta à quelques mètres d'eux et commença à compter tout en sachant qu'ils étaient beaucoup trop nombreux pour tenir dans le Mazda et le Mercedes. Physiquement, ils avaient l'air plutôt bien – pas sous-alimentés, et la plupart portaient des vêtements et des chaussures corrects, mais en dehors de cela, elle était incapable de déterminer de quoi ils souffraient, quelles étaient leurs tares, leurs déficiences mentales, à quel point ils manquaient d'humanité, et elle se demandait si elle pourrait encore se regarder dans une glace si elle les abandonnait à la boucherie qui les attendait. Ils ne feraient pas de quartier, elle le sentait au plus profond d'elle-même. Ce serait une vision d'enfer à la Bruegel, des demeurerés et des fous livrés à des tortionnaires sanguinaires. Ils n'avaient même pas la raison pour les protéger, ce mince et infinitésimal bouclier qui leur aurait permis d'affronter leurs bourreaux avec un regard dans lequel brille une lueur d'intelligence. Mieux valait les abattre tout de suite. Mieux valait que les soldats les tuent à la mitrailleuse plutôt que de laisser les rebelles les découper vivants.

« Miss. » Sawhey s'était matérialisé à ses côtés en compagnie de l'un de ses soldats. Est-ce qu'ils avaient l'intention de la traîner de force, elle aussi ? « S'il vous plaît, miss, nous devons partir immédiatement.

— À quelle distance sommes-nous de Guendu ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Quatorze kilomètres, répondit l'officier avec une patience infinie. S'il vous plaît, j'insiste pour que vous veniez sur-le-champ.

— Ils peuvent marcher. Nous en ferons monter le maximum dans les camions, et le reste suivra à pied. »

Sawhey cligna des paupières puis sursauta comme si elle l'avait piqué avec une épingle. « J'ai ordre d'évacuer le personnel.

— Et vous évacuerez le personnel, personne ne vous demande le contraire. Mais vous évacuerez également les autres. »

Il sembla retenir sa respiration cependant qu'il parcourait la foule du regard. « Ce n'est pas possible.

— Si, c'est possible. Nous formerons une colonne, encadrée par les jeeps et les camions. Ça prendra du temps, mais on y arrivera. »

L'espace d'une fraction de seconde, sa façade de rigidité militaire se lézarda et son visage s'affaissa, comme frappé de l'intérieur. « Vous ne croyez pas que je les sauverais si je le pouvais ? s'écria-t-il. Je ne peux pas affronter ces rebelles, je n'ai pas assez d'hommes. Si nous tentons quoi que ce soit, ils tireront avant même qu'on ait atteint le portail.

— Pas s'ils savent que vous riposterez. »

Il adopta un air suppliant. « Je n'ai pas assez d'hommes, répéta-t-il. Vous ne voyez donc pas ? Ils attendront peut-être la nuit, on pourra à la rigueur parcourir quelques kilomètres, mais dès qu'il fera noir, ils nous massacreront. » Elle se sentit soulevée, transportée – et quelque part au-dedans d'elle-même, il y eut un étonnement, une petite note de grâce cependant qu'elle prenait sa résolution.

« Non, dit-elle à Sawhey. Je vais arranger ça. Ils ne nous toucheront pas. »

Plus tard, lorsqu'elle y repensa, elle s'aperçut que des pans entiers de souvenirs avaient été effacés de sa mémoire. Elle ne se rappelait pas être allée chercher son sac à dos dans le Mazda, ni s'être éloignée des camions et de la protection des soldats. Il y avait certainement eu un échange, un marché

quelconque, car elle s'était avancée sur la route avec une vague assurance, avec l'image mentale de leurs fusils pointés sur elle. Ensuite, ce n'étaient que faux raccords, fragments collés bout à bout – la chaleur insoutenable, le chant haché des oiseaux dans la brousse, sa nausée et un goût de cuivre dans la bouche. Et puis le soleil orange qui jetait ses rayons sur la route, l'alternance d'ombre et de lumière qui faisait comme des escaliers à plat, le silence des rebelles en la voyant approcher. Comme si on avait abaissé un interrupteur, tout aussi soudainement, et son désespoir quand, se reprenant, ils s'étaient précipités vers elle en hurlant de façon obscène.

À un moment, elle ne sentit plus ses pieds toucher terre. Tout partait, tourbillonnait comme en apesanteur – il ne fallait surtout pas manifester sa peur, surtout pas quand on avait peur à ce point-là. Les yeux, les lèvres, la voix, maîtriser tout ce sur quoi la pression s'exerçait, parce que la peur était une forme tacite de consentement. Elle était assez près pour voir les bosses sur leur peau, les paquets juju qu'ils s'étaient cousus dessous. Ils étaient vêtus de loques, mais lourdement armés ; c'étaient des garçons, des adolescents pour la plupart, les yeux rouges, tournant sans arrêt la tête pendant qu'ils s'avançaient. Ils pouffaient de rire, à l'évidence sous l'emprise d'une drogue quelconque. Plusieurs d'entre eux braquaient leur fusil sur elle et s'esclaffaient.

Elle s'arrêta à la hauteur du portail. « Qui est votre chef ? » lança-t-elle d'une voix neutre, entre question et ordre.

Nouveaux éclats de rire. « Tu es bien loin de chez toi, répondit l'un d'eux.

– Oui, *padi*. Mais tu ne vois pas que je fais tout ce que je peux pour rentrer ? »

Le jeune qui avait pris la parole brandit son fusil en direction de la route. Grand et mince, torse nu, son visage de Fullah couturé de cicatrices décoratives, il était bardé de bandoulières pour se donner un style *gangsta*, celui auquel ils aspiraient. Le rappeur Tupac Shakur était leur Hailé Sélassié.

« Continue ton chemin, dit-il avec sarcasme. On ne t'en empêche pas.

— Merci beaucoup, j'apprécie, mais ce que je veux, c'est que mes amis m'accompagnent, *saby* ? Laisse passer tous ces braves gens. Personne ici ne cherche les ennuis. »

L'adolescent rit, puis son regard se porta derrière elle, vers les soldats. Les autres membres de la bande contemplaient la scène bouche bée, et fixaient la jeune femme de leurs yeux ronds qui faisaient comme des brûlures de cigarettes sur sa peau.

« Toi et les soldats, je vous permets de passer par gentillesse, c'est tout. Les autres, ils restent ici. C'est mes ordres. Nous prenons en charge la sécurité de cet endroit.

— Écoute, *padi*, ces gens sont malades. Ils ont besoin d'aller à Guendu voir le docteur.

— On a un docteur avec nous, dit-il, déclenchant l'hilarité de ses copains.

— Laisse-les passer, ce sont des simples d'esprit. Personne ne te fera d'ennuis. » Comme le jeune se taisait, elle ajouta : « Je paierai. »

Il ne parut pas impressionné. « Avec quoi tu paieras ? » aboya-t-il.

Elle tira la bourse en toile de son sac à dos, dénoua le cordon et versa une poignée de diamants dans sa paume. « Ça tout de suite, dit-elle, montrant sa main. Et ça, plus tard, poursuivit-elle en levant la petite bourse. Quand nous

serons à Guendu. »

L'adolescent fit quelques pas vers elle et s'arrêta assez près pour qu'elle perçoive sa respiration sifflante d'asthmatique. Quand il vit de quoi il s'agissait, il eut l'air interdit.

« Ah ! s'exclama-t-il d'une voix étranglée, s'avancant davantage. Tu me donnes tout maintenant et tu es libre de passer. Tous les gens sont libres de passer. » Devant son refus, il tenta puérilement de lui arracher la bourse des mains, puis comme elle se reculait, il feignit de le prendre à la plaisanterie. Il riait et tremblait un peu tandis que son regard allait des soldats à elle et qu'il calculait le danger qu'ils représentaient. Le prix à payer pour s'emparer de force du petit sac et de son contenu et ses propres chances d'être parmi les survivants à la fin du combat.

« Accepte, dit Jill d'une voix calme. Tu seras un homme très riche si tu acceptes. »

Elle lut le calcul dans son regard – les diamants, les soldats, puis de nouveau les diamants. Jonglant avec les chiffres au point qu'elle les entendait s'entrechoquer. Il s'humecta les lèvres, jeta un dernier coup d'œil vers les Casques bleus, puis tendit lentement la main.

La plupart étaient dociles. Les religieuses leur disaient de marcher et ils marchaient, dans un état de catatonie où seul importait de mettre un pied devant l'autre. Certains, bien que relativement obéissants, avaient tendance à s'écarter du chemin ou à s'asseoir au milieu de la route, et il n'était pas facile de les amener à rejoindre le groupe. Les autres – les violents, les esprits contrariants, les agités –, il avait fallu les attacher et les installer à l'arrière des camions où ils hurlèrent toute la nuit comme des chiens enfermés dans un chenil. À quoi la colonne devait ressembler aux yeux de quelqu'un qui la verrait depuis la brousse, Jill ne pouvait que

s'efforcer de l'imaginer – un cauchemar, une vision de l'enfer qu'une sorcière aurait fait apparaître, un cortège de démons et de monstres. Les rebelles, pour ajouter au spectacle, ne cessaient de remonter la colonne dans leurs incroyables véhicules armés fabriqués de bric et de broc, hurlant comme les anges de l'Apocalypse, chantant des chansons, bousculant les marcheurs pour les obliger à avancer et imitant à la perfection l'attitude des handicapés mentaux. Vis-à-vis de Jill et des soldats, ils feignaient la camaraderie, donnaient des conseils et prévenaient quand il y avait des traînants.

Dans les ténèbres enveloppantes que parvenait à peine à percer le pinceau vacillant des phares des camions, Jill avait l'impression de s'enfoncer dans un tunnel, une galerie étouffante et poussiéreuse constituée d'ombres déchiquetées et de lumière intermittente. De temps en temps, Sawhey descendait de sa jeep et venait la rejoindre à la queue de la colonne. Il lui tendait son bidon pour qu'elle boive un peu, puis ils cheminaient côte à côte tout en veillant à ce que personne ne s'égaré. Les religieuses et leur équipe s'étaient échelonnées tout le long de la file pour s'assurer que chacun suivait.

« Ils semblent avancer sans se poser de questions, dit l'officier indien venu une fois de plus rejoindre Jill.

— Oui », dit la jeune femme. Elle avait mal partout, aux jambes, aux poumons, aux pieds. Elle accueillait la douleur avec joie, espérant qu'elle remplirait tout son espace intérieur.

« Vous croyez qu'ils comprennent ce qui leur arrive ?

— Non.

— C'est également ce que je pense, dit-il. Il en va plus ou moins de même pour chacun de nous. C'est la conclusion à laquelle je suis récemment parvenu. » Ils restèrent un

moment sans parler. « Vous voulez monter dans la jeep ?

— Non.

— Vous comptez marcher jusqu'à Guendu ?

— Oui, c'est ce que je compte faire.

— Vous savez, reprit-il quelques secondes plus tard, j'ai honte de moi. Je ne crois pas être un homme particulièrement mauvais, mais après ce que vous avez fait, j'ai honte de moi. »

Jill eut alors envie de le frapper. Elle était maintenant convaincue qu'il y avait quelque chose chez elle qui n'allait pas, et c'est ce qu'elle avait l'intention de dire à Starkey : je suis malade, je suis déséquilibrée. C'est pour ça que j'ai donné tes diamants, je suis folle à lier. Aux femmes de la coopérative, elle ne voyait pas ce qu'elle pourrait dire – rien, si possible, espérait-elle. À condition de résister au besoin idiot de s'expliquer. À l'aube, un détachement de Casques bleus vint à leur rencontre dans les faubourgs de Guendu, et tandis que la colonne entrait dans la ville qui s'éveillait, Jill retira son sac à dos de dessous son siège et le lança au jeune Fullah. Négligemment, comme s'il s'agissait d'un paquet de linge sale, contente qu'elle ne puisse plus causer de dommages avec. Après quoi, tout se déroula comme dans un horrible brouillard – la traversée de la ville, les soldats qui les regroupèrent sur la place poussiéreuse où ils s'écroulèrent tous d'épuisement. Pa Conteh trouva Jill adossée à un muret de béton. Il la conduisit au Mazda, l'installa dans la cabine, puis alla leur chercher de quoi manger. Elle somnolait, la portière ouverte, quand elle entendit quelqu'un approcher.

« Miss. Excusez-moi, miss. »

Elle ouvrit les yeux. C'était Sawhey en compagnie de plusieurs officiers. La jeune femme laissa sa tête retomber

contre le dossier du siège. Les volutes de fumée d'une centaine de feux allumés pour préparer les repas dérivait au-dessus des toits de chaume et de tôle ondulée avant de se dissiper au-delà des palmiers. Un instant, elle suivit les panaches de fumée du regard pour tâcher de repérer l'endroit exact où ils s'évanouissaient dans l'air – là-bas, l'endroit où elle existait, l'endroit où elle avait vécu son existence entière. Se tourner vers les soldats lui sembla être la chose la plus difficile au monde.

« S'il vous plaît, miss, dit Sawhey, nous avons besoin de savoir quoi faire de ces gens. »

Brèves rencontres avec Che Guevara

1. *L'amour et la révolution*

Quand j'ai eu six ans, mon père a été nommé président d'une université en Virginie, une petite faculté épiscopaliennne richement dotée où des générations de familles fortunées du Sud envoyaient leurs fils et qui, bien qu'elle acceptât les filles depuis le début des années 50, symbolisait à merveille le mélange détestable et explosif de sentimentalisme et d'agressivité ancré au cœur des traditions du mâle sudiste. Nous habitons sur le campus, dans la demeure réservée au président, une vaste construction style néogrec à l'image des anciennes plantations, munie de colonnades qui décoraient l'immense façade, d'un escalier central à double révolution digne d'un palais royal et de chambres solennelles à haut plafond dont les parquets résonnaient comme des pistes de bowling. Selon la coutume du lieu, mes parents devaient donner plusieurs fois dans l'année des réceptions à l'intention du corps enseignant, et c'est au cours de ces soirées – d'abord caché sur le palier en compagnie de mes sœurs, puis comme second rôle où, en cravate et queue de pie, je servais des punchs aux côtés des extras –, que je pris conscience de l'attraction que j'éprouvais pour Mona Broun. C'était l'épouse de l'un des professeurs, une femme d'une trentaine d'années, coquette, plutôt menue, que je confondis quelque temps avec l'actrice Natalie Wood. Elle avait la même allure saine que la célèbre star, le même sex-appeal bien propre et légèrement exotique, et aussi des cheveux flottants, couleur fauve, qui tombaient librement sur ses épaules à une époque – le milieu des années 60 – où les coiffures des femmes, du moins dans le Sud, ressemblaient plutôt à des meringues généreusement

laquées. En fait, de notre poste d'observation en haut de l'escalier, c'étaient surtout ses yeux qui nous avaient troublés, des yeux marron, intenses, aux riches nuances chatoyantes, pareilles à celles du bourbon ou du sirop d'érable, soulignés par des sourcils en accent circonflexe évoquant l'échine d'un chat en colère ou terrifié.

« Elle a l'air étonné, dit l'une de mes sœurs.

— Elle retient sa respiration, dit une autre.

— Elle hait son mari », dit ma sœur aînée, la plus sage d'entre elles.

En tant que benjamin et seul garçon, je n'étais pas censé dire quoi que ce soit, mais un opéra se jouait dans ma tête chaque fois que je voyais Mrs Broun. Cet opéra avait, bien entendu, la musique du sexe et, apprenant ainsi qu'elle haïssait son mari, je me sentis électrisé, encore que « haïr » était sans doute un mot trop fort – à ce moment-là, le couple avait déjà dû traverser assez de crises graves pour avoir rejeté sur le rivage les sentiments les plus extrêmes. Au tout début des années 60, ils avaient vécu à Cuba dans le cadre d'un échange universitaire, l'un des derniers avant la rupture des relations diplomatiques. Séduite par les idéaux révolutionnaires ou fatiguée de son mari, ou bien les deux – à moins qu'elle n'ait rencontré le flamboyant Che qui l'avait gagnée à sa cause –, Mrs Broun était restée à Cuba quand son mari était reparti. Sa défection avait fait les gros titres pendant deux ou trois semaines, considérée comme une regrettable conséquence de la guerre froide sur le plan humain et comme une humiliation publique pour le professeur Broun qui retrouva la faculté, plus distrait et distant que jamais. Il récupéra son poste au sein du département de sociologie et refusa de parler à la presse. Quand, des années plus tard, sa femme rentra soudain, sans prévenir, elle se réfugia de même derrière un mur de silence

et reprit son existence d'épouse de professeur sans plus de cérémonie que si elle rentrait d'un long week-end au bord de la mer. Devant un tel scandale, le petit monde de l'université ne pouvait que se livrer à une débauche de commérages. Elle avait subi un lavage de cerveau, disait-on, ou c'était une espionne, ou encore, La Havane l'avait gardée pour nous envoyer un sosie à sa place, mais la rumeur la plus chaude et la plus persistante lui attribuait une liaison avec Ernesto « Che » Guevara, le fameux révolutionnaire.

L'époque et ses idées établies plaçaient le Che au sommet de notre panthéon des ennemis de la nation, mais pour moi, il représentait surtout un maillon, un personnage-clé du mystère qui nous liait tous deux à Mrs Broun et, donc, l'un à l'autre. En tout cas, je me consumais d'amour. Au cours des réceptions, je ne la quittais pas des yeux. Je la regardais manger, jongler avec son sac à main et son assiette, tâter de temps en temps ses boucles d'oreilles afin de s'assurer qu'elles étaient toujours là. J'étudiais ses vêtements, ses hauts talons et ses tailleurs ajustés, la courbe de ses fesses sous sa jupe. Elle parlait peu et préférait écouter, mais même quand elle semblait attentive, il se dégageait d'elle une certaine nervosité, comme si elle percevait une présence par-dessus son épaule, une présence intime, vaguement hostile vers qui elle se tournerait pour un instant. Je sais maintenant qu'il s'agissait de l'aura de drame qui l'entourait en permanence, mais alors, je ne me doutais pas vraiment qu'elle ne serait plus jamais heureuse. Par contre, je savais que moi, je ne pourrais pas la rendre heureuse, et je considérais cela comme un élément de la tragédie.

Le fait qu'elle ait bouclé la boucle pour revenir à son point de départ, à savoir femme de professeur dans une petite université conservatrice du Sud, m'apparaît aujourd'hui comme le genre d'enfer que la vie se plaît à nous réserver. Je

me rappelle mon angoisse quand j'appris la mort du Che – qu'allions-nous dire à Mrs Broun ? J'ignorais que les gens pouvaient se comporter comme si de rien n'était, et quand je la vis plus tard, à l'occasion de la fête de Noël, je la trouvai égale à elle-même. Elle circulait dans la pièce comme toujours, parlant peu, mangeant moins encore, l'air de cligner des paupières une fois toutes les dix minutes. Je désirais passionnément accrocher son regard pour lui transmettre un message de solidarité ou d'amour, et l'occasion s'en présenta lorsqu'elle s'approcha de la table pour prendre une coupe de punch. Je la lui remplis en tremblant avant de la lui tendre, et au moment où la coupe changeait de main, ses yeux rencontrèrent les miens. Elle s'immobilisa, me dévisagea comme si je venais de me matérialiser là, et en l'espace d'une seconde, elle parut tout comprendre – ou, du moins, deviner ce que je voulais lui dire, parce que ses yeux lancèrent de petits éclairs. Je crois que si j'avais ouvert la bouche, elle m'aurait giflé. Elle était tellement impitoyable, tellement jalouse de sa honte et de son chagrin homérique, et ce n'était pas un sale gosse qui allait souiller le grand amour de sa vie en parlant de choses qu'il ne connaissait pas.

Je mourais d'envie de lui dire quelques mots, mais son regard me stoppa net. Elle me fit si peur que je me souviens d'avoir pensé que si c'était ça l'amour, je ne voudrais jamais tomber amoureux.

2. La mort en Bolivie

À vingt ans, j'abandonnai mes études et je pris un boulot de manutentionnaire payé au salaire minimum. À l'époque, j'habitais une ville froide et sale du Nord-Est, théoriquement en faillite, où des dizaines de meurtres se produisaient

chaque nuit, mais mon souci principal était de dégouter un travail qui me permettrait d'arrêter de penser pour un temps, ce qui me paraissait indispensable après une deuxième année de fac passée pratiquement sans dormir et en proie à des conduites compulsives du genre vouloir lire tout ce qu'Ezra Pound avait écrit. Je trouvai donc un emploi de manutentionnaire/livreur dans un magasin discount de meubles de bureau, puis je louai un appartement bon marché dans un quartier à fort taux de criminalité et, tous les matins, je prenais le bus pour me rendre à mon travail. C'était une période solitaire durant laquelle j'errais sans but dans la vie. J'avais peu d'amis et j'étais trop coincé pour parler aux filles, mais livrer des meubles possédait ses avantages. Déjà, on pouvait se garer en double file, et puis j'aimais bien soulever des trucs lourds et me balader en camion, d'autant que les autres livreurs me fichaient plutôt la paix. Je crois qu'ils avaient deviné tout de suite à qui ils avaient affaire, un jeune Blanc stressé et un peu paumé dont les ennuis devaient leur sembler plutôt anodins. Le premier jour, on me mit en équipe avec Clifton Weems, un Noir d'un certain âge au torse de lutteur qui marchait comme un estropié arthritique. Après avoir ruminé dans son coin pendant deux heures, il se tourna vers moi et lança : « Hé, p'tit, tu sais quoi ?

— Non, quoi ?

— Si tu te places de profil quand ta bonne femme te tire dessus, tu fais une cible au moins deux fois plus petite. »

Ils me trouvaient marrant avec mes ridicules manières guindées, moi qui donnais systématiquement du « vous » et du « monsieur » aux types plus vieux que moi, jusqu'à ce qu'ils me gueulent d'arrêter. La journée, je trimballais des meubles et je me faisais souvent charrier ; le soir, j'écoutais les bruits de fusillade dans la rue et je rêvais avec nostalgie

de ce Sud envers lequel j'entretenais des sentiments contradictoires. J'étais venu ici de mon propre chef, fidèle à une tradition sudiste parfaitement honorable qui veut qu'on aille faire ses études dans le Nord, mais j'avais surtout réussi à me transformer en une sorte d'exilé. « Bonne chance », m'avait dit mon père quand j'avais téléphoné pour le lui annoncer. À l'époque, il était président d'une plus grande et plus prestigieuse université. « Viens nous voir quand tu seras redevenu sérieux. »

Je menais une existence des plus prosaïques. Travailler, manger, dormir – du moment que le matin, je me tirais du lit, le reste semblait rouler tout seul. Un jour que je faisais une livraison en compagnie de Luis Batista et de Clifton, serré entre eux sur le siège comme le pauvre manutentionnaire que j'étais, tandis que Luis se faufilait au milieu des six voies de circulation et que Clifton, décontracté, le bras à la portière, chantonnait dans la brise de ce début de printemps, on entendit un choc à l'arrière du camion, puis un grand bruit de verre brisé. Clifton se contenta de monter le son de la radio.

« Hé, dit-il, se radossant sur son siège, tu sais que c'est Gustavo qui a tué Che Guevara ?

– Tu rigoles ? répondis-je, assailli par une bouffée de nostalgie, comme si j'ouvrais un vieux coffre plein de boules de naphthaline. Tu parles de Che Guevara, le guérillero ?

– Non, mec, de Che Guevara, le chanteur de boîte de nuit. Qu'est-ce que t'imaginais ?

– Je...

– Ça t'étonne que je sache qui est le Che ? Tu crois que je suis qu'un pauvre nègre ignorant, hein ?

– Non, Clifton, c'est juste que...

– Tu vois, mec, j'ai connu Malcolm X. Je traînais tout le

temps avec le pasteur Adam Clayton Powell Jr., tu piges ? J'ai été au cœur de tout ce bordel des années 60. »

Ne sachant pas si Clifton se foutait de moi ou s'il était réellement en colère, je la fermai. Luis nous jetait des coups d'œil tout en conduisant, l'air désinvolte.

« Ouais, intervint-il. J'ai entendu raconter ça à propos de Gus.

— Tu crois que c'est vrai ? demanda Clifton.

— Ouais, pourquoi pas ? Il était dans l'armée là-bas. Un type plutôt coriace.

— Tu lui as jamais posé la question ?

— Putain, non, on parle pas de ce qui s'est passé là-bas. »

Luis était chilien, et lui-même un ex-soldat. À la suite de quelque sinistre coïncidence, il semblait que tous les livreurs latinos soient d'anciens militaires.

« Le mec devrait écrire un bouquin, se faire un peu de fric.

— Non, répliqua Luis fermement. Pas de livre. Ça lui a juste valu beaucoup de chagrin. »

Il s'agissait de Gustavo Torres, un Bolivien taciturne à qui son large visage d'Indien et son long nez triste conféraient l'autorité morale d'un masque de mort. Gus avait des attitudes qui déroutaient la plupart des Nord-Américains – modestie, réserve, discrétion pour en nommer quelques-unes –, et chacun de ses gestes trahissait une assurance empreinte de courtoisie qui me rappelait les plus classieux des flambeurs dans les films. Il avait une femme et des enfants en Bolivie, et une ribambelle « d'amies » ici, ainsi qu'une Monte Carlo pour laquelle il louait un garage à un prix exorbitant. Personne ne savait comment il se débrouillait pour vivre sur un tel pied avec un salaire de livreur, ce qui ne faisait qu'ajouter à son mystère.

Naturellement, il fallait que je l'interroge au sujet du Che.

La question brûlait en moi comme une mèche allumée. Dès qu'on effectua une livraison ensemble, je rassemblai mon courage :

« Euh, Gus, je ne voudrais pas t'embêter, mais il y a des rumeurs qui circulent, et je me demandais... »

Il abattit sa main sur le tableau de bord, *slap !* puis la leva comme pour prononcer un serment. « Les rumeurs sont vraies, déclara-t-il.

— On parle bien du Che ? »

Il sursauta comme si je venais de le vitrioler. « Che Guevara, bien sûr. Le *revolucionario*.

— Alors, sans être indiscret..., risquai-je.

— Tu as raison, dit-il sèchement, les yeux fixés droit devant lui. Il ne faut pas être trop curieux pour ces choses-là.

— Je comprends », acquiesçai-je, puis je lui racontai l'histoire de Mrs Broun et de sa prétendue liaison avec le Che, parce que ça me faisait du bien d'évoquer le Che – je me sentais ainsi plus authentique, plus près de mes racines, moins nostalgique d'une certaine façon. Gus se contenta de grommeler, mais deux jours plus tard, il vint me trouver dans l'entrepôt.

« Oui, c'est vrai, me dit-il à voix basse. Entre cette femme que tu connaissais et le Che. Ils ont eu une liaison.

— Ah bon ?

— Oui, absolument. » Il avait une élocution tout en angles. « Elle a vécu deux ans à *La Habana*. Il la cachait dans un appartement de la vieille ville. C'est un miracle qu'elle s'en soit sortie vivante, tu sais.

— Comment tu...

— Voilà, m'interrompit-il avec une petite toux. Je pensais que tu aimerais le savoir. »

Je croyais ne plus en entendre parler, aussi je rangeai cela

dans un coin de mon esprit jusqu'à ce que, deux ou trois semaines plus tard, on aille en bande boire un coup après le travail dans un bar du quartier, le genre sérieux, sans chichis, où les murs pleurent des larmes de nicotine et où les serveuses grisonnantes ont l'air d'ex-femmes enfants. Je bus trois verres d'affilée, et trop vite comme d'habitude. J'entamais ma quatrième bière quand je vis Gustavo qui m'observait d'un œil noir.

« C'est comme une pietà », entonna-t-il. Quand il avait bu, son visage s'aplatissait encore à l'image d'un mur de pierres sèches battu par les intempéries, et son nez paraissait plus ancien et fier que jamais.

« Quoi ?

— Le portrait du Che mort, son corps allongé sur la table. Tu l'as vu ? »

Bien sûr que je l'avais vu, de même que la fameuse photo de Freddy Trigo du Che étendu sur une civière après son exécution sommaire – c'est l'une des photos emblématiques du ^{XX}^e siècle. Le Che a les yeux ouverts, un petit sourire rêveur. Ses cheveux longs et sa barbe lui donnent une allure christique, et la lumière semble irradier de son torse nu criblé de balles. Dans les teintes douces et satinées du noir et blanc, le corps du Che paraît baigné d'une aura, comme d'une transcendance diffuse.

« Oui, je l'ai vu, répondis-je, tâchant d'adopter un ton aussi grave que celui de Gus.

— Une pietà, répéta-t-il. C'est tellement beau ses yeux qui regardent au-delà de l'appareil photo. Il a l'air si calme, si miséricordieux, si paisible. Et pourtant, pour tous ceux qui étaient présents ce jour-là, la photo constitue une malédiction.

— Ah », me contentai-je de murmurer, craignant

d'interrompre le flot de ses souvenirs, mais je n'avais pas à m'inquiéter. Gustavo s'exprimait d'un confessionnal logé au plus profond de lui-même.

« Jésus n'aurait jamais pu être le Christ sans son Judas, tu es bien d'accord ? Il fallait aussi un Judas au Che pour que le Che homme devienne le Che martyr. Mais cette maudite photo, elle me rend fou. On voulait juste montrer qu'il était mort. C'étaient les ordres : fournissez-nous la preuve que le Che est mort ! On a donc cherché le meilleur éclairage, on lui a ôté sa chemise pour qu'on voie ses blessures, l'infirmière lui a un peu taillé la barbe et l'a coiffé. On désirait simplement prendre une photo correcte, rien de plus – et qui aurait pu imaginer qu'en réalité, on fabriquait une nouvelle piéta ? »

On vida d'autres verres pendant qu'il me faisait le récit détaillé de l'opération militaire et me racontait comment sa compagnie – composée principalement d'Indiens – avait poursuivi les guérilleros des semaines durant avant d'encercler les survivants dans la gorge du Churo. Ils capturèrent le Che après un échange de coups de feu et le conduisirent vers le petit village de La Higuera où on l'enferma dans l'école pour la nuit. Lorsqu'ils reçurent le lendemain l'ordre de l'exécuter, les officiers subalternes tirèrent au sort celui d'entre eux qui s'en chargerait. « Je lui ai parlé ce matin-là, poursuivit Gus. Je lui ai apporté une tasse de café, et on a bavardé une minute ou deux. Je lui ai dit que c'était moi qui l'avais traqué tout ce temps dans les montagnes. Le Che était alors une véritable épave – affamé, malade, les pieds en sang, et son asthme lui faisait comme un serpent qui rampait dans sa poitrine. Mais il continuait à combattre, ce salaud continuait à mener sa guerre. Il m'a considéré un long moment, puis il a dit : “Regarde autour de toi, lieutenant. Regarde ce village – qu'est-ce que tu vois ? Il

n’y a pas de médecin, pas d’eau courante, pas d’électricité, pas de route digne de ce nom, les gens n’ont rien, ils vivent une existence de merde. Alors, pendant tout le temps que tu me pourchassais pour me tuer, est-ce que tu t’es un instant arrêté pour te demander quelles étaient les raisons de cette guerre ?” »

Après un court silence, Gus reprit : « C’est une conversation que j’ai souvent en rêve. Nous sommes là-bas, dans l’école de La Higuera, il est assis sur le sol en terre battue dans ses vêtements crasseux, les pieds qui dépassent des lambeaux ensanglantés qui lui tiennent lieu de chaussettes, mais il est déjà mort ! Sa peau est d’une teinte bleu pâle, sa chemise est déchirée, couverte de sang à l’endroit où son torse est criblé de balles. On parle et il me dit qu’il ne m’en veut pas. Je lui demande si ça fait très mal d’être mort, et il me répond : “Non, pas trop.” Après quoi, je prends mon courage à deux mains et je l’interroge sur le ciel et l’enfer, est-ce qu’ils existent et où est-il, lui, dans tout ça ? Il a un petit sourire pendant que je lui pose ces questions, et il me dit : “Tu sais, Gustavo, j’ai appris quelque chose de passionnant ici, et je ne me doutais pas que Dieu et le Diable étaient si proches l’un de l’autre. En fait, ils sont voisins, leurs maisons sont mitoyennes, et parfois, quand ils n’ont rien à faire, ils jouent aux cartes pour tuer le temps. Mais jamais pour de l’argent – à quoi l’argent leur servirait ? Non, c’est uniquement les âmes qui les intéressent, les âmes de tous les pécheurs qui se baladent sur la Terre. C’est nous qui sommes l’enjeu !

— Et moi ? lui ai-je demandé. Est-ce qu’ils m’ont joué ?

— Bien sûr”, m’a-t-il dit, mais quand j’ai voulu savoir qui avait gagné, Dieu ou le Diable, il ne m’a pas répondu. Il s’est contenté de me dévisager. »

3. Compagnons d'armes

Aux alentours de la trentaine, j'ai effectué plusieurs voyages à Haïti, ce pays insulaire aux abois. Après la chute du régime Duvalier, je pensais que c'était un endroit intéressant, d'autant que j'avais des raisons plus ou moins valables de m'y rendre – écrire des articles et, je l'espérais, un livre –, encore que mes véritables motifs tenaient davantage à ma condition de Blanc du Sud spontanément attiré par le marécage dans lequel grouillaient des tas d'ethnies différentes. À cette époque, j'étais marié à une femme superbe, j'avais deux enfants merveilleux, une famille aimante que je n'avais rien fait de spécial pour mériter, mais que je quittais de temps en temps pendant plusieurs semaines pour aller traîner dans un pays qui menaçait toujours de se dévorer lui-même. Après quelques séjours, je fis la connaissance d'un jeune Haïtien, un médecin, avec qui je me liai d'amitié ; Ponce, soit dit en passant, ressemblait assez au Che. C'était un beau mulâtre, un homme passionné, souvent échevelé, qui exerçait près de l'un des bidonvilles du centre et soignait gratuitement la plupart de ses patients. Comme il gagnait peu d'argent, il vivait avec sa femme et ses deux fils dans un appartement exigu infesté de cafards, quelques modestes pièces aménagées tant bien que mal dans un vieil hôtel particulier tarabiscoté qui n'avait pas dû manquer d'allure en son temps, mais qui, aujourd'hui, évoquait davantage un tas d'ossements d'éléphants en train de pourrir. Quand je venais à Port-au-Prince, il insistait pour que j'habite chez eux, ce que je faisais souvent, non sans réticences. D'abord, il n'y avait pas d'eau courante, et ensuite, on y voyait toujours une foule d'amis, de parents pauvres et de mystérieux inconnus dont j'ignorais tout. Ils arrivaient, restaient quelques jours,

puis repartaient. J'avais l'impression que, pour nombre d'entre eux, c'était leur façon de vivre.

C'est chez Ponce que je rencontrai un Haïtien assez âgé qui prétendait avoir été un compagnon d'armes du Che. Laurent était un vieil homme de haute taille, alerte et exubérant, aux yeux jaunes d'hépatique dont la peau d'ébène luisait dans la chaleur du petit appartement, et je pense qu'il ne sert à rien de cacher qu'il était à moitié fou. Il débarquait plusieurs fois par semaine, en général le matin pour le café ; dans sa guayabera, son pantalon de toile et ses mocassins vernis blancs, son porte-documents à fermeture éclair sous le bras, il avait tout de l'homme d'affaires des tropiques, mais dès qu'il ouvrait la bouche, on avait envie de fuir.

« J'ai rendez-vous ce matin avec Mandela », disait-il par exemple, tapotant d'un air entendu le porte-documents qui ne le quittait jamais. Un autre jour, ce pouvait être Thatcher ou Mitterrand, ou alors il se rendait au palais pour s'entretenir avec le président Aristide. Le problème, c'est que si on l'écoutait un moment, son discours commençait à acquérir un caractère plausible. Une grande partie de sa vie, il avait rôdé dans les allées du pouvoir, depuis que, capitaine dans l'armée haïtienne, il avait organisé une tentative de coup d'État contre Papa Doc. Il pouvait parler de manière assez cohérente de politique et d'histoire, et il y avait dans son délire un côté étudié, un côté jeu qui permettait de se demander jusqu'à quel point il se prenait au sérieux.

Il aimait surtout se moquer des *blans*, des étrangers. Quand il y avait des journalistes dans l'appartement, ce qui arrivait souvent dans la mesure où Ponce parlait anglais et habitait non loin de l'Holiday Inn, Laurent leur serrait la main puis déclarait d'un ton solennel : « Je suis le leader du peuple haïtien ! » Ce qui, naturellement, était absurde, mais je finis par reconnaître que, sa folie douce mise à part,

Laurent aurait fait un aussi bon président que quiconque. Il pratiquait cinq langues, possédait des diplômes de commerce et d'économie, se targuait d'une brillante quoique brève carrière militaire, et au cours de cette horrible épreuve qu'avaient constituée ses trente années d'exil, il avait promené son corps et son âme sur quatre continents. Sa première escale avait été Cuba, où il avait offert ses talents protéiformes au ministre de l'Industrie nommé de fraîche date, El Che. « Nous avons tout de suite vu que nous étions frères, racontait Laurent à tous ceux qui étaient disposés à l'écouter. Il m'a confié la direction du Bureau des statistiques, et je l'accompagnais souvent dans ses déplacements à travers le pays pour inspecter les projets d'industrialisation. Nous évoquions un tas de sujets ensemble – sa vie, la philosophie, mon rêve de libérer Haïti qu'il approuvait. “Laurent, m'a-t-il demandé un jour, quelle est la priorité d'un gouvernement ? Quelle est la première chose à laquelle tu t'attaquerais si tu étais président de Haïti ?

– L'éducation, ai-je répondu sur-le-champ. Je construirais des écoles, comandante Guevara. Pour élever la conscience du peuple.

– Excellente réponse, a-t-il dit, mais erronée. Avant les écoles, avant la médecine, avant toute chose, il faut instaurer la sécurité. La sécurité est la condition sine qua non des autres progrès.” »

Et Laurent poursuivait, haussant la voix comme s'il s'adressait à une foule de plusieurs milliers de personnes : « Donc, lorsque je serai élu président, la sécurité sera ma priorité numéro un ! »

« Ne ris pas quand il parle comme ça, me dit Ponce un peu plus tard. Ne ris jamais quand un Haïtien te dit qu'il sera président, parce que ça peut très bien se produire. Et si c'est

le cas, il n'oubliera pas que tu t'es moqué de lui. »

Ponce avait raison, bien entendu – les élections qui avaient failli se tenir des années auparavant en étaient la preuve, quand seul un hasard de l'Histoire avait empêché Laurent d'accéder à une importante fonction. Rentré à Haïti après ses trente années d'exil dans les semaines qui avaient suivi la chute de Baby Doc, il s'était porté candidat aux élections sénatoriales, un parmi la masse de ceux qui briguaient l'un des trois sièges de Port-au-Prince. Il mena une campagne intelligente encore que peu remarquée jusqu'au moment où les partisans de Duvalier lancèrent des attaques terroristes qui mirent les élections en péril. Alors que se produisait le scénario habituel de mensonges, de protestations internationales teintées d'hypocrisie et que le nombre des morts ne cessait d'augmenter, Laurent causa une certaine sensation en apparaissant à la télévision et en annonçant qu'il allait danser pour la paix. « Tous les Haïtiens devraient danser ! » s'écriait-il partout où il se rendait, puis il se mettait à remuer lascivement des hanches, ce qui lui valait les acclamations d'un électorat aussitôt conquis. « Dansons au lieu de nous battre ! Tous les Haïtiens devraient danser ! » Le jour venu, les escadrons de la mort se déchaînèrent à travers tout le pays et les élections virèrent au désastre, mais avant qu'elles soient annulées, des observateurs notèrent qu'à Port-au-Prince, énormément de gens avaient rempli des bulletins au nom du « type qui dansait ».

On avait froid dans le dos à l'idée qu'il aurait pu réellement accéder au pouvoir, même si cette pensée déclenchait des rires vengeurs contre les hommes politiques sains d'esprit, auteurs d'un tel gâchis. Le pauvre Laurent avait laissé passer sa chance, et depuis, il débarquait chez ses amis et leur cassait les oreilles avec ses histoires sur le Che et

lui. À la Baie des Cochons, il commandait un détachement de la milice et risquait sa vie au nom de la Révolution, tout comme il était aux côtés du Che après la crise des missiles, quand les foules cubaines en colère scandaient : « Khrouchtchev lavette ! » Dans le petit appartement étouffant, il parlait de l'esprit brillant du Che, de sa puissance de travail herculéenne, de son amour des grosses blagues, de la malédiction que constituait son asthme, et il poursuivait ainsi, enchaînant épisode sur épisode, jusqu'à ce que nous entrions dans une sorte de transe historique. Alors, le vieil homme se reprenait et regardait sa montre.

« *Bon*, disait-il, buvant une dernière gorgée de café. Je vous prie de vouloir m'excuser, mais j'ai un rendez-vous. » Sur ce, il partait voir Carter, Eltsine ou autre personnalité à l'ordre du jour, et il prenait congé de nous en agitant son porte-documents vide.

4. La voix consolatrice

Entre trente et quarante ans, je suis souvent retourné à Haïti, convaincu d'avoir trouvé l'épicentre de la bêtise, du gaspillage et de l'horreur que subissait cet hémisphère ébranlé par l'arrivée de Christophe Colomb et des Espagnols. Dans le même temps, Ponce, en tant que membre de la commission nationale de médecine, effectua plusieurs voyages à Cuba d'où il revenait avec les bandes des discours du Che qu'il passait sur une radiocassette bon marché. La voix du Che résonnait alors dans le vieil hôtel particulier comme des plaques de tôle qu'on martèle. À mesure que son prestige grandissait et que son rang social s'élevait, Ponce négligeait de plus en plus son épouse, une femme magnifique aux yeux perçants couleur anthracite et à la peau couleur de chocolat arrosé de brandy. Issue d'une famille

pauvre, elle était directe, volontaire, dotée d'un esprit vif et intuitif à faire rougir de honte mes diplômes universitaires. Ponce et elle s'étaient rencontrés peu après le coup d'État contre Aristide, quand une junte militaire sanguinaire avait pris le pouvoir ; leur amour était né dans l'atmosphère enfiévrée de la répression brutale et de la résistance messianique, mais les poussées d'adrénaline de cette époque étaient loin. Maintenant, quand ils étaient ensemble, ils consacraient la majeure partie de leur temps à se disputer pour des histoires d'argent. Il n'y en avait jamais assez, bien entendu, et ils dépensaient trop, de sorte que leurs dettes s'accumulaient, et cetera, et à les voir ainsi se quereller, je commençais à penser que Marx, qui s'était trompé sur tant de points, avait au moins eu raison quand il disait que l'argent avait le génie d'avilir inexorablement tous les aspects de l'existence humaine.

Ponce, qui n'avait pas un esprit des plus pratiques quand il s'agissait de problèmes financiers, réglait la question en trompant sa femme, et il me racontait ses aventures d'une voix sifflante, pressante, qui me faisait penser à de l'air qui s'échapperait de leur amour. Il ne me cachait rien. À elle, il niait tout, bien que ses infidélités fussent patentées. « Je descends chercher des Coca », criait-il, et il revenait trois heures plus tard. Elle et moi restions assis dans le noir à la table de la cuisine à boire du rhum sans Coca et à bavarder tandis que les enfants ronflaient sur les matelas éparpillés par terre.

« *Je suis une femme déçue* », me disait-elle en français. Elle savait que sa position était précaire ; Ponce la présentait comme sa femme, mais en réalité, ils n'étaient pas mariés, et en plus, elle n'avait pas d'argent, pas de famille aisée ni d'éducation à proprement parler. Ma situation n'est pas claire, disait-elle. Je ne sais plus ce que je fais. Elle ne cessait

de raconter une histoire qu'elle semblait avoir inventée à propos d'un groupe de résistance que des amis et elle avaient fondé peu après le coup d'État. Au début, ce n'était que du *bluf*, juste des réunions et des discours, mais un *blan* était arrivé qui leur avait appris les notions élémentaires. Comment se servir d'une arme, comment fabriquer une bombe, comment préparer une embuscade, comment disparaître.

Qui c'était, ce type ? demandai-je.

Elle haussa les épaules. Un type, un *blan*. Un Américain.

Un militaire ? Un agent de la CIA ?

Nouveau haussement d'épaules.

Où est-ce que vous vous réunissiez ?

À Carrefour, dans la maison d'un ami, répondit-elle sans autre précision. La nuit.

J'avais l'impression que c'était un fantasme, une façon imaginaire de réaliser un vœu ; d'un autre côté, il y avait le 38 qui ne quittait jamais son sac et qu'elle paraissait manier avec autant de naturel et d'efficacité qu'une ménagère américaine son téléphone portable. Finalement, c'était peut-être moi qui rêvais et vivais cette illusion. Lorsque je lui demandai ce qu'était devenu le groupe, elle me répondit : Je suis partie. J'avais trop peur. Un soir, le *blan* leur a donné une pile d'affiches pour Aristide et leur a dit d'en couvrir les murs de tout le quartier. Ils se sont organisés par équipes de deux, puis ils sont sortis avec leurs rouleaux d'affiches et leurs pots de colle, et au bout de quelques minutes, son compagnon et elle se sont fait cueillir par les « attachés ». Et si le garçon n'avait pas réussi à les convaincre qu'elle était une étrangère qui passait par hasard et s'était arrêtée pour bavarder, elle aurait été abattue. Les « attachés » lui ont donc ordonné de ficher le camp. Le

lendemain matin, on a découvert le corps du garçon dans un égout de la Grande Rue. Quelques jours plus tard, elle rencontrait Ponce et s'installait chez lui, dans un secteur de la ville où on ne la connaissait pas.

« Il m'a sauvé la vie, conclut-elle. Il m'a tirée de là. »

Quand ils n'étaient pas ensemble, chacun parlait de l'autre avec tendresse, sinon, ils ne cessaient de s'engueuler. Ponce finit par jeter quelques vêtements dans une valise et s'en aller. Il lui envoyait de temps en temps de l'argent, mais jamais assez, et lors de mes voyages à Haïti, je tâchais de lui en apporter un peu. Parfois, pendant mes visites, les discours du Che passaient sur la radiocassette. Au début, je m'étonnai, parce qu'elle ne comprenait pas plus les paroles que moi, mais ensuite, je me rendis compte que le son suffisait, que la tension, les guirlandes et les arabesques de l'espagnol du Che agissaient sur elle comme une chanson sentimentale réaliste. C'était le disque qu'elle écoutait dans sa solitude, la musique qui exprimait les regrets, les vérités et les blessures que nous ne pouvions pas évoquer au cours de nos conversations normales. Ces secrets que nous cachons alors qu'ils ne sont pas tellement secrets.

Quand je lui ai demandé, plaisantant à moitié, si elle apprenait l'espagnol, elle s'est contentée de rire et de détourner la tête.

5. *Seremos como El Che !*

« Soyez comme le Che ! » enjoignit Fidel à ses compatriotes le jour où il annonça la mort d'*El Comandante*. Trente ans plus tard, on découvrit enfin la tombe anonyme du Che, ce qui mit fin à l'un des plus grands mystères du temps de la Guerre froide. Pendant dix-huit mois, une équipe d'experts en médecine légiste avait sondé des trous

creusés sous la piste d'atterrissage près de Vallegrande en Bolivie, à la recherche de la dépouille du célèbre révolutionnaire ; à près de cinq mille kilomètres de là, je suivais l'affaire avec un intérêt circonspect, car je craignais d'y mêler trop de sentiments personnels. Durant plusieurs décennies, les ennemis du Che avaient tenu secret l'emplacement de sa tombe par peur de voir se créer un lieu de pèlerinage où se rassembleraient des militants de gauche, mais quand on la retrouva, chacun se mit à réclamer le Che pour soi. Le gouvernement bolivien voulait qu'il demeure enterré à Vallegrande où sa présence rapporterait des millions de dollars grâce au tourisme. Les Argentins, leur « sale guerre » appartenant désormais au passé, le revendiquaient comme un enfant du pays. Les Cubains, qui n'avaient pas répondu aux appels au secours qu'il leur avait adressés dans les derniers jours de son combat désespéré, désiraient se l'approprier en tant que compatriotes d'adoption et frères spirituels.

Les Cubains l'emportèrent, non sans de détestables chamailleries. Comme j'estimais plus ou moins être partie prenante, je continuais à me tenir au courant des péripéties à travers les journaux. En tout état de cause, la découverte et le rapatriement des restes du Che provoquèrent dans le monde un bouillonnement, tout un mouvement de réflexion sur l'héritage de Guevara. On publia des dizaines de nouveaux livres, on en réimprima d'anciens. Des milliers de sordides documents de la CIA ressortirent. Fidel fit un tas de discours interminables, tandis qu'un raz-de-marée de produits « Che Guevara » inondait l'économie de marché. La révolution mondiale prophétisée par le Che se faisait attendre, encore qu'il aurait certainement trouvé plus justifiées que jamais les raisons pour qu'elle survienne. La pauvreté, l'injustice, l'oppression et la souffrance régnaient

toujours sur la majeure partie de la planète – si des choses avaient changé depuis sa mort, ce n'étaient pas celles-là, mais à mesure que nos plaisirs et nos richesses augmentaient, le pauvre semblait de plus en plus loin de nous et son appel à notre humanité de plus en plus faible.

J'ai maintenant la quarantaine et je suis à la moitié de ma vie, comme on dit – les années passent plus vite, le temps s'accélère. Récemment, il m'est apparu que j'avais dépensé beaucoup d'énergie et perdu beaucoup de temps à apprendre bien peu de choses essentielles qui, de toute façon, se révéleront peut-être, dans l'ensemble, n'être que des notions rudimentaires. Il n'existe que peu de certitudes dans le monde, et il est possible que ce soit cette absence, ou cette lacune, si vous préférez, qui provoque nos plus fortes compulsions. La dernière fois où je suis allé à Haïti, Ponce était comme d'habitude stressé, débordé, et rendu amer par ses épouvantables conditions de travail. « J'ai l'impression d'être un pilote de jet privé de son avion ! » s'écriait-il. Il y avait plus de gens malades que jamais et moins de médecins pour les soigner ; les derniers membres des professions libérales fermaient boutique, liquidaiement leurs biens et prenaient le chemin des États-Unis.

« Mais pas moi, affirmait Ponce. Je reste. On me traite de fou, mais je reste. » Je lui ai dit que j'aimerais voir Laurent, savoir ce qu'il pensait du dernier chapitre de l'histoire du Che. Ce pourrait être un intéressant point de vue historique, ai-je ajouté, même si j'espérais en secret découvrir quelque signe ou indice qui paraissait toujours à ma portée mais que je n'arrivais pas à saisir. Comme sa santé avait considérablement décliné, Laurent ne sortait presque plus de chez lui, mais Ponce connaissait son adresse, aussi, par un dimanche après-midi endormi sous la chaleur, munis de friandises et de rhum en guise de cadeaux, nous sommes

partis lui rendre visite. Laurent habitait le vieux quartier de Salomon, assez près du palais pour qu'il puisse, si toutefois la proximité entrainait en ligne de compte, continuer à rêver de diriger un jour le pays. Ponce s'est perdu dans le dédale des rues du XVIII^e siècle, a tourné un moment en rond, juré, puis cru retrouver son chemin. Des bandes de lumière et d'ombre zébraient les rues étroites, et les vieilles maisons avaient l'air d'épaves échouées au fond de la mer depuis des lustres. Après quelques nouveaux jurons et détours, Ponce a fini par s'arrêter devant une petite maison en bois. Son état de délabrement et la pile d'ordures entassées dans le jardinet semblaient constituer une insulte à la nature humaine. Des gamins à l'air de petits durs, divisés en deux équipes, jouaient au football dans la rue, et ils ont poursuivi leur partie autour de nous tandis que nous descendions de voiture.

« Je suis sûr qu'il est là, a dit Ponce pendant qu'on traversait. Il ne sort pratiquement plus. »

L'après-midi baignait dans une atmosphère aux nuances de cuivre et d'eau saumâtre. Les mauvaises herbes desséchées explosaient sous nos pas. « Il ne va peut-être pas nous reconnaître, m'a-t-il prévenu alors que nous pénétrions dans le petit jardin. Il est à moitié sénile, mais le rhum nous servira peut-être de sésame. » On est passés du soleil à l'ombre de la galerie qui faisait comme une caverne, puis on a marché jusqu'à la porte en prenant garde aux lames pourries du plancher. Ponce a frappé, attendu un instant, puis refrappé. Je me suis retourné pour observer la rue, les garçons qui tapaient dans le ballon en poussant des cris perçants, les promeneurs du dimanche qui passaient en une lente procession. Le mur de lumière qui se dressait au-delà de l'ombre projetée par la galerie m'a paru aussi lisse et définitif qu'une dalle de marbre.

« Serait-il malade ? s'est interrogé Ponce à voix haute. Mon Dieu, ou mort peut-être ? » On a frappé de nouveau, on a appelé, puis on a fait le tour de la galerie en tapant à toutes les fenêtres dans l'espoir de distinguer un signe de vie à l'intérieur. Peut-être qu'il dort, nous disions-nous. Ou peut-être qu'il est devenu sourd, ou qu'il a l'esprit embrouillé au point de ne plus trouver la porte. On a continué à frapper et à frapper, tout en sachant au bout d'un moment que c'était inutile. Nous sommes pourtant restés à cogner à la porte et à l'appeler jusqu'à nous rendre ridicules, mais personne n'a répondu.

Fantaisie pour onze doigts

On sait si peu de choses sur le pianiste Anton Visser que le personnage relève davantage du domaine du mythe que de celui si hasardeux de l'histoire. Il est né en 1800 ou 1801, précédant ainsi d'une demi-génération les virtuoses romantiques qui ont modifié pour toujours nos perceptions de la musique et des interprètes. Liszt, plus charitable que la plupart des autres, l'appelait « notre frère aîné spirituel », encore qu'il qualifiât moins charitablement le jeu dudit frère aîné de « summum de l'affectation ». Visser lui-même semble avoir entretenu la confusion quant à ses origines, lui qui un jour affirmait être natif de Brno, et le lendemain de Graz, ou bien de Telc ou d'Iglau. « Les Français me traitent d'Allemand, aurait-il dit à la comtesse Koeniggratz, et les Allemands me traitent de juif, mais à la vérité, chère Madame, je n'appartiens qu'au royaume de la musique. »

Il parlait couramment l'allemand, le slovaque, le magyar, le français, l'anglais et l'italien, et pouvait tout aussi couramment oublier tout ou partie de ces langues quand la situation l'exigeait. Il gagnait assez aux cartes pour que la rumeur l'accusât de tricher ; il aimait les femmes et avait eu un certain nombre de liaisons scandaleuses avec les épouses et les maîtresses de ses mécènes ; il jouait du piano comme la foudre, sillonnait l'Europe avec son doigt supplémentaire démoniaque, semant derrière lui comme souvenirs un chapelet de gants couleur lavande. Vers la fin, alors qu'il attirait des foules fanatisées, le simple spectacle de sa main droite à nu pouvait déchaîner l'hystérie du public ; ses concerts dégénéraient en bacchanales, les femmes tour à tour s'évanouissaient et se ruaient sur la scène, lançaient des fleurs et des bijoux au grand homme. Au début des années 1820, cependant, Visser n'était qu'un parmi les

légions de virtuoses qui parcouraient l'Europe en colportant un sac d'où, pour seule surprise, ils sortaient leurs talents pianistiques. Il était en tout premier lieu un *saloniste*, un maître des *morceaux* et des pots-pourris tape-à-l'œil qui captivaient si facilement son riche public. Il semble n'avoir été alors qu'une espèce de superpianiste de cocktails réservés à l'aristocratie – presque tout ce que nous savons de lui provient de journaux intimes et de mémoires rédigés par des membres de la noblesse –, quoiqu'il ne répugnât pas à se livrer à des joutes plus roturières. Sa spécialité, apparemment, était la vitesse d'exécution, et il accepta un jour le pari de jouer six millions de notes en moins de douze heures. On loua le manège d'une école d'équitation, on imprima des affiches, on vendit des places, et durant huit heures et vingt minutes, Visser martyrisa un solide Érard, tandis que les spectateurs s'installaient, riaient, bavardaient, mangeaient, jouaient aux cartes, se promenaient, et ils apprécièrent tellement sa prestation qu'il réclamèrent un bis après la six millionième note. Visser haussa les épaules et agita la main comme pour dire : Pourquoi pas ? puis il continua pendant une heure.

Aucun portrait du virtuose ne nous est parvenu, mais ses contemporains le décrivaient comme un bel homme de haute taille aux yeux noirs pénétrants et au beau visage dont l'austérité était soulignée par un nez proéminent mais non dénué d'élégance. Qu'il fût juif, on s'accordait généralement à le penser, et ses rivaux ne manquaient pas de le clamer ; il n'existe aucune preuve qu'il se fût donné la peine de le démentir. Ses mains, bien sûr, étaient son trait le plus caractéristique. Dans sa première édition, le *Grove's Dictionary* signale que Visser avait des mains de pianiste-né : larges, les paumes souples, les doigts spatulés et les auriculaires d'une longueur exceptionnelle. Il pouvait

couvrir douze notes et jouer de la main gauche des accords de *la* bémol, de *mi* bémol, de *la* bémol avec *do*, mais c'était sa fascinante main droite, et sa difformité, qui en faisait un être à part. « Les deux annulaires de sa main droite, écrivit le critique Blundren, sont comme des jumeaux identiques, chacun si fidèle image inversée de l'autre que l'on croirait à une illusion d'optique, et qui, lorsqu'ils sont en action, possèdent une agilité dérangeante qui tient un peu du crabe. Il est difficile, en vérité, de réprimer un frisson devant la main si bizarre de Visser. »

Difficile, oui, comme c'est souvent le cas face à n'importe quelle malformation, spectacle qui à la fois attire et repousse. Visser, au cours du premier stade de sa carrière, ne semble pas avoir mis en avant la singularité de sa main droite, mais la vitesse cataclysmique à laquelle il jouait donna naissance à nombre d'histoires inquiétantes. Il avait le don de faire ressortir la mélodie d'un morceau au centre du clavier à l'aide de ses pouces, puis de l'ornementer par des arpèges, des trémolos, des brèves et autres effets qu'il égrenait avec une si folle rapidité qu'on avait l'impression de voir à l'œuvre non pas deux mais quatre mains. Sa sonorité était tellement étrange qu'une légende – hésitante d'abord, une sorte de plaisanterie – commença de circuler au sujet du pianiste : Satan lui-même jouait aux côtés de Visser, disait-on, cependant que d'autres racontaient qu'il avait vendu son âme au diable en échange de ce doigt supplémentaire qui lui permettait de jouer à une vitesse inégalée.

Le fait que Visser fût originaire de l'un de ces mystérieux pays arriérés d'Europe de l'Est conférait une aura de crédibilité à ces histoires. « Il y a quelque chose de secret, d'insaisissable et de malsain chez Visser », affirmait Field, tandis que Moscheles déclarait que le jeu de son rival « ne suscite pas de pensées respectables ». Ses rares compositions

qui ont survécu à sa gloire comportent de troublantes progressions harmoniques, des dissonances de boîte de Pandore qu'on ouvre et des étincelles d'atonalité, de même que des échos mélancoliques de chansons tziganes et de mélodies tirées d'airs populaires de Galicie. Désormais surnommé le Faust de Bohême, il était beaucoup demandé ; ni l'odeur de soufre qui entourait le personnage, ni le scandale de ses multiples liaisons amoureuses ne paraissaient l'exclure des salons à la mode.

En 1829, néanmoins, sa carrière connut une interruption. Certains ont avancé que c'était à la suite d'un incident survenu chez le comte de Gobet où l'on accusa Visser de tricher aux cartes ; ses gains légendaires et son doigt en plus avaient depuis longtemps éveillé des soupçons, tandis que d'autres ont prétendu qu'on l'avait surpris à lutiner la fille d'un baron âgée de quinze ans. En tout cas, Visser, chassé de la haute société, se vit contraint de gagner sa vie auprès du *grand public*, et cela à une époque où il n'existait que très peu de lieux prévus pour recevoir les virtuoses de passage et où les organisateurs de concerts tendaient à n'avoir guère plus de scrupules que les trafiquants d'esclaves. Visser se présentait lui-même comme « L'Homme aux onze doigts », mettant pour une fois l'accent sur le côté monstrueux d'où découlait sa virtuosité, et pendant deux années, de kiosques dans les jardins bruyants, de pubs anglais à de minables maisons d'opéra délabrées, il perfectionna son spectacle : l'entrée en scène majestueuse, les gants lavande qu'il ôtait d'un geste solennel, le moment insoutenable de temps suspendu avant que ses mains ne s'abattent sur le clavier comme une avalanche. On remarqua dès le début que son auditoire comptait un nombre disproportionné de femmes, et que ses concerts déclenchaient un véritable délire, lequel ne fit qu'augmenter lorsqu'il ajouta la *Fantaisie pour onze*

doigts à son répertoire. Hummel, qui entendit Visser la jouer à Stuttgart dans une salle de bal, la qualifia de « pièce affectée des plus étranges, agrémentée de brefs passages dissonants produits par la main droite qui claquent comme des coups de fouet et tranchent comme des lames de rasoir ». Kalkenbrenner, qui l'entendit à Mayence dans une brasserie, compara le frisson procuré par les harmonies tendues de la lourde main droite à « un filet d'eau glacée qui dégouline dans le dos », et il ajouta : « Je pense que Visser a capturé le son même des limbes. »

Les réactions du public étaient stupéfiantes. Lors du premier concert dont la presse rendit compte, en octobre 1831, on nota des évanouissements et des crises d'épilepsie parmi les spectateurs ; bien que d'aucuns accusaient Visser d'engager des acteurs pour simuler et encourager de telles convulsions, le phénomène semble avoir été réel. De nos jours, on diagnostiquerait sans doute un cas d'hystérie collective, encore qu'un médecin de Gossel qui avait assisté à l'un de ses récitals énonça la théorie selon quoi il s'agissait d'une contagion électrique ; d'autres associaient la *Fantaisie* au syndrome de la Chapelle Sixtine, une forme d'hystérie à laquelle certaines étrangères – des vieilles filles anglaises, pour la plupart – succombaient parfois en présence des trésors artistiques de l'Italie. Quoi qu'il en soit, la sensation provoquée par la *Fantaisie* ne dura pas. Créée à l'automne 1831, Visser l'interpréta peut-être une trentaine de fois avant sa mort. Il devait, paraît-il, se rendre à Paris pour jouer devant la princesse Tversky – la célébrité de la *Fantaisie* ayant commodément fait oublier pour un temps sa mauvaise réputation – quand il périt bêtement dans une taverne de Cologne, poignardé au cours d'une dispute à propos d'une partie de cartes, dit-on.

Naturellement, on crut que la *Fantaisie* était morte avec

lui ; Liszt lui-même, malgré son prodigieux génie, refusa de s'y attaquer, se contentant, quelque peu sur la défensive, de la rejeter comme « une perte de temps, une bizarrerie basée sur une curieuse malformation de la main ». Certes, on peut étudier la partition comme on étudie un texte dans une langue morte, mais le son en tant que tel était considéré comme perdu à jamais jusqu'à ce jour de 1891 où, à Vienne, Leo et Hermine Kuhl conduisirent leur fille de six ans chez Herr Moritz Puchel. Herr Puchel écouta l'enfant jouer l'*Étude* de Chopin dite « Harpe éolienne », puis il lui donna un passage de l'une des sonates en *la* bémol majeur de Beethoven à déchiffrer, ce qu'elle fit sans difficulté ; il confirma, comme le professeur actuel de la fillette, Frau Holzer, l'avait dit, qu'elle avait en effet l'oreille absolue. Pour finir, il demanda à Anna Kuhl de se placer devant lui et de lui montrer ses mains, paumes tournées vers le ciel.

« Oui, dit-il d'un ton grave, à la manière d'un médecin annonçant une mauvaise nouvelle, un jour elle jouera la *Fantaisie* de Visser. »

Herr Puchel avait été lui-même un enfant prodige, un élève de Czerny, lequel avait été un élève de Beethoven ; quoique musicien indiscutablement brillant, Puchel avait vu sa carrière de virtuose freinée par des mains trop fines et trop osseuses. À la suite de quoi il avait établi sa réputation comme professeur et, à soixante ans, il était parvenu à un tel degré d'excellence qu'il acceptait pour élèves uniquement ceux capables de répondre par l'affirmative à ces trois questions :

Êtes-vous un prodige ?

Êtes-vous d'ascendance slave ?

Êtes-vous juif ?

C'était, aux yeux de Puchel le catholique, les conditions indispensables du succès, et Anna Kuhl correspondait sur

tous les points. Les Kuhl venaient de Olomouc en Moravie – une ville que l'on tenait souvent pour le lieu de naissance de Visser – où le grand-père d'Anna avait fondé l'usine de textile qui était à l'origine de leur fortune ; Leo et ses frères avaient ensuite bâti un empire industriel assez puissant pour que le siège en soit transféré dans la capitale autrichienne. Les Kuhl étaient des représentants typiques de la bourgeoisie juive ; libéraux sur le plan politique, allemands sur le plan de la culture et de la langue, leur judaïsme se limitait au pieux respect de la mémoire familiale, et ils se consacraient à la réussite intellectuelle et artistique destinée à remplacer le rang social qui leur serait toujours refusé. Pourtant, ils avaient un fort désir d'assimilation, d'être considérés comme des citoyens à part entière ; ils vivaient dans un monde où la moindre entorse aux convenances provoquait une peur intense qu'on se gardait de montrer, et ils avaient été si horrifiés par la malformation d'Anna que, dans les heures ayant suivi sa naissance, ils avaient envisagé l'amputation. Après que le médecin leur avait dit qu'il ne pouvait pas certifier que la nouveau-née survivrait au choc, les parents avaient renoncé, mais on peut raisonnablement se demander s'ils étaient tout à fait débarrassés de leur révulsion instinctive ou de la crainte diffuse que la difformité de leur fille ne mît en péril la place fragile qu'ils avaient acquise dans la société.

Les grands pianistes manifestent de bonne heure leurs dispositions, en général aux alentours de quatre ans ; chez Anna Kuhl, cela se produisit dès l'âge de deux ans, le jour où Frau Holzer qui donnait une leçon au frère aîné d'Anna s'aperçut que la petite fille avait l'oreille absolue. L'enfant révéla également d'étonnants dons de mémoire et de contrôle musculaire, de même qu'une extraordinaire sensibilité aux stimuli auditifs – entendant Chopin pour la

première fois, elle éclata en sanglots déchirants, comme si elle pleurait quelque souvenir vague mais profondément ressenti. Frau Holzer entreprit de développer le talent de la fillette ; à quatre ans, Anna composa sa première chanson, « Bonjour », et à six ans, elle maîtrisait le *Versuch*, le *Clavier bien tempéré* ainsi que la plupart des *Études* de Chopin. Cette année-là, elle participa à un spectacle où se produisirent les jeunes pianistes de la ville, et elle joua si bien que l'on vit Grunfeld, le pianiste mièvre de la Cour, sortir de la salle en secouant la tête et en marmonnant.

« Une enfant prodige », écrivait Frau Holzer dans sa lettre de recommandation à Herr Puchel. « Mémorise instantanément ; technique stupéfiante et grande maturité d'expression ; ouverte au travail, aux conseils, aux défis. » Quant à ce que Frau Holzer appelait la « particularité anatomique » de la fillette, Puchel la traita comme si de rien n'était, à la limite de la brusquerie, se bornant à élaborer des exercices adaptés à la conformation d'Anna et se concentrant, pour l'instant, sur le répertoire traditionnel. Herr Puchel – un homme corpulent à la barbe broussailleuse, doté d'un nez qui ressemblait à une énorme fraise et de charmants petits pieds – avait conclu après quarante ans d'enseignement que ses élèves ne seraient jamais réellement heureux à moins de parvenir, à force d'encouragements et de coups de trique, à ce degré d'excellence où la dépression nerveuse guette en permanence. Par définition, les élèves ne peuvent pas atteindre seuls le Parnasse ; ils manquent trop de volonté, ils sont trop rêveurs, trop facilement distraits, et il faut les éduquer jusqu'à ce qu'ils acquièrent cet état de tension sans lequel l'art est impossible. C'était pourquoi les visiteurs de Herr Puchel l'entendaient régulièrement crier : « *Falsch !* » depuis l'entrée. « *Falsch !* hurlait *der Meister* à la première

fausse note. Recommence ! » – et en été, ses cris punctuaient le *chlac* de la tapette avec laquelle il défendait son territoire contre l'assaut des mouches viennoises. Dans ses moments de crise esthétique extrême, il poussait son élève pour s'installer au piano, levait les jambes et cognait sur le clavier avec ses pieds minuscules, l'air d'un scarabée sur le dos agitant ses pattes. « Voilà comment tu joues ! » hurlait-il à celui qui avait offensé ses oreilles, mais il était également capable de manifester une tendresse bourrue tout aussi efficace à sa manière. « N'aie pas peur de sortir la tête du sable, aurait-il dit à un élève qui avait osé jouer une *Polonaise* rubato. Il se pourrait qu'on te la caresse au lieu de te la couper. » Un homme dangereux, mais qui obtenait des résultats fabuleux, et il semblait qu'Anna répondait à merveille à ce genre de traitement. Au dire de tous, c'était une petite fille d'un sérieux presque anormal, sûre de soi, encline au silence mais à la parole précise, et si distante qu'elle décourageait tout le monde sauf les gens très déterminés ou très frivoles. Un portrait photographique de l'époque nous montre une fillette mince et gracieuse comme la tige d'une tulipe, aux cheveux bruns coiffés en longues anglaises, aux yeux noirs profondément enfoncés dans leurs orbites, aux pommettes hautes de Slave et à la peau aussi blanche qu'une neige de janvier. À cet âge, elle paraît ne pas se préoccuper du phénomène qu'est sa main droite, ou peut-être a-t-elle simplement confiance en elle ; elle a posé les doigts bien en vue, étalés sur le dossier d'un fauteuil Roentgen.

« Une adorable petite brise », voilà comment le *Salonblatt*, le journal de la société snob de Vienne, décrivait la jeune Anna. « Une adorable petite brise qui se métamorphose en une tout aussi adorable tempête dès qu'elle s'installe devant les 85 touches noires et blanches. » Puchel pensait que l'on

ne pouvait s'élever vers les sommets de la musique qu'en passant par l'épreuve du récital ; il voulait qu'Anna commençât tout de suite à jouer devant un public, et par l'intermédiaire de relations qu'il avait à la Cour, il organisa ses débuts lors d'une soirée donnée par la princesse Montenuovo. *Salonblatt* s'extasia sur le jeu de cette enfant « mystique » dont les arpèges « dansent et pétillent comme du champagne », cependant que la baronne Flotow notait dans son journal la présence d'une charmante petite fille pleine de retenue qui époustoufla l'assistance par son interprétation des *Nocturnes* de Chopin, puis qui mangea des gâteaux, but du café turc avec les dames et se plaignit de la piètre qualité du piano.

Elle continua pendant plusieurs années à fasciner l'aristocratie aisément impressionnable, jusqu'à ce que Puchel l'estimât prête pour son premier concert. En octobre 1895, la Philharmonique de Berlin devait se produire à Vienne, et lorsque Julius Epstein, le pianiste annoncé, tomba malade, Puchel s'arrangea pour qu'Anna le remplaçât, et après le monumental concerto en *ut* majeur de Beethoven, des variations de Rameau, la *Polonaise* transcrite pour piano par Liszt d'après Weber, et un mini récital Chopin composé de la *Berceuse*, du *Nocturne* en *mi* bémol majeur et de la *Valse* en *mi* mineur, l'enfant prodige quitta Vienne afin de respirer un peu. En son absence, à l'occasion du banquet prévu pour fêter Epstein soudainement oublié, Brahms porta un toast en son honneur ; Mahler s'enthousiasma pour ses sonorités et ses couleurs tonales, tandis que les critiques, tant traditionnels que ceux du mouvement « sécessionniste », s'émerveillaient devant sa technique lumineuse, sa spontanéité et l'émotion qu'elle faisait passer. Les imprésarios et les organisateurs de concerts se bousculèrent ; après avoir auditionné un grand

nombre de candidats, Leo et Hermine portèrent leur choix sur Sigi Kornblau, le célèbre imprésario qui semblait être le genre d'agent à la fois froid et débrouillard dont tous les génies ont besoin, bien que, paraît-il, Anna ait dit à ses cousines que les visites chez Herr Kornblau n'étaient pas « tellement marrantes » et que c'était un peu comme « aller chez le dentiste ». Quelques semaines plus tard, la jeune virtuose et son entourage – à savoir, sa mère, sa gouvernante française, une domestique nommée Bertha et Herr Puchel qui avait apporté un clavier factice pour lui permettre de faire des gammes à bord des trains – s'embarquaient pour sa première tournée européenne, et durant les trois années qui suivirent, elle partagea son temps entre de longues séries de concerts qui se succédaient à dates rapprochées et des périodes d'études et d'exercices tout aussi astreignantes mais plus solitaires.

Nombreux étaient ceux qui s'inquiétaient des effets d'une telle existence sur quelqu'un qui n'était encore, après tout, qu'une enfant. Les parents d'Anna auraient pu mieux organiser son programme, mais Leo et Hermine n'étaient pas plus acceptés par l'aristocratie que les autres membres de la bourgeoisie. À travers Anna, ils espéraient franchir, ne serait-ce qu'un instant, le fossé qui les séparait de la noblesse inaccessible. Le talent de leur fille leur ouvrait une porte, quel que soit le prix qu'Anna aurait à payer, et d'ailleurs, la tension et la fatigue ne semblaient pas diminuer – et allaient peut-être même jusqu'à augmenter – l'émotion que son jeu communiquait. Comme tous les virtuoses, elle possédait une technique remarquable : les critiques vantaient sa clarté naturelle, qui avait quelque chose de presque chaste, la précision de ses notes piquées et de ses arpèges galopants, l'intégrité instinctive de son rubato, et sa large gamme dynamique, depuis ses pianissimo légers comme des ombres

jusqu'à ses forte tonnant comme des pièces d'artillerie. Mais il y avait surtout sa sonorité unique, ce « son doré » que les critiques ne se lassaient jamais de décrire, de même qu'une tendresse dans l'exécution qui ravissait le public. Ce n'était pas un autre de ces prodiges robots qui pondaient des notes comme une machine à coudre industrielle ; son jeu avait, à l'inverse, une innocence, un élan, mélange de confiance et de vulnérabilité, d'autant plus remarquables que doublés d'un immense talent artistique.

« Cette enfant, écrivit Othmar Wieck, un critique qui n'avait pas pour réputation d'être particulièrement charitable, est un véritable ange tombé du ciel. » Et à Vienne, une ville qui plus que toute autre adorait l'art, qui en avait un besoin maladif pour oublier la morosité et le pessimisme qui s'étaient abattus sur l'Empire en cette fin de siècle, il était peut-être normal que les gens projettent leurs peurs et leurs désirs sur la jeune virtuose. Les mélomanes appartenant à la haute bourgeoisie pleuraient sans retenue à ses concerts, tandis que pour d'autres, elle devenait l'objet de leurs obsessions, et son nom apparaissait avec une fréquence alarmante dans les mots laissés par les suicidés ou dans les élucubrations vertigineuses des malades mentaux. Même des gens plus solides, moins émotifs, s'abîmaient parfois dans une profonde mélancolie après l'un de ses récitals, comme s'ils avaient senti passer à leur portée quelque information vitale qui leur aurait échappé au moment où s'éteignait la dernière note.

Sa première « phase », comme sa famille qualifiait joliment de tels épisodes, survint à l'automne de sa treizième année. Des engagements à Bruxelles, Paris et Berlin furent soudainement annulés en raison d'une « indisposition passagère » selon l'explication fournie par le bureau de Herr Kornblau, alors que des rumeurs parlaient déjà de

dépression nerveuse. Certains disaient qu'Anna était soignée par le célèbre professeur Meynert, d'autres qu'elle effectuait un séjour dans le luxueux établissement psychiatrique du professeur Leidesdorf où des médecins en gants blancs et hauts-de-forme en soie administraient le dernier cri en matière de thérapies par l'électricité et l'immersion. Quoiqu'il en soit, lors de son retour quelques semaines plus tard, la jeune virtuose se présenta avec la main droite dissimulée, ce qui, apparemment, n'était encore jamais arrivé. Anna, accompagnée de ses parents et de plusieurs amis de la famille, assistait fin octobre à l'inauguration de l'exposition du Künstlerhaus ; elle portait un tailleur fait sur mesure, en bengaline gris acier, dont les longues manches qui lui effleuraient les paumes étaient prolongées par de petits volants de dentelle irlandaise. En outre, elle avait négligemment enroulé un fin mouchoir brodé autour de sa main droite que, depuis ce jour, elle ne montra plus jamais en public avant de se mettre au piano.

Selon les commentateurs de l'époque, cette excentricité possédait toutes les caractéristiques d'une névrose. Il ne faisait aucun doute que cette main qu'elle voilait de manière compulsive, de même que les « phases » durant lesquelles elle se retirait du monde, démontraient la présence d'un stress significatif dans la vie de l'adolescente. Certains ont attribué ces symptômes à une réaction devant la façon dont la traitait la presse pangermaniste qui, dans le cadre de sa campagne pour le rattachement au Reich des régions autrichiennes de langue allemande, avait commencé à émailler de diatribes antisémites les critiques de ses concerts. D'autres émettaient l'hypothèse qu'il s'agissait simplement de la réaction d'une jeune fille sensible face au malaise d'ordre plus général qui régnait dans la ville, bien que la quête de perfection artistique, avec sa menace d'échec

qui plane en permanence, sans parler de la solitude et du narcissisme morbide qu'entraîne obligatoirement une fixation sur un domaine particulier, suffise, y compris dans les circonstances les plus favorables, à provoquer toutes sortes de psychopathies. Qu'Anna fût impitoyable vis-à-vis d'elle-même et qu'elle souffrît en conséquence, cela apparaît clairement à la lecture du journal intime de son cousin Hugo. À la date du 11 novembre 1898, par exemple, il note qu'Anna lui a écrit :

« C'est seulement quand je suis avec toi que je m'autorise à ne pas travailler. »

Et le 5 décembre, après que Hugo l'a suppliée de ne pas se surmener :

Elle a baissé les yeux et a semblé sourire intérieurement, comme si j'étais un petit garçon un peu demeuré qui lui aurait demandé d'arrêter le cours du fleuve.

Et elle a dit : « Jouer bien – je crois que j'ai toujours considéré que c'était une question de vie ou de mort. »

C'était vers Hugo que la famille se tournait quand Anna traversait l'une de ses « phases ». Hugo Kuhl devait devenir une célébrité mineure de son temps en tant que feuilletoniste acerbe, délicieusement blasé, écrivant dans la presse libérale, et auteur par ailleurs d'un certain nombre de comédies légères dont *Le peintre évadé* et *Dîner avec des inconnus* qui ne sont pas encore totalement tombées dans l'oubli. À l'époque, Hugo n'était qu'un étudiant féru de littérature, passant dans son milieu pour un beau garçon élégant à l'esprit brillant, sans but précis dans la vie, et aussi pour un excellent pianiste amateur au toucher plutôt sec. Il semblait que lui seul parmi les frères et sœurs ainsi que la

pléthore d'autres cousins et cousines d'Anna, pût appliquer quelque principe organisateur à la dérive que constituaient ces phases où la jeune fille ne parvenait pratiquement plus qu'à s'habiller et se nourrir.

21 mars

Chez oncle Leo, après-midi.

Anna apathique, comme en état de catatonie, Hermine qui hurle comme une harengère, qui lui crie de faire ses exercices...

« Honte à toi, Anna ! Herr Puchel va être furieux ! »

Anna silencieuse, les larmes aux yeux ; sur l'instant, j'aurais volontiers étranglé ma chère tante. J'ai préféré installer A. au soleil, sur le sofa en velours écrasé devant la fenêtre. Une heure paisible à lire à voix haute *Tantchen Rosmarin*, la tête d'A. sur mon épaule. Pour moi, une heure de rêve. Pour elle, j'imagine que la vie lui aura paru presque supportable.

En vérité, Hugo était plutôt désarmé en présence des « phases » d'Anna, et il le reconnaissait dans son journal. Sa thérapeutique consistait à l'emmener faire de longues promenades sur la Ringstrasse ou parmi les attractions et les boutiques du Prater. On voyait souvent le cousin et la cousine déambuler bras dessus, bras dessous, deux jeunes gens vêtus à la dernière mode qui formaient un très beau couple mais qui, malgré leur beauté et leur richesse manifeste, paraissaient cependant mal assortis : à y regarder de plus près, on constatait que Hugo était peut-être trop âgé pour être le soupirant d'Anna, laquelle Anna était peut-être trop jeune pour être sa femme. D'aucuns, pourtant, ont suggéré que leur amitié allait au-delà du simple lien unissant deux cousins qui s'appréciaient grandement, et en effet, il y a dans le journal de Hugo des passages qui pourraient le laisser entendre. Par exemple, il note le moindre contact physique naturel ou fortuit, Anna à son bras ou leurs jambes qui s'effleurent sur la banquette d'une calèche. Il se livre souvent à des remarques sur sa beauté qu'il qualifie tour à

tour de « radieuse », « précoce » ou « dérangeante », et en une occasion, il la compare, sans son ironie habituelle, aux sublimes portraits de femmes juives de Rembrandt. Il confie également les réflexions que lui inspire l'observation attentive de sa cousine, comme lorsqu'il tente d'expliquer la volonté artistique qui l'anime :

Quand on est fatigué de la laideur, de l'ennui, de la bêtise, des faux sentiments – de la vie quotidienne, en d'autres termes – on peut, pour survivre, ériger des barrières de délicatesse et de bon goût.

Ils se promenaient par tous les temps, à toute heure, parcourant parfois la totalité des quatre kilomètres de la Ringstrasse. Après l'une de ces sorties, Hugo a écrit :

Ai marché aujourd'hui avec A. sur le Ring.

Des voyous insolents tenaient un meeting dans le parc en face du Reichsrat, lançaient des slogans et chantaient les infâmes chansons de l'Union de la Réforme.

Cris de *Ostjuden* – qui s'adressaient à nous !

De ma vie, je n'ai jamais été aussi furieux. Six heures après, j'en tremble encore en écrivant.

A. effondrée.

Des témoins ont fait un récit plus circonstancié de l'incident qui, en réalité, ne se rapportait pas à un « meeting » de l'Union de la Réforme, mais à une manifestation de membres purs et durs du parti chrétien-social contre le projet de loi sur le bilinguisme qui paralysait le parlement. Ces témoins – dont un *Dienstmann* qui n'était pas en service et le courrier du grand chambellan de l'empereur – ont raconté qu'une trentaine de manifestants étaient sortis du parc en plastronnant, puis s'étaient dirigés vers le couple en scandant : « Juifs, où sont vos insignes ? Juifs, où sont vos insignes ? », allusion on ne peut plus claire

au triangle jaune que les juifs devaient porter avant leur émancipation. Impossible de savoir s'ils avaient reconnu les Kuhl ou simplement supposé à leur allure qu'ils étaient juifs ; quoi qu'il en soit, ils avaient encerclé le couple en continuant à chanter, le serrant de si près que, comme l'a relaté un cocher qui assistait à la scène, « y a eu pas mal de bousculades, mais pas vraiment de coups ». Un bras passé autour des épaules d'Anna, Hugo avait fendu la foule et longé le parc d'un pas lent mais déterminé. Les manifestants avaient éclaté de rire puis fini par se disperser, faisant preuve, du moins ce jour-là, d'une humeur plutôt badine que sanguinaire.

Des mois plus tard, Hugo ruminait encore son humiliation ; quant à la jeune virtuose, si l'incident la bouleversa, elle s'en remit rapidement. Dès la semaine suivante, elle donnait à Budapest un concert avec, au programme, le concerto en *ut* mineur de Beethoven et les *Variations sur un thème de Paganini* de Brahms. Sa nouvelle approche des glissandi sur une octave de Brahms était étourdissante, et la manière dont elle les jouait tout à la fois prestissimo, staccato et pianissimo engendrait une excitation, une fièvre presque insupportable qui électrisa autant la critique que le public.

« Cette enfant, écrivit Heuberger dans le *Neue Freie Presse*, ne joue pas comme une enfant, mais avec la maîtrise du génie renforcée par de longues et sérieuses études. » Les journaux pangermanistes rendirent compte du concert en termes typiquement venimeux. « Pareille à du verre brisé », dit le *Deutsche Zeitung* à propos de sa sonorité. « Sa chevelure est presque aussi belle que celle de Paderewski », nota avec sarcasme le *Deutsches Volksblatt*, ajoutant : « Ses doigts sur le clavier rappellent des pattes d'araignée. » Ses doigts : par le biais de ses exercices techniques, Puchel avait

veillé à ce que tous se développent de manière égale, et jusqu'à présent, il n'avait pas mis l'accent sur le rôle du sixième doigt dans son jeu, même si on l'entendait, ou plus précisément si on le sentait, dans les cascades de ses arpèges et la sonorité de cuivre de ses brèves, de même que dans la légèreté étourdissante de ses *accelerando*. Un jour, cependant, au cours du printemps ou de l'été 1899, Herr Puchel installa son élève devant la *Fantaisie*. Au début, l'étude de cette œuvre se déroula en privé, dans le confortable appartement des Kuhl situé Salesianergasse, plutôt que dans le studio de Puchel davantage fréquenté. Kornblau avait prévenu les proches d'Anna que, pour assurer une vente record de billets, il présenterait l'exécution en concert de la *Fantaisie* présumée disparue avec tout le côté théâtral et mystérieux qui entourerait une œuvre inédite de Strauss.

« Un morceau si bizarre, a écrit Hugo après l'avoir entendu pour la première fois. Et inutilement difficile. Les accords plaqués de Visser semblent impossibles à jouer, même pour les mains d'Anna. » Quelques jours plus tard, il note :

Déjeuner au Sacher Garden avec Anna, Hermine, mère.

Quand j'ai parlé de la *Fantaisie*, de son étrangeté, A. s'est bornée à sourire. « Visser s'est amusé en la composant, a-t-elle dit. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il était réellement lui-même. Ce devait être comme prendre une profonde inspiration après avoir retenu son souffle pendant toutes ces années. »

— Mais est-ce que tu l'aimes ? ai-je demandé. Sa musique, je veux dire. »

Réponse : « C'est Visser que j'aime. Je l'aime dans ce morceau-là, bien qu'il m'effraie.

— Il t'effraie ? »

Elle a ri. « Oui, parce qu'il met en lumière ce qui le rendait différent. Ce qui, d'une certaine façon, me paraît dangereux. »

Une tournée européenne était prévue pour l'automne,

dont une série de concerts à Londres où elle devait interpréter vingt-deux des sonates de Beethoven. Pendant qu'elle se préparait, Anna fut contactée par des représentants du ministère de la Culture qui lui demandèrent, en tant qu'enfant prodige et objet de fierté de la ville, de participer à un programme Wagner spécial. Afin d'essayer d'apaiser les tensions politiques de plus en plus vives, le gouvernement désirait promouvoir les choix culturels que toutes les factions rivales de l'empire partageaient. Ce n'était donc pas par hasard que l'on sollicitait Anna, une juive, pour jouer Wagner, le chantre de la vigueur païenne et du mysticisme teutonique qu'adoraient les zéloteurs du pangermanisme.

Et que, entre parenthèses, Anna aussi adorait. Elle accepta donc. La date de la soirée approchait, annoncée en fanfare ; l'empereur François-Joseph en personne devait y assister, sortant de son grand deuil consécutif à la mort de l'impératrice, poignardée à Genève l'année précédente par l'anarchiste Luccheni. Le programme commença bien. Winkelmann souleva le public par son interprétation de « Der Augen leuchtendes Paar » ; Schmedes et Lehman lui firent atteindre de nouveaux sommets grâce au « Heil dir, Sonne ! » extrait de *Siegfried*. Anna entra en scène à son tour, et elle jouait la transcription pour piano du Prélude de *Tristan* depuis déjà un moment quand des cris de « Hep ! Hep ! » retentirent. Les gens comprirent sur-le-champ : un groupe de pangermanistes occupait toute une rangée de sièges près de la scène et, au signal convenu, ils s'étaient mis à brailler l'insulte antisémite classique. Une partie du public s'efforça de les faire taire tandis qu'un escadron de policiers se précipitait dans l'allée. Pendant ce temps-là, Anna, les mâchoires serrées, continuait de jouer, mais ce n'était plus qu'une musique de fond couverte par le tumulte. Au dernier

moment, alors que la police s'apprêtait à les arrêter, les perturbateurs se levèrent et quittèrent la salle, marchant au pas et entonnant « Deutschland über Alles » à pleins poumons.

Jusqu'à présent, la presse pangermaniste avait jeté un voile, quoique bien transparent, sur ses attaques, mais maintenant, elle assassinait Anna avec jubilation. « Nul juif, écrivit un critique, ne pourra jamais espérer comprendre Wagner », et à la liste des banquiers juifs, des magnats du chemin de fer juifs, des colporteurs juifs, des voleurs juifs et des journalistes subversifs juifs, ils ajoutèrent « cette juive, cette pianiste métronome à la main de sorcière et aux monstrueuses improvisations ». Et lorsque le bruit courut qu'elle avait l'intention de donner la *Fantaisie* en janvier, ses ennemis devinrent plus enragés encore. « Une perversion, s'écria le *Kyffhauser* à propos de la *Fantaisie*, insistant aussitôt sur les origines juives supposées de Visser, une composition immorale née dans les miaulements et les gémissements de l'atmosphère fétide du ghetto », tandis que le *Deutsches Volksblatt* la qualifiait de « musique dégénérée et antisociale, débordante de mépris pour tous les grands idéaux et les grandes aspirations. » La presse libérale contre-attaqua par des accusations de revanchisme et de démagogie, les pangermanistes répliquèrent avec leur paranoïa raciste habituelle, et le combat s'intensifia.

Bien entendu, Herr Kornblau était ravi. Le contrat avait déjà été signé pour le récital d'Anna à l'Opéra royal le 20 janvier où elle jouerait la *Fantaisie* au cours d'un programme qui, par souci d'équilibre, comportait également des classiques comme les *Rêves d'amour* de Liszt ou la sonate *Au clair de lune* de Beethoven, ainsi que des œuvres de Mozart, Schumann et Chopin. En attendant, Anna alternait les concerts et le travail. Elle joua au Kroll Hall de

Berlin, se battant contre l'acoustique désastreuse, puis à Leipzig, Paris et Londres, et elle rentra mi-novembre dans une Vienne déchirée avec une vilaine toux et d'immenses cernes sous les yeux. Hugo était visiblement inquiet pour sa cousine. Il confia en français à son journal : « *elle travaille comme une négresse* », et le 29 novembre, il note : « J'ai l'impression qu'Anna se délite lentement. » Son nom était cité dans les débats du parlement sur le nouvel art prétendument décadent. Le *Deutsches Volksblatt*, la voix des chrétiens-sociaux, avertissait que « les poings allaient parler le 20 janvier », tandis que des auteurs du groupe de la « Jeune Vienne » publiaient un manifeste pro-Kuhl où ils juraient de répondre coup pour coup à la « barbarisation » de la vie publique.

Elle donna son dernier récital du siècle en décembre, au Théâtre allemand de Prague. C'était, sur son insistance et malgré les objections de son agent, un programme consacré exclusivement à Chopin. Selon ceux qui y assistèrent, elle avait l'air pâle et tendue ; les critiques parlèrent du côté fragile, presque cristallin de son jeu, ce qui, de fait, parut accroître l'impact émotionnel. « Elle rêvait, écrivit la comtesse Lara von Pergler dans ses mémoires, et elle nous a permis de rêver avec elle. Et c'est un rêve qui, après toutes ces années, me hante encore. » En effet, il semble que ce soir-là, Anna ait saisi parfaitement l'essence de la musique de Chopin. Romantique et expressive, mais aussi aristocratique et sobre, difficile à rendre même pour les grands maîtres, elle n'est, en définitive, que tristesse. Non pas la tristesse des tragédies, mais la tristesse incurable du temps lui-même : les jours qui passent, le monde qui change, la certitude que ce que nous chérissons le plus, nous le perdrons inéluctablement.

Mercredi 20 décembre

Chez mon oncle ; je feins de lire pendant qu'Anna travaille, puis je l'enveloppe dans sa cape et je l'entraîne dehors avant qu'Hermine ou d'autres puissent nous accompagner, Dieu merci.

Ciel gris, froid mordant ; les platanes le long du Ring sont blancs de neige. On marche un kilomètre en silence, A. à mon bras. Instants bénis ! On comprend le silence, ma cousine et moi.

« Comment tu fais ? finis-je par lui demander. Ce que tu crées au piano, comment tu fais ? »

A. : « Je me concentre et je l'entends. Mais je dois me concentrer très fort – c'est ce qu'apportent les exercices, apprendre à se concentrer comme il convient, mais d'une certaine manière, ce n'est pas moi, c'est quelque chose qui passe par moi quand j'arrive à bien me concentrer. »

Elle s'est interrompue une seconde, puis elle a repris : « Et il y a ça. » Elle a ôté la moufle de sa main droite, remonté un peu sa manche puis levé sa main qu'elle a examinée comme on examinerait un fruit. « Tu vois ça ? » Elle souriait ! Elle souriait en agitant son doigt supplémentaire, rougissante, le souffle précipité. Sa fièvre me gagnait. « Ça non plus, ce n'est pas à moi.

– Ne dis pas de sottises, ai-je répliqué. C'est à toi et c'est merveilleux, comme tout ce qui est toi est merveilleux. » Elle s'est contentée de hausser les épaules et de remettre sa moufle.

À l'époque, elle s'efforçait de maîtriser le doigté de la *Fantaisie*, une tâche quasiment impossible et rendue plus impossible encore par le fait que ses mains étaient beaucoup plus petites que celles de Visser – elle pouvait couvrir un octave avec la gauche, et un peu plus avec la droite. Noël arriva, puis ce fut le tournant du siècle. Hugo nota consciencieusement dans son journal les feux d'artifice et les bals, de même que les dernières crises au parlement, de nouvelles idées de pièces et le nombre de suicides intervenus dans la ville, un compte qu'il tenait de manière obsessionnelle, phénomène qui n'était pas rare à Vienne – à la perplexité et à l'étonnement sans fin de ses habitants, la capitale autrichienne détenait le plus fort taux de suicide de toute l'Europe. Il nota aussi, très brièvement, ses fiançailles avec Flora Lanner, la jolie fille blonde du richissime Oskar Lanner, fabricant de conserves de fruits. Selon toutes les

apparences, ils formeraient un couple parfait, d'autant que les deux familles considéraient d'un regard très pragmatique les questions de religion ; bien que juifs, les Lanner étaient assimilés au point que deux des frères de Flora s'étaient fait baptiser afin de s'engager dans le corps des officiers de l'Empire. Quant à savoir si les fiançailles de Hugo jouèrent un rôle dans le destin de sa cousine – ou, pour le formuler autrement, quant à savoir s'ils étaient amoureux l'un de l'autre et si les fiançailles furent pour elle une source de désespoir –, il est difficile aujourd'hui de le dire ; le chaos engendré par deux guerres mondiales, sans parler d'un génocide d'une redoutable efficacité, ont effacé la plupart des preuves dont nous aurions pu disposer, et Hugo a démontré dans la partie de son journal qui nous est parvenue qu'il possédait un talent certain pour dissimuler le trouble de ses propres émotions.

En tout cas, sa célèbre cousine se retrouva bientôt au centre d'un véritable phénomène d'hystérie collective. Les pangermanistes menaçaient toujours de perturber le concert, justifiant leur position par les attaques et crises d'épilepsie « occultes » que la *Fantaisie* avait provoquées soixante-dix ans plus tôt. Les mouvements des « Sécessionnistes » et de la « Jeune Vienne » revendiquaient la pianiste virtuose pour porte-étendard, tandis qu'un aréopage de vieilles barbes du conservatoire accusait Anna et ses imprésarios de faire du sensationnalisme et d'alimenter d'inutiles conflits à des fins publicitaires. Un admirateur quelque peu névrosé, à la suite d'un calcul à donner le vertige, découvrit une corrélation mathématique entre la date de la mort de Visser et la date de naissance d'Anna que le *Abendpost* publia en première page. On invita des professeurs de neurologie et de musicologie à exposer leurs théories pour expliquer le violent effet que produisait

l a *Fantaisie* sur ceux qui l'entendaient, cependant que Sigmund Freud – incompris, tirant le diable par la queue, sa jeunesse derrière lui, boycotté par le milieu médical établi et oublié pour un poste de professeur – suivait la controverse depuis son cabinet de la Berggasse où il recevait ses patients et où il lisait les journaux et écrivait *L'Interprétation des rêves* durant les longs intervalles entre deux rendez-vous.

« Tu n'es pas obligée, tu sais, dit Hugo à Anna le 11 janvier. Personne ne te reprochera de renoncer. » « Et à toi non plus », telle est la réponse sèche qu'il a notée – à propos de Flora ? Karl Lüger, le maire de la ville et membre du parti chrétien-social déclara qu'il ne pourrait pas garantir la sécurité à l'extérieur de l'Opéra royal le soir du 20, évoquant des « forces que seul le Tout-Puissant serait en mesure de contrôler. » La jeune virtuose demeura inébranlable. Ceux qui purent approcher les Kuhl en ces heures-là rapportèrent qu'Anna était l'image même de la sérénité ; quoique ce fût une étape redoutée, et peut-être désirée en secret, elle continua, au sein du cercle familial, à travailler chaque jour sans répit, jouant Beethoven, Liszt, son bien-aimé Chopin ainsi que la *Fantaisie* que ses doigts maîtrisaient de mieux en mieux. Les pianistes vous diront qu'ils répètent pour diminuer le risque de catastrophe, mais ils savent que jouer dans l'esprit de la sécurité absolue est une insulte à leur art. La musique exige le risque, une notion qu'Anna paraît avoir embrassée avec une dévotion presque maniaque, comme si en convoquant les démons inhérents à son art, elle les privait des droits qu'ils avaient peut-être sur elle.

Des admirateurs à bout de patience et, en plusieurs occasions, des journalistes, furent surpris à tenter de s'introduire dans l'immeuble où les Kuhl avaient leur appartement dans l'espoir d'entendre Anna jouer. On retrouva un vieil homme, un certain Zolmar Magg de Lvov,

un tanneur, qui avait assisté en 1831 à un concert où Visser avait interprété la *Fantaisie*, et la société de musique locale collecta des fonds afin de l'envoyer à Vienne pour la reprise de l'œuvre. Et le 16 janvier, Hugo écrit dans son journal :

Chez mon oncle, après-midi. Je ne supporte plus d'entendre ce morceau, cette *Fantaisie*, ce cauchemar – j'ai l'impression d'un rêve où l'on essaie de fuir une créature hideuse, mais où, malgré la terreur que l'on éprouve, les jambes refusent de bouger.

Le lendemain, le ministère de la Culture notifia sa décision unilatérale d'annuler le récital d'Anna à l'Opéra royal en raison de problèmes de sécurité et du fiasco intervenu l'automne précédent lors de sa prestation dans Wagner, fiasco dont, suggérait le communiqué du ministère, Fräulein Kuhl était en partie responsable. Après le choc provoqué par cette nouvelle, un second communiqué suivit, émanant cette fois du Theater an der Wien, l'une des plus anciennes salles de spectacle de Vienne consacrée surtout aux opérettes. L'imprésario Alexandrine von Schönerer, propriétaire du théâtre et, incidemment, sœur de l'antisémite notoire Georg von Schönerer avec qui elle était brouillée, proposa de suspendre pour une soirée la production actuelle de *Die Fledermaus* afin qu'Anna puisse donner la *Fantaisie* à la date prévue. Kornblau rendit public l'accord de la famille Kuhl, déclarant que le Theater an der Wien avait généreusement décidé d'honorer les billets vendus pour l'Opéra royal ; le lendemain 18 janvier, la presse pangermaniste se déchaîna, appelant à la vengeance contre « les vampires sémites et leurs insignifiants parasites » et jurant une fois de plus de faire interdire le concert. L'après-midi, l'adjutant-général annonça que le premier régiment de hussards de l'Empereur serait déployé dans les rues autour du théâtre pour assurer l'ordre.

Jeudi 18 janvier

Anna détachée, étrangère au chaos régnant à l'extérieur. Ce que Kornblau, Leo et tout le monde craignent par-dessus tout, c'est une phase – Puchel a l'air au bord de l'apoplexie tellement son angoisse est grande –, mais personne ne semble se rendre compte qu'une phase serait sans doute la réaction normale face à ce qui se passe.

Pourtant, elle continue comme si de rien n'était : repas, leçons, étude, exercices, tout cela avec un calme inimaginable. Une méthode destinée à emmagasiner de l'énergie, je présume. Ce soir, après le dîner, je lui ai joué *Soirées de Vienne*, puis je lui ai lu des pages du *Voyage en Italie* de Goethe.

« Je serai à tes côtés à chaque instant », lui ai-je dit, à quoi elle a hoché gravement la tête et répondu : « Que Dieu te bénisse, Hugo. »

Que Dieu te bénisse ! Celui qui mériterait d'être béni, c'est celui qui la tirerait de là s'il avait un brin de courage.

Pour le concert, elle choisit une robe longue noire à la taille froncée, ornée de brocarts de roses et d'un col montant en mousseline de soie. Une neige fine tombait quand son entourage et elle quittèrent la Salesianergasse. Les flocons, secs et légers comme des cendres, formaient des auréoles argentées autour des réverbères. En approchant du théâtre, ils commencèrent à apercevoir des hussards à cheval postés aux carrefours, splendides avec leurs capes bleues frangées de zibeline, leurs casques empanachés et leurs bottes à liseré d'or. Les rues furent bientôt encombrées d'un flot de fiacres qui roulaient vers le théâtre. Comme les pangermanistes l'avaient promis, la jeune virtuose eut du mal à atteindre sa destination, mais c'était davantage du fait de ces nombreuses voitures que de celui d'une protestation de nationalisme viril. Elle ne fut retardée que par les embouteillages provoqués par sa seule présence.

Frau von Schönerer l'accueillit à une entrée dérobée du théâtre, gardée par un capitaine des hussards, six policiers en uniforme, le directeur du théâtre et trois assistants musclés, ainsi que par deux agents en civil de la police

secrète impériale. On conduisit d'abord Anna dans sa loge où elle se débarrassa de sa cape, puis dans une petite salle de répétition aménagée au sous-sol où l'attendait un Bösendorfer à queue pour lui permettre de s'échauffer. Puchel l'accompagna et ferma la porte derrière eux, laissant les autres dans le couloir glacial pendant que son élève jouait quelques passages des œuvres au programme. On entendait jaillir des volées de notes glorieuses et bruire d'harmonieux arpèges, entrecoupés de la voix étouffée de Puchel qui prodiguait ses ultimes conseils.

« Si menue, devait faire remarquer plus tard le capitaine des hussards pour décrire Anna au moment où elle sortit de la salle de répétition. Si frêle qu'il paraissait impossible que cette jeune fille délicate fût la cause de tant de fureur. » Précédée par le directeur du théâtre et les policiers, encadrée par Puchel et Frau von Schönerer, Anna se fraya un passage jusqu'à sa loge au milieu de la trentaine de personnes qui circulaient dans le labyrinthe des coulisses. Le capitaine marchait derrière elle, suivi de ses parents, de ses oncles, de Hugo et de plusieurs autres cousins et cousines, puis de Kornblau et de sa maîtresse, et enfin d'un cortège de machinistes et de journalistes bien introduits. Anna resta une vingtaine de minutes dans un coin de sa loge, cependant que la foule, autorisée à entrer, se pressait devant le somptueux buffet de viandes et de fromages, admirait les fleurs et la pile de télégrammes envoyés par des admirateurs. Hermine et Kornblau, toujours en proie à une inquiétude mortelle à l'idée d'une phase, cherchaient à distraire la jeune pianiste par leur bavardage futile. Hugo se planta près d'elle, silencieux, tandis que Frau von Schönerer fournissait régulièrement des informations sur le remplissage et l'atmosphère de la salle.

« Elle paraissait se replier sur elle-même, écrivit Hugo

dans son journal. Comme à la recherche d'un endroit dans son for intérieur, un refuge pour échapper à cette ridicule foire d'empoigne. »

Finalement, à huit heures moins dix, Anna déclara qu'elle désirait être seule. Craignant une rechute, ses parents et ses agents se récrièrent, mais la jeune fille campa sur ses positions.

« J'ai besoin de ces quelques minutes de solitude.

— Mais, Herr Puchel au moins..., commença Hermine.

— Non, personne.

— Alors Hugo, ce cher Hugo...

— Non, personne, répéta Anna. Je ne mettrai pas le pied sur scène si je n'ai pas ces quelques minutes pour moi. » Après de nouvelles supplications et manifestations d'inquiétude, tout le monde se décida à sortir et la porte se referma derrière eux. Durant un long moment, les gens qui constituaient l'entourage de la pianiste restèrent dans le couloir à se dévisager en silence. Le régisseur vint informer Frau von Schönerer que le public était installé et que l'heure approchait. Kornblau l'annonça à la jeune virtuose à travers le battant de la porte. Certains affirmèrent que cela se produisit à cet instant, d'autres qu'il s'écoula au moins une minute, mais toujours est-il que chacun l'entendit, un craquement, une détonation sèche dans la loge.

« Comme le bruit d'un pistolet de petit calibre », témoigna par la suite l'un des policiers ; le capitaine compara cela au claquement d'un fouet manié avec habileté, tandis que Hugo parla du bruit d'un bloc de glace qui se fend spontanément en deux. Le temps de quelques secondes, personne ne bougea, puis des hommes se jetèrent contre la porte devant laquelle, comme elle refusait de céder, ils s'empilèrent en une mêlée grotesque. Le régisseur se frayait un passage au

milieu de la cohue, son trousseau de clés à la main, lorsque de sa loge, Anna dit d'une curieuse petite voix privée d'intonation :

« Tout va bien, je suis simplement tombée. Je n'ai rien. »

Le régisseur hésitait encore, planté devant la porte, quand Anna ouvrit et apparut sur le seuil, l'air résolu, la tête droite, le visage très pâle, figé comme un masque de carnaval. Elle longea le couloir d'un pas mesuré, pareille à une mariée sur le chemin de l'autel, et Hugo, qui se trouvait près du régisseur, la rattrapa et la prit par le bras pour la guider tandis que des murmures s'élevaient de la foule qui suivait. Il raconta plus tard que, alors qu'ils s'avançaient dans les coulisses, il lui demanda à plusieurs reprises si elle s'était blessée, si elle avait mal quelque part, mais elle semblait concentrée au point de ne pas entendre. Il resta à ses côtés pendant que Frau von Schönerer, avec toute l'éloquence et la force dramatique d'une femme de théâtre consommée, présentait la pianiste et son programme exceptionnel. Quand elle eut terminé, Anna, comme convenu, ne se montra pas tout de suite ; elle attendit que Frau von Schönerer sorte, puis elle entra sur une scène vide à l'exception du piano et du tabouret.

À ceux qui se tenaient dans les coulisses, l'ovation qui la salua fit l'effet d'une onde de choc. Le public se leva, comme aimanté, et dans un tonnerre d'applaudissements se mit à crier « Bravo ! bravo ! » Anna s'approcha du piano puis, inexplicablement, se tourna et se dirigea vers le bord de l'avant-scène comme pour remercier le public et même susciter une nouvelle ovation. Lentement, timidement presque, elle dénoua le mouchoir qui dissimulait sa main droite qu'elle brandit très haut. Des témoins racontèrent que le spectacle provoqua une horreur indescriptible, que les applaudissements de ceux qui ne se rendaient compte de

rien se mêlaient aux cris et hoquets de stupéfaction de ceux qui comprenaient, jusqu'à ce que, enfin, une espèce de gémissement, un immense soupir de désespoir s'élevât des rangs des spectateurs.

Car tous finirent par voir et réaliser : une rose de sang s'épanouissait sur la main d'Anna, une rose qui brillait au bout du moignon de son doigt supplémentaire coupé. Ce fut son dernier récital, sa dernière apparition en public ; à dater de ce jour, plus personne n'entendit parler d'Anna Kuhl, comme si elle avait été arrachée de la surface de la Terre. Aucune explication de cet acte de mutilation ne fut jamais fournie, ni par Anna, ni par sa famille, ni par le monde des organisateurs de concerts qui avaient régenté la plus grande partie de sa jeune existence. Certains ont attribué ce geste à un chagrin d'amour, d'autres au stress engendré par le fait de se produire dans une atmosphère aussi lourde et empoisonnée par ce contexte de haines politiques. À moins qu'elle n'eût perçu, grâce à la terrible sensibilité acquise par la pratique de son art, où toutes ces forces devaient nous conduire au cours de ce siècle naissant. En vérité, nous sommes tout aussi lamentablement ignorants que son public qui, un long moment, en état de choc, ne put que contempler sa main mutilée. Nombreux furent ceux qui restèrent paralysés sur leurs sièges, tandis que d'autres, hébétés, se dirigeaient en chancelant vers les sorties, et ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, qu'il leur vint à l'esprit que maintenant, la *Fantaisie* était perdue à jamais, partition aussi inutile qu'un objet inanimé ou les vestiges vaporeux d'un rêve oublié.

REMERCIEMENTS

Le traducteur remercie Denys Lémery pour sa précieuse relecture « golfique » ainsi que la pianiste aux seuls dix doigts qui se reconnaîtra.